This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

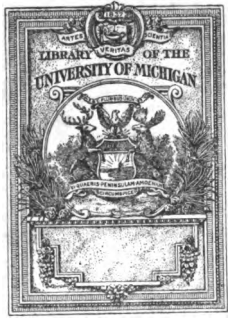
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



FROM THE LIBRARY OF
Professor Karl Heinrich Rau
OF THE UNIVERSITY OF HEIDELBERG
PRESENTED TO THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
BY
Mr. Philo Parsons
OF DETROIT
1871

Digitized by Google

5.13.4.7/73

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLEAU
DES RÉVOLUTIONS
DU
SYSTÈME POLITIQUE
DE L'EUROPE.

Digitized by Google

Digitized by Google

10968

TABLEAU
DES RÉVOLUTIONS
DU
SYSTÈME POLITIQUE
DE L'EUROPE,
DEPUIS LA FIN DU QUINZIÈME SIÈCLE;

PAR M. F. ANCILLON.

PARSONS LIBRARY
University of
MICHIGAN

Per tantos casus, per tot discrimina rerum,
Tendimus.
VIRG.

Ponderibus librata suis.
OVID.

TOME TROISIÈME.

PARIS,
IMPRIMERIE RUE DE LA HARPE, N°. 80.
1806.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLEAU
DES RÉVOLUTIONS
DU
SYSTÈME POLITIQUE
DE L'EUROPE,
DEPUIS LA FIN DU QUINZIEME SIECLE.

PREMIÈRE ÉPOQUE.
1492 — 1618.

TROISIÈME PÉRIODE 1556 — 1598.

CHAPITRE PREMIER.

Abdication de Charles-Quint. Son fils Philippe lui succède. Caractère de ce prince.

LE traité de Passau avoit pacifié l'Allemagne, lorsque *Charles-Quint* annonça le dessein qu'il avoit formé depuis long-temps, d'abdiquer toutes les couronnes qu'il portoit, de les placer sur

Digitized by Google

la tête de *Philippe* son fils, et de s'ensevelir dans la retraite. Une constitution usée par le travail et par les plaisirs, une santé chancelante, des douleurs fréquentes et cruelles lui faisoient désirer le repos, et il aimoit mieux cesser de régner que de régner sans activité et sans gloire. Les revers qu'il avoit essuyés, sa fuite ignominieuse devant les armes triomphantes de *Maurice*, les sacrifices auxquels l'avoient forcé les succès brillans de ce prince, la guerre malheureuse qu'il avoit faite à *Henri II*, et surtout le siège meurtrier de Metz, qui n'avoit abouti qu'à la ruine de son armée, lui avoient arraché la réflexion douloureuse que la fortune ne favorisoit pas les vieillards. Croyant que ses forces et le bonheur alloient le quitter en même temps, il vouloit abandonner le théâtre du monde, de crainte de compromettre sa gloire. L'ambition ardente et sombre de son fils, la crainte de son impatience, peut-être même l'idée de lui épargner un crime, peuvent avoir influé sur sa résolution; mais de tous les motifs qui le déterminèrent, la religion et la philosophie eurent sûrement le moins de part à cette singulière démarche.

Digitized by Google

Depuis quelques années elle étoit l'objet principal de la correspondance qu'il entretenoit avec sa sœur *Marie*, reine douairière de Hongrie et gouvernante des Pays-Bas, qui le fortifioit dans son projet, et s'offroit même à partager sa solitude. Déjà il avoit choisi le lieu de sa retraite; c'étoit le couvent des Hiéronymites de Saint-Just, situé dans un vallon délicieux sur les confins de l'Estramadure. Il avoit vu ce beau lieu dans sa jeunesse, et en avoit conservé une impression si agréable, qu'il s'y étoit fait préparer une demeure modeste dans le dessein d'y terminer en paix sa vie laborieuse et agitée.

Charles avoit déjà cédé à *Philippe* le royaume de Naples et le Milanès. Il lui remit, en présence des États assemblés, la souveraineté des Pays-Bas (1555), après avoir retracé à ses sujets avec une noble simplicité ses nombreux travaux, et à son fils les devoirs et les principes qui devoient le guider dans sa nouvelle carrière. Encore ambitieux pour sa maison, quoiqu'il ne le fût plus pour lui-même, et jaloux d'augmenter la puissance de Philippe, il auroit voulu engager son frère *Ferdinand*, roi des Romains, à se

Digitized by Google

désister du trône impérial en faveur de son neveu. L'Allemagne redoutoit cet événement. *Ferdinand* étoit accoutumé à céder aux volontés de son frère ; mais malgré son caractère doux et facile, il repoussa cette proposition avec fermeté, et déclara formellement qu'il ne vouloit pas sacrifier ses intérêts et ceux de sa famille à l'agrandissement de Philippe. Ce refus prononcé fut le salut de l'empire Germanique. Sans lui, la liberté étoit perdue, la religion protestante opprimée, et l'équilibre de l'Europe entièrement détruit. *Ferdinand* étoit aimé des princes d'Allemagne, et méritoit de l'être par les soins éclairés qu'il avoit pris pour la pacifier. Il conserva les états héréditaires de la maison d'Autriche et les droits de cette maison sur la Bohème et la Hongrie, et forma une nouvelle masse de puissance. La séparation des deux branches de la famille de Habsbourg préserva l'Europe du danger de la monarchie universelle. Les liens du sang et la conformité des intérêts les ont quelquefois rapprochées ; mais plus souvent des intérêts opposés les ont éloignées l'une de l'autre et leur ont dicté des mesures qui ont servi la

Digitized by Google

cause générale de l'indépendance des états.

Après un règne actif et une vie orageuse, *Charles* quitta la scène du monde sans pouvoir emporter le sentiment consolateur d'avoir conduit les peuples confiés à son sceptre, à un plus haut degré de richesse, de développement, de culture et de bonheur. Tout entier aux négociations et à la guerre, comme un prince qui auroit eu sa fortune à faire ou qui auroit pu craindre de la perdre, s'il n'avoit toujours eu recours à l'épée et à la plume, il avoit paru oublier qu'il étoit assez puissant pour n'avoir rien à craindre et rien à désirer, qu'au lieu d'une activité ambitieuse et inquiète il ne lui falloit que de la justice et de la fermeté pour assurer la tranquillité de ses provinces, et qu'il pouvoit être impunément pacifique et modéré. Les relations extérieures avoient absorbé toute son attention et ne lui avoient pas laissé le temps d'encourager le travail, de perfectionner l'administration et les lois, et d'exploiter les richesses que la nature libérale avoit répandues dans ses vastes états. Indifférent ou étranger aux diverses branches de l'économie politique,

Digitized by Google

il n'avoit jamais vu dans le bien-être de ses sujets que le moyen de jouer un grand rôle sur le théâtre de l'Europe, et non le premier de ses devoirs, le but suprême et unique du gouvernement. Il avoit changé la constitution de plusieurs de ses provinces, et entre autres celle de la Castille; mais dans ces changemens il avoit plus consulté l'intérêt de son pouvoir que celui de l'ordre public; et même le plus souvent il avoit été dirigé par les convenances du moment, beaucoup plus que par des principes fixes et réfléchis. Il avoit profité des entreprises hardies, des découvertes heureuses et des crimes lucratifs des Espagnols dans le Nouveau-Monde; mais il n'avoit pas favorisé les premières, ni réprimé vigoureusement les autres, et n'avoit pas même soupçonné le système qu'il eût fallu suivre pour enrichir l'Espagne sans appauvrir les colonies. L'ami de l'humanité ne peut se défendre d'une juste douleur en comparant ce que *Charles* a fait pendant un demi-siècle comme administrateur d'un grand empire, avec ce qu'un prince d'un esprit aussi actif et d'une volonté aussi énergique que la sienne, eût pu faire dans ce genre pour

Digitized by Google

le bonheur de ses états et pour l'instruction du monde. Dans la retraite où il alla cacher ses infirmités et sa gloire, où il vécut en homme et pensa en sage, il revint des erreurs de la vanité, et fut désabusé des maximes qui avoient dirigé sa vie; mais alors la sagesse ne lui servit qu'à condamner une grande partie de son règne, et deux sentimens durent souvent troubler son repos! le regret tardif et inutile d'avoir étonné et fatigué ses peuples au lieu de les rendre heureux, et la crainte de l'avenir que le caractère de son fils, qui ne pouvoit avoir échappé à son œil pénétrant, préparoit à ses états.

Philippe II étoit âgé de trente deux ans, quand son père lui remit les rênes de la monarchie. Il étoit né à Valladolid (1527), d'*Isabelle*, fille d'Emmanuel-le-Grand, roi de Portugal. Elevé en Espagne par des prêtres superstitieux et fanatiques, son tempérament bilieux, son humeur grave et sombre avoient été renforcés par le genre de travaux et d'idées, de plaisirs et de privations dont on avoit rempli son enfance et sa jeunesse. Il y avoit une analogie secrète entre son caractère et le caractère na-

Digitized by Google

tional des Espagnols; mais en outrant les qualités de ce peuple estimable, il en avoit fait des défauts révoltans. Cette fierté naturelle qui chez eux tient de si près à la grandeur d'ame, étoit chez lui un orgueil froid et méprisant. Ce peuple a les passions vives; les siennes étoient ardentes à raison de ce qu'elles étoient plus concentrées, et il les fortifioit en les dissimulant. L'Espagnol est sérieux et réservé; *Philippe* étoit sombre et impénétrable, il renfermoit tous ses sentimens au fond de son cœur, et ne se permettoit jamais un souris. L'Espagnol est attaché à sa religion et fidèle observateur de ses rites; *Philippe* poussoit l'exactitude jusqu'à la minutie et l'attachement jusqu'au fanatisme. Il seroit difficile de décider si son caractère a saisi par une affinité secrète les maximes d'intolérance qu'il a suivies avec une affreuse constance, ou si ces maximes, modifiant son caractère, l'ont rendu impérieux, dur et cruel. Caligula souhaitoit dans son délire que le genre humain n'eût qu'une tête; *Philippe* auroit voulu que le genre humain n'eût qu'une pensée, que cette pensée fût la sienne, et qu'elle fût adoptée non

Digitized by Google

par conviction, mais par obéissance. Il méprisoit les hommes, mais il respectoit les prêtres; il ne craignoit pas Dieu, mais il en avoit peur, et il redoutoit l'enfer. Son esprit étoit actif, pénétrant, même profond; mais il s'embarrassoit souvent dans des combinaisons trop savantes, et il manquoit de justesse parce qu'il manquoit de simplicité. Sa volonté étoit invariable comme le destin; on ne lui faisoit pas abandonner son plan, on ne changeoit pas ses résolutions, et souvent il a échoué dans ses projets en s'opiniâtrant contre les circonstances et même contre la nature. Capable d'un travail soutenu, il ne connoissoit d'autres jouissances que celles des affaires. Son ambition s'étendoit à tout, elle alloit même au-delà de ses moyens, quoique ses moyens fussent immenses, et il ne visoit à rien moins qu'à la monarchie universelle des forces, des actions et des sentimens. Implacable dans ses haines et dans ses vengeances, impassible dans la bonne et dans la mauvaise fortune, sévère, silencieux, fermé à toutes les expressions de bienveillance, rien ne rassuroit sur l'abus qu'il pouvoit faire de son pouvoir. L'homme étoit en lui plus

Digitized by Google

redoutable que le monarque. Du sein de son palais, pendant quarante-quatre ans, ce génie invisible et malfaisant a troublé tous les états, ensanglanté toutes les contrées, et s'est ruiné lui-même en ruinant les autres. On l'a appelé à juste titre le démon du midi, et il n'y a peut-être jamais eu d'homme plus étranger à l'humanité.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

De la puissance de l'Espagne à cette époque. Guerre contre la France. Paix de Câteau-Cambresis.

A L'AVÈNEMENT de *Philippe II* au trône, la puissance de l'Espagne étoit colossale. Sa force absolue avoit augmenté sous le règne de Charles-Quint, et celle des autres états n'ayant pas suivi la même progression, sa force relative s'étoit accrue dans des proportions plus grandes encore. Quoique Charles n'eût presque rien fait pour accélérer ou diriger le développement interne du vaste corps de la monarchie espagnole, la nature et les circonstances l'avoient admirablement servi, et leurs bienfaits avoient réparé ses torts. De nouvelles acquisitions dans les deux hémisphères, une population plus forte dans quelques provinces, une industrie plus active, des troupes nombreuses et excellentes, les trésors que l'Amérique alloit verser en Europe, de

Digitized by Google

grands talens dans le cabinet et dans les armées, une haute considération formoient une masse de puissance imposante, quand on isoloit par la pensée l'Espagne des autres états, et qu'on l'examinoit en elle-même; la rapprochoit-on des autres puissances, leur foiblesse ajoutoit encore à sa force, la rendoit plus menaçante et plus terrible, et cette comparaison faisoit ressortir toute sa grandeur. Il faut la considérer sous ce double rapport, pour bien apprécier, d'un côté l'étendue de ses moyens et l'usage ou plutôt l'abus qu'elle en fit, de l'autre les dangers imminens que courut la liberté de l'Europe, et la nature des événemens qui la sauvèrent de la servitude.

Avec les Espagnes, les Pays-Bas, le Milanès et le royaume de Naples, Charles-Quint avoit laissé à son fils des troupes expérimentées, des généraux célèbres par leurs victoires, des ministres formés à son école et rompus dans les affaires, et une puissance d'opinion qui doubloit sa puissance réelle, et qui tenoit à l'éclat de son règne et à l'ascendant dominateur qu'il avoit eu en Europe pendant un demi-siècle. L'armée espagnole, composée en grande partie de vétérans

Digitized by Google

qui avoient servi dans les guerres d'Italie, étoit familiarisée avec le danger, accoutumée aux fatigues, animée par le souvenir de ses victoires, et soumise à une discipline vraiment romaine. Le duc d'*Albe* étoit craint et estimé du soldat, qui marchoit avec confiance sous ses ordres. Cet homme, marqué en caractères de sang dans l'histoire, étoit fait pour servir Philippe : fier avec ses égaux, impérieux, dur, inexorable envers ses inférieurs, il étoit docile, humble, soumis dans ses relations avec son maître, et son obéissance flattoit d'autant plus l'orgueil de Philippe, qu'il étoit le seul qui fît plier ce caractère altier et inflexible. Les lois de la justice et de l'humanité étoient toujours peu de chose aux yeux du duc d'*Albe*, et n'étoient comptées pour rien, du moment où elles se trouvoient en conflit avec la volonté de Philippe; se glorifiant d'être l'exécuteur de ses arrêts sanguinaires, il mesuroit son crédit sur la préférence qu'on lui donnoit pour commettre le crime. Refuser une commission, eût été un attentat contre la majesté du souverain; balancer, un délit; examiner même, une raison de disgrace. Le triomphe d'un bon

Digitized by Google

serviteur étoit d'agir contre sa conviction, et de n'avoir d'autre conscience que les ordres de son roi. Le comte d'*Egmont*, Flamand d'origne, partageoit avec d'Albe l'honneur de commander les armées de l'Espagne. Brave sans férocité, il savoit peut-être mieux que son rival de gloire combiner de vastes opérations militaires. Plus attaché à sa patrie qu'à Philippe, et plus citoyen que sujet, il ne voyoit dans ses services que des devoirs, et non des moyens de plaire à son maître. *Philippe* l'employoit sans l'aimer. Il haïssoit en lui sa qualité de Flamand et cette noble fierté qui l'empêchoit d'être un simple instrument dans les mains d'un autre. *Guillaume*, prince *d'Orange*, *Philibert de Savoie*, *Don Juan d'Autriche* entouroient déjà le trône de Philippe, et répandoient sur lui l'éclat de leurs victoires ou celui des brillantes espérances que leur jeunesse faisoit concevoir. *Guillaume*, cachant sous un extérieur simple une ame grande, froid, profond et taciturne, capable de tout entreprendre, de tout supporter hormis le crime et la honte, joignoit à une mémoire vaste et sûre; une pénétration à laquelle rien n'échappoit, une rai-

Digitized by Google

son mâle et sévère, une persévérance à l'épreuve de tous les obstacles, et ensevelissoit tous ces dons de la nature dans le secret de sa pensée, sous les voiles de la dissimulation et de la réserve. *Philibert* de Savoie, plus guerrier qu'homme d'état, avoit une conception brillante et un caractère hardi; il ressembloit à César par son activité de feu, sa confiance audacieuse, sa manière large et facile de diriger les événemens, et par une magnanimité naturelle. Le jeune *Don Juan*, fils naturel de Charles-Quint, se formoit à l'école de ces grands capitaines, et cultivoit en silence ce génie qui devoit être un jour si redoutable aux ennemis de l'Espagne et si funeste à lui-même.

L'administration intérieure et la direction des affaires politiques étoit confiée à *Antoine Perenot*, Bourguignon d'origine. Ce ministre, plus connu dans l'histoire sous le nom du cardinal *Granvelle*, jouissoit du plus grand crédit auprès de Philippe, et le méritoit par ses basses adulations, son dévouement servile à tous les caprices de son maître, par ses connoissances variées et son immoralité profonde. Il ne montroit pas tout

ce qu'il avoit d'habileté et de finesse ; et employoit une partie de son esprit à le cacher aux yeux de Philippe qui ne pardonnoit aucune espèce de supériorité, et se défioit des hommes de mérite. Il avoit l'art de paroître suivre les idées de son maître lorsqu'il lui donnoit adroitement les siennes, et de lui faire croire qu'il ne pouvoit ni ne vouloit le juger. *Granvelle*, déjà employé par Charles-Quint, surtout dans les occasions où il falloit plus de souplesse que de probité, connoissoit à fond les ressources de la monarchie, la situation de l'Europe, et les rapports de l'Espagne avec toutes les autres puissances.

Les ressources de l'Espagne étoient plus considérables qu'elles ne l'avoient été sous le règne de Charles-Quint. A l'époque de l'avènement de son fils au trône, les immenses possessions de l'Espagne en Amérique acquirent du poids dans la balance politique, et les trésors du Nouveau-Monde payèrent les guerres et les entreprises ruineuses de Philippe. Les Espagnols avoient eu dans l'autre hémisphère des succès qui tiennent du prodige, et dans le récit de leurs conquêtes rapides, brillantes, faites avec de

Digitized by Google

foibles moyens, la vérité aura toujours la vraisemblance contre elle. La surprise et l'étonnement leur soumirent plus de pays que les armes; leur couleur, leurs habits, leur discipline, et surtout leurs chevaux et leur artillerie, frappèrent par la nouveauté du spectacle l'imagination des peuples simples et ignorans de l'Amérique, et leur inspirèrent pour ces redoutables étrangers un respect mêlé de crainte qui les disposoit à l'obéissance. La bonne foi, la religion de l'hospitalité, le défaut de lumières et d'union avoient empêché les Américains de conjurer l'orage qui les menaçoit, et de repousser de leurs bords les brigands qui venoient les désoler. Au contraire, il les avoient accueillis avec une bonté touchante; mais leurs bienfaits et leurs présens, donnant une haute idée de leur richesse, s'étoient tournés contre eux, et n'avoient fait qu'allumer l'avidité de leurs oppresseurs. Les crimes épouvantables des Espagnols provoquèrent à la fin la résistance de ces malheureuses peuplades; mais tardive et foible, elle ne fit que hâter leur destruction, et des flots de sang marquèrent la route des Espagnols dans le Nouveau-Monde épouvanté. *Bar-*

Digitized by Google

thélemi de las Casas, le défenseur courageux des infortunés Indiens, qui parut être un ange, parce que seul il eut les traits et le cœur d'un homme au milieu des démons qui l'entouroient, fait monter à dix millions le nombre des victimes que, dans l'espace de quarante ans, les Espagnols immolèrent à leur avidité et à leur vengeance. Il y a sans doute de l'exagération dans ce calcul qu'il étoit impossible de faire avec exactitude; mais à quelque degré qu'on le réduise, il paroîtra toujours exorbitant, et cette page sanglante de l'histoire de l'espèce humaine fera toujours reculer d'effroi l'humanité.

On ne peut concevoir ces forfaits inutiles, atroces, répétés, qui furent commis par des individus d'une nation généreuse, qu'en se rappelant qu'ils appartiennent tout entiers à l'écume de cette nation qui se débordoit sur ces malheureux rivages. C'étoient des hommes perdus de principes et de mœurs, que la misère et le désespoir rendoient audacieux, des malfaiteurs déjà condamnés, et qui échappoient au supplice en passant en Amérique; en un mot, les sauvages de la civilisation, bien plus terri-

Digitized by Google

bles que les sauvages de la nature qui formoient les armées de Cortez et des Pizarres. La religion, qui auroit dû contenir leurs passions brutales et féroces, les légitimoit et les exaltoit même; leur fanatisme persécuteur ne leur permettoit pas de voir des frères dans des hommes qui n'étoient pas chrétiens; mais il faut convenir qu'ils suivoient ces maximes parce qu'elles étoient d'intelligence avec leurs vices; et que tout autre langage que celui des Valverdes n'auroit fait aucune impression sur eux. Ceux même qui n'avoient jamais commis de crimes en Europe, en commettoient sans remords loin de leur patrie; transplantés sous un nouveau ciel et sur un sol inconnu, ils changeoient de mœurs comme d'usages, et ce qu'ils avoient paru avoir de moralité, tenant à d'anciennes habitudes ou à la crainte de l'opinion, les quittoit du moment où ils avoient rompu les unes, et où ils étoient à une grande distance du regard de l'autre. La crainte des lois ne pouvoit pas les arrêter. Ces aventuriers, dégoûtans de sang et de crimes, n'étoient soumis à aucun pouvoir civil capable de les réprimer. Leurs chefs aimoient mieux partager les profits

Digitized by Google

de leurs forfaits que de les prévenir. Les découvertes et les conquêtes ne furent jamais dirigées par le gouvernement espagnol, et marchèrent au hasard sans principes et sans plan. *Charles* ne contribuoit pas aux frais des armemens, et n'exerçoit aucune espèce de contrôle sur les armateurs. Il ne donnoit à ces objets qu'une attention fugitive, soit qu'il ne sentît pas l'importance de ces découvertes, soit que l'éloignement des lieux ou la multiplicité des affaires le rendissent indifférent au sort de l'Amérique; et ce sera une tache ineffaçable à sa mémoire, d'avoir, au mépris de la justice et de la politique, abandonné un monde entier à la lie de l'espèce humaine.

Aussi les fruits de ces découvertes furent à peu près perdus pour lui. A la vérité, les possessions des Espagnols en Amérique étoient déjà, sous son règne, aussi vastes qu'elles l'ont été sous *Philippe II*, mais la conquête avoit enrichi les particuliers, sans enrichir le trésor de l'état. Le génie audacieux de *Cortez*, la patience inébranlable de ses troupes, la lâcheté de *Montezume*, la stupeur et la désunion de ses sujets avoient en peu d'années amené la ruine de l'empire du

Digitized by Google

Mexique (1519 à 1522), et avoient fait passer ses nombreuses provinces sous le joug espagnol. *François* et *Gonsalez Pizarre*, deux frères égaux en cruauté et en hardiesse, mais dont l'aîné seul étoit par ses talens capable de diriger une grande entreprise, avoient renversé le trône des Incas, et détruit l'antique et singulier royaume du Pérou, en employant l'argent d'un prêtre, *Fernand de Luques*, le bras de *Diégue d'Almagre*, et en profitant des divisions qui agitoient l'empire. Le sang ne cessa pas de couler; et cette malheureuse terre en fut abreuvée pendant vingt ans (1525 à 1545.) Ce n'avoit été qu'après ce long espace de temps, que, sous les ordres de *Don Pédre de la Gasca*, s'étoit établie dans ces contrées une espèce d'ordre social, et que la force protégeant les propriétés et les personnes, on avoit commencé à les respecter. Mais *Charles* n'avoit pas joui des heureux effets de cette organisation nouvelle. Ils étoient destinés à fournir des alimens à l'activité inquiète et dévorante de Philippe.

A cette époque, l'Espagne possédoit en Amérique tout le vaste territoire qui s'étend depuis le trente-cinquième degré

Digitized by Google

de latitude septentrionale jusqu'au quarante-cinquième degré de latitude méridionale. Sur cette surface de douze cents milles géographiques de longueur, la nature, plus énergique et plus puissante, dessine tous ses ouvrages d'une main fière et hardie, et donne à tous les objets de plus grandes proportions; aussi féconde et riche que forte et sublime, elle élabore dans le sein de la terre les métaux les plus précieux, pare le sol encore vierge d'une verdure immortelle, et le couvre d'une végétation immense d'une foule de productions bien plus précieuses que l'or. Quelle masse de trésors, de moyens de culture et de puissance pour l'Espagne, si elle avoit connu les vrais principes de l'économie politique, qui sont en même temps, des maximes de justice et d'humanité, et enrichissent la nation qui les adopte, sans appauvrir les autres états! Il falloit cultiver la terre, et ne pas uniquement exploiter les mines; multiplier le travail, au lieu de se contenter d'en multiplier le signe; encourager au travail par la liberté, favoriser la population en Amérique, afin de vivifier l'activité de l'Europe, exciter l'industrie des habitans du Nouveau-Monde

Digitized by Google

en les rendant témoins des avantages qu'elle procure, leur ouvrir des sources de richesses, afin d'augmenter le nombre de leurs besoins et de leur fournir les moyens d'acheter dans tous les marchés de l'Europe, et créer des relations de commerce fondées sur des intérêts réciproques. Mais le gouvernement espagnol étoit trop ignorant et trop avide pour suivre cette marche. On ne vouloit que faire des conquêtes, il étoit facile de les faire et difficile de les conserver. On bâtissoit des forts, au lieu de fonder des comptoirs; on égorgeoit les hommes, au lieu de les multiplier; on les abrutissoit, au lieu de les éclairer; il sembloit qu'il fût nécessaire d'appauvrir l'Amérique pour enrichir l'Espagne, et bien loin de permettre aux indigènes d'acheter, de vendre et de jouir à leur gré, on les soumit à un régime prohibitif, sévère et jaloux, aussi injuste qu'impolitique. *Philippe* ne plaçoit la richesse que dans l'or, et ne voyoit pas qu'en multipliant le numéraire en Europe, sans accélérer dans ses états les progrès de l'industrie, il ne faisoit que hausser le prix de toutes les marchandises, et se mettoit dans la nécessité de payer plus cher dans tous les

Digitized by Google

marchés les objets de ses demandes. Incapable de saisir une idée libérale, il paralysa par ses règlemens l'activité des colonies de l'Amérique, et celle de l'Espagne en donnant aux Espagnols ses propres erreurs sur la richesse nationale. Le gouvernement n'accorda son attention et ses soins qu'à l'exploitation des mines du Nouveau-Monde. Elles versèrent sous son règne des sommes immenses dans les trésors de l'état. Ce fut le principe de la prépondérance politique que l'Espagne acquit et conserva pendant un demi-siècle, et le moyen dont Philippe se servit pour ébranler les trônes et pour agiter les peuples. Plus tard, la nature même de ce moyen devoit amener la décadence de la monarchie; mais à cette époque l'or du Mexique et celui du Pérou mirent un poids décisif dans la balance générale des forces, et l'inclinèrent pour *Philippe*.

A son avènement au trône, l'Europe n'offroit aucune puissance qui pût le combattre avec succès, arrêter ou déjouer ses projets ambitieux, et lutter avec lui à forces égales.

Le Portugal, étranger aux intrigues de la politique européenne, avoit mar-

Digitized by Google

ché depuis un siècle à la puissance par la richesse, à la richesse par une navigation active et un commerce immense. Content d'approvisionner tous les états et d'imposer leurs besoins et leurs fantaisies de luxe, il s'occupoit peu des mouvemens et des projets des autres peuples. Il observoit l'Espagne d'un œil défiant, et redoutoit l'accroissement de sa marine et de son commerce; mais ne pouvant l'empêcher, il tâchoit de conserver par ses caresses et ses complaisances l'amitié de ce dangereux voisin, et de resserrer les liens du sang qui unissoient les souverains des deux royaumes.

La mort de *Jean III* avoit fait passer le sceptre au jeune *Sébastien*. Ce prince annonçoit des dispositions heureuses; mais son imagination romanesque, enflammée par le fanatisme de la religion et de la gloire, donnoit aux Portugais des craintes légitimes pour l'avenir.

L'Italie étoit partagée entre plusieurs états foibles et désunis, dont les uns tenoient à l'Espagne par intérêt ou par affection, dont les autres étoient intimidés et contenus par les forces que Philippe entretenoit dans le royaume de Naples et dans le Milanès. La révolution

Digitized by Google

qui s'étoit faite dans le commerce avoit enlevé à Venise une grande partie de sa puissance, en lui fermant la source de ses richesses. Cette république tâchoit de suppléer à la puissance par la prévoyance, l'habileté et la lenteur; elle craignoit le voisinage de l'Espagne et recherchoit la France, sans se prononcer hautement ni contre l'une ni pour l'autre. Les Médicis régnoient à Florence par les bienfaits de Charles-Quint, qui en avoit assuré la souveraineté au duc *Alexandre*, et la reconnoissance les attachoit à l'Espagne. Gènes suivoit le même système depuis les changemens que Doria avoit faits à sa constitution et à ses lois. Le Piémont et la Savoie ne se ressentoient pas encore assez de l'administration éclairée d'Emmanuel Philibert, pour oser substituer des mesures vigoureuses à des ménagemens forcés. *Paul IV* occupoit le trône pontifical. Vieillard inquiet et ambitieux, plus instruit du passé que du présent, il vouloit faire revivre d'anciens exemples, et conserver un langage mal approprié à la révolution générale des esprits.

Après un règne de trente-six ans, le conquérant de l'Egypte, le vainqueur de

Digitized by Google

Rhodes, *Soliman II*, occupoit encore le trône Ottoman, mais l'âge avoit ralenti son activité, et les intrigues du sérail lui avoient fait perdre une partie de sa considération. Les Turcs menaçoient plus la Hongrie que l'Espagne, et *Philippe* ne s'intéressoit que foiblement au patrimoine de son oncle. Sa marine, fort supérieure à celle des Turcs, le rassuroit sur leurs projets, et couvroit les côtes de l'Espagne.

Ferdinand, empereur d'Allemagne, n'avoit pas un caractère entreprenant. Ce prince étoit plus occupé à défendre ses états héréditaires contre les ennemis du nom chrétien, qu'à combattre les projets ambitieux de son neveu. Son autorité en Bohème et en Hongrie n'étoit que précaire; ses ressources pécuniaires étoient foibles et insuffisantes, et l'Allemagne avoit besoin de repos après les secousses violentes que lui avoient données les opinions et les armes. Il ne falloit pas moins que la modération et la douceur de *Ferdinand* pour empêcher les haines plutôt assoupies qu'éteintes de produire de nouvelles explosions. Les protestans qui se défioient de *Philippe*, et qui craignoient sa puissance, eussent

Digitized by Google

volontiers concouru à l'affoiblir ; mais les catholiques observoient les protestans d'un œil inquiet, et voyoient avec un plaisir secret dans la prépondérance toujours croissante de l'Espagne la garantie de leur religion et de leur culte.

La Suisse, où la pauvreté et la valeur ont de tout temps enfanté des soldats, permettoit à ses braves habitans de vendre leurs bras et leur vie ; mais elle-même trouvoit son salut dans l'inaction. Placée entre la France et l'Autriche, trop foible pour les attaquer, assez forte pour se défendre, elle bornoit sa politique à ménager ses puissans voisins, et faisoit des vœux pour la conservation de l'un et de l'autre.

La France, qui seule a fait échouer une partie des plans de Charles-Quint, pouvoit encore s'opposer avec succès à ceux de son fils. Elle venoit de s'agrandir par la conquête des trois évêchés, et la trève de Vauxcelles que l'empereur avoit conclue avant sa retraite, afin de ne pas léguer la guerre à son fils, étoit un foible lien qui ne promettoit pas de rapprocher long-temps les deux puissances. Mais les prodigalités de *Henri II* avoient consommé le désordre des finan-

Digitized by Google

ces, et déjà l'état ne vivoit plus que d'expédiens qui multiplioient ses embarras. La cour étoit le théâtre des intrigues, et les partis se disputoient l'autorité. *Montmorenci*, connétable de France, meilleur soldat que capitaine, sévère jusqu'à la dureté, à la fois avide et avare, jouissoit de la confiance du roi, et en abusoit pour s'enrichir. *Diane de Poitiers* exerçoit sur le roi un empire absolu, qu'elle devoit plus à son adresse qu'à ses charmes déjà flétris par l'âge; elle avoit l'art de lui épargner l'ennui de l'oisiveté et la fatigue du travail, et dans la voluptueuse retraite d'Anet elle lui faisoit oublier ses chagrins et ses devoirs.

La reine *Catherine de Médicis*, humiliée du crédit de sa rivale, supportoit les dégoûts de sa situation avec une indifférence apparente, et ajoutant la fausseté à la dissimulation, donnoit à *Diane* des marques de faveur et d'amitié; mais élevée au sein des artifices et des intrigues, elle concentroit dans son cœur les passions qui la dominoient, les vengeances et les projets qu'elle mûrissoit en silence. Elle ne sortira que trop tôt pour le bonheur de la France, de cette inaction forcée. Les *Guises* et

Digitized by Google

les princes du sang, jaloux les uns des autres, se défioient tous de Médicis, suivoient ses démarches d'un œil inquiet, et tâchoient de deviner ses pensées. Au milieu de tous ces ambitieux qui se disputoient son pouvoir, *Henri* se laissoit gouverner par quiconque vouloit bien en prendre la peine. Avec de la valeur et de la bonté, ce prince n'avoit aucune de ces qualités qui commandent l'estime, maîtrisent les esprits et imposent aux factieux.

Le nord n'avoit encore aucune espèce d'influence sur les événemens du midi. *Gustave Wasa* sur le trône de Suède, et *Christiern III* sur celui de Danemarck, étoient uniquement occupés à consolider leur pouvoir, en l'employant à éteindre les dissensions politiques et religieuses. Tout entiers à leurs devoirs et à la sûreté de leurs états, ils étoient assez indifférens aux dangers dont la grandeur toujours croissante de l'Espagne menaçoit les nations. *Iwan Wasiliéwitsch I* gouvernoit la Russie avec plus de sagesse que de gloire, ignoré de l'Europe, et l'ignorant à son tour. La Russie n'étoit pas encore comptée au nombre des puissances. *Sigismond Au-*

Digitized by Google

guste avoit incorporé la Livonie à la Pologne. La Courlande lui rendoit hommage : le règne du dernier des Jagellons avoit assez d'éclat pour attacher les Polonais à la monarchie héréditaire ; et cependant ils étoient sur le point de l'échanger contre la monarchie élective. La Prusse avoit secoué le joug de l'ordre Teutonique, sans acquérir une liberté entière : elle étoit devenue un état séculier, et la religion luthérienne y avoit été introduite pour la soustraire à l'autorité des chevaliers et à celle du pape ; mais le prince qui la gouvernoit sous le titre de duc, relevoit encore de la Pologne.

L'Angleterre obéissoit à *Marie*, et le mariage de cette princesse avec *Philippe* (1554) avoit mis les forces de ce royaume dans la dépendance de l'Espagne. Au milieu des horreurs que le faux zèle lui faisoit commettre, *Philippe* lui avoit demandé sa main ; le fanatisme persécuteur de Marie lui annonçoit une épouse digne de lui. Ce prince qui n'avoit d'autres jouissances que celles de l'ambition, et qui ne croyoit pas qu'on pût payer trop chèrement une couronne, avoit oublié la personne de Marie, et n'avoit

Digitized by Google

vu en elle que la reine d'Angleterre. De son côté, *Marie* avoit été flattée d'être recherchée par un prince aussi puissant, et s'étoit fait illusion sur les motifs secrets de l'empressement de *Philippe*. Ne désespérant pas d'être aimée de lui, elle n'avoit pas craint, en l'épousant, de se donner un maître, et de soulever contre elle toute sa nation qui devoit redouter cet étranger. Dans cette occasion, le parlement sortit de son sommeil. Il avoit vu tomber sous le despotisme de *Marie* la liberté civile et la liberté religieuse, sans opposer la moindre résistance à ces abus de l'autorité ; mais il empêcha de tout son pouvoir que *Philippe*, devenant maître du royaume, n'augmentât et ne prolongeât cette servitude. A peine ce prince étoit-il arrivé en Angleterre, qu'il avoit prodigué l'argent pour partager le trône d'Angleterre avec *Marie*, et pour obtenir des espérances de succession. La reine l'avoit appuyé de tout son crédit, mais la hauteur et les dédains de *Philippe* avoient appris aux Anglais ce qu'ils pouvoient attendre de lui, et la nation ne prit pas le change sur ses vrais intérêts. C'étoit en multi-

Digitized by Google

pliant les supplices, que *Marie* tâchoit de se concilier un époux qui ne connoissoit pas d'autres spectacles que des auto-da-fé : c'étoit en encourageant par sa présence les bourreaux, que *Philippe* lui témoignoit sa reconnoissance. Depuis que ses projets ambitieux avoient échoué, il ne répondoit à l'amour de Marie que par une indifférence profonde qui ressembloit au mépris. Rappelé par *Charles-Quint* pour prendre possession de ses états (1555), il avoit quitté avec empressement une épouse qui le fatiguoit par sa tendresse. Placé sur le trône d'Espagne, il pouvoit compter pour l'exécution de ses plans sur le secours de l'Angleterre. A la vérité il n'y avoit aucune espèce de pouvoir légal, mais il exerçoit un ascendant absolu sur l'infortunée *Marie*. Elle ne savoit rien lui refuser, et elle étoit prête à tout sacrifier pour plaire à son ingrat époux.

Bientôt l'occasion se présente. *Paul IV*, de la maison de Caraffe, occupe le trône pontifical (1555). A l'exemple de ses prédécesseurs, il veut créer à son neveu un état indépendant. Pour réussir, il se propose de bouleverser l'Italie et d'allumer la guerre entre la France et l'Es-

Digitized by Google

pagne. *Paul* présente en perspective à *Henri II* la conquête du royaume de Naples, conquête souvent entreprise, jamais faite avec un succès durable, et qui ne convient pas à la France. Les agens du pape gagnent *Diane de Poitiers* et les *Guises*. La guerre est résolue malgré les conseils de *Montmorenci*, qui veut qu'on respecte la trève de Vauxcelles dans un moment où la France ne peut compter sur aucun allié, où ses finances sont en désordre, et où sa force militaire est mal organisée. Le pape sûr du secours du roi de France, n'écoute plus que sa haine contre *Philippe* qui l'empêche de disposer des états de l'Italie en faveur de sa famille, et s'abandonne à des emportemens puérils. Le roi d'Espagne, serviteur religieux de l'église, tire à regret l'épée contre le pontife, mais la politique triomphe de ses scrupules. Le duc d'*Albe* menace Rome. *Paul*, incapable de résister aux troupes espagnoles, cède à la nécessité, et conclut une trève de quarante jours. Bientôt l'arrivée de *François de Guise* (1557) qui marche à son secours à la tête de vingt mille hommes, lui rend son humeur guerrière.

Digitized by Google

La trève est rompue. Mais *Guise* est arrêté dans sa marche par le duc d'*Albe*; son impétuosité vient se briser contre l'attitude calme, froide et réfléchie du général espagnol. *Albe* refuse la bataille, et fatigant son ennemi par des manœuvres savantes, il voit l'armée française qui sait tout supporter hors l'inaction, se fondre par le découragement et les maladies. *Guise*, l'auteur de la rupture avec l'Espagne, qui n'a vu dans cette guerre qu'un enchaînement de victoires faciles, et qui a préféré l'intérêt de sa gloire aux intérêts de la France, se trouve déçu dans ses espérances, et demande son rappel (1557). On le lui accorde sans peine, car déjà *Philippe* menace l'intérieur de la France, et elle a besoin de toutes ses forces pour se défendre.

Le roi d'Espagne qui sent toute sa supériorité sur *Henri*, veut frapper un coup décisif; il rassemble une armée puissante sur les frontières de la Flandre, et la confie à *Philibert de Savoie*. Sous lui commande *Egmont*. L'Angleterre qui redoute l'ascendant dominateur de Philippe, voudroit soutenir la France dans cette querelle, ou du moins rester

Digitized by Google

neutre; mais *Marie* ne le lui permet pas, elle ne désire que les succès et la satisfaction de Philippe, et oublie tout le reste. Au mépris des conseils de la politique, le parlement intimidé ou gagné résout la guerre, et huit mille Anglais, sous les ordres du comte de *Pembrocke*, débarquent dans les Pays-Bas.

Philibert de Savoie, par de fausses démonstrations, persuade aux Français qu'il veut pénétrer en France par la Champagne (1557). Ils y portent toutes leurs forces. Aussitôt il marche en Picardie, et vient mettre le siége devant Saint-Quentin. Cette place mal fortifiée n'annonce pas une longue résistance, mais *Coligni*, déjà connu par un esprit fécond en ressources, un courage opiniâtre et une sérénité d'ame qui le met à l'abri de l'ivresse des succès et de l'abattement des revers, se jette dans la forteresse et fait une superbe défense. *Montmorenci* accourt pour sauver la place. L'infériorité de ses forces, ses mauvaises dispositions et l'activité de *Philibert* font échouer cette entreprise. La bataille s'engage près de Saint-Quentin. Le connétable est battu et fait pri-

Digitized by Google

sonnier. *Philippe*, à qui la nature avoit refusé le courage du tempérament, et qui n'avoit pas su se donner à lui-même par la force de sa volonté le courage réfléchi, s'étoit tenu loin du champ de bataille, et avoit prié pendant que les autres combattoient. C'étoit le jour de la Saint-Laurent. Pendant l'ardeur de la mêlée, il avoit fait vœu, si ses armes étoient victorieuses, d'élever un cloître et un palais en l'honneur du saint, et il en coûtera des sommes immenses à l'Espagne, pour construire dans un désert l'Escurial, vaste et triste édifice que des moines partagent avec le souverain, monument digne de Philippe et qui porte l'empreinte de son caractère.

Non-seulement le roi d'Espagne n'a pas su vaincre lui-même, et il doit uniquement son triomphe à *Philibert*; sa timidité naturelle et sa basse jalousie arrêtent ce général au milieu de ses succès. Déjà Saint-Quentin et le Catelet se sont rendus (1557); la terreur se répand dans Paris menacé. Charles-Quint auroit pénétré dans la capitale; *Philippe* sauve lui-même la France, et la bataille de Saint-Quentin demeure sans aucune suite importante. Au milieu

Digitized by Google

de la consternation générale, au sein d'un hiver rigoureux, *Guise* rend la confiance aux Français, et s'empare par surprise de Calais (1558), la clé du royaume. Les Anglais possédoient depuis plus de deux cents ans cette ville, et elle leur avoit souvent ouvert la France. L'année suivante *Guise* assiège Thionville et veut porter la guerre dans les états de Philippe; mais la défaite du maréchal de *Thermes*, vaincu par le comte d'*Egmont*, près de Gravelines (13 juillet 1558), oblige le héros lorrain à revenir couvrir les frontières de la France.

Malgré ses victoires, *Philippe* songe à la paix. Son orgueil souffre de la gloire de ses généraux, et il ne voit dans leurs services et dans leurs succès, que des preuves humiliantes de sa dépendance et de sa nullité. D'ailleurs, sa conscience est alarmée de ce qu'il fait la guerre au pape, et les triomphes qu'il remporte sont à ses yeux de véritables crimes. *Paul IV* profite de ces heureuses dispositions; il conclut une paix honorable avec le roi d'Espagne, et abandonne son allié. Le superbe duc d'*Albe* est obligé d'aller demander pardon à

Digitized by Google

genoux au saint père de ce qu'il a repoussé une injuste agression. *Montmorenci*, prisonnier chez les Espagnols, qui a toujours été contraire à la guerre et qui désire de recouvrer sa liberté, presse *Henri* de tout sacrifier à la paix. Le roi de France y consent; on entame des conférences à Cercamp, et la paix est signée à Câteau en Cambresis (1559). *Philippe* rend à la France toutes les conquêtes qu'il a faites en Picardie. *Henri* restitue au *duc de Savoie* ses états dont il s'est emparé au commencement de la guerre, et cède en tout à Philippe et à ses alliés cent quatre-vingt-cinq places ouvertes ou fortifiées. On conclut un double mariage pour sceller la pacification générale. *Emmanuel Philibert* épouse *Marguerite*, sœur de Henri; *Elisabeth*, sa fille, s'unit au roi d'Espagne.

La paix de Câteau-Cambresis est l'époque de la haute élévation de l'Espagne; *Philippe* à l'apogée de sa puissance, pouvoit dicter des lois à l'Europe. L'épuisement ou la foiblesse des autres états formoit un contraste affligeant avec ses immenses moyens, et ne permettoit pas aux autres puissances de contre-ba-

Digitized by Google

lancer son ascendant. Ses projets vont s'étendre avec ses succès, et la mesure de ses forces deviendra celle de ses prétentions et de ses droits. Tous les états sont asservis ou craignent de l'être, et le caractère de *Philippe*, bien loin de rassurer sur l'usage qu'il pourra faire de ses forces, n'est lui-même qu'un danger de plus.

Dans ces circonstances critiques, la France a le malheur de perdre son roi. *Henri II* meurt des suites d'une blessure qu'il reçoit dans un tournoi dont l'objet est de célébrer le double mariage, et le coup de lance de *Montgommeri* amène pour les Français un demi-siècle de calamités. *Henri*, incapable de suivre en administration une marche ferme et sûre, n'eût jamais fait le bonheur de son royaume, mais il l'eût préservé de l'excès du malheur, et son existence seule eût prévenu les factions, et arrêté les projets des ambitieux qui vont couvrir la France de sang et de ruines.

La mort de *Henri II* donne à *Philippe* de grandes espérances, hâte le développement de ses plans, et lui fait présumer qu'ils ne rencontreront de résistance nulle part. Ce prince connois-

Digitized by Google

soit à fond la corruption de la cour de France, les vues secrètes de *Médicis*, les vastes désirs des *Guises*, l'orgueil et la jalousie des partis, la haine réciproque des catholiques et des protestans. Ces divisions naissantes le réjouissent; il prévoit que la France, tournant ses forces contre elle-même, perdra toute espèce d'influence politique, et ne sera bientôt plus qu'un champ de bataille où toutes les passions déchaînées se livreront de cruels combats. Il se propose de hâter l'explosion dont elle est menacée, d'allumer et de prolonger la guerre civile, de prendre le fanatisme et le crime à sa solde, de détruire les factions l'une par l'autre, et d'amener, par toutes sortes de moyens, le démembrement de la France, ou d'ajouter cette couronne brillante à toutes celles qui chargent déjà sa tête.

L'Angleterre lui échappe, et cesse d'être l'instrument docile de son ambition. *Marie*, consumée de chagrin, de douleur et de remords, a terminé sa triste et coupable vie (1558). Sa sœur *Elisabeth* lui a succédé. *Philippe* qui la connoît mal, espère encore de l'épouser et de conserver l'Angleterre dans

Digitized by Google

sa dépendance ; mais au défaut de ce mariage, il veut semer la désunion et le trouble dans le royaume pour l'empêcher de se mêler des affaires de l'Europe, et entraver de toutes manières son commerce qui pourroit le conduire à la richesse et à la puissance.

Pendant qu'il naturalisera chez ses voisins la discorde et la guerre, il compte établir dans ses propres états l'uniformité de croyance, de constitution et de lois. Une seule volonté doit animer le vaste corps de la monarchie ; supérieure à toutes les formes, elle ne doit rencontrer d'obstacles ni d'opposition nulle part, et agir partout avec la même promptitude et la même énergie. Les Pays-Bas, qu'il hait parce que le peuple y est quelque chose et que les caprices du prince n'y font pas la loi, doivent être dépouillés de leurs priviléges et subir le joug. Maître absolu dans ses états, il pourra d'autant plus facilement le devenir chez les autres, et exiger d'eux une soumission servile. Ce plan est vaste, mais les circonstances paroissent le favoriser ; il est vague, mais les passions n'en forment pas d'autres, et il faut donner quelque chose aux événemens. L'Eu-

Digitized by Google

rope est menacée d'un despotisme sans bornes et sans mesure. *Henri IV*, *Guillaume de Nassau*, *Elisabeth* la sauveront de la servitude, tout en régénérant leur patrie, et ce colosse de puissance ne sera plus qu'un grand fantôme.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

Etat de la France à l'époque de la naissance des troubles civils. Considérations générales sur ces troubles. Caractères des principaux acteurs.

A la paix de Câteau-Cambresis, la France avoit déjà perdu de son crédit politique, et avoit elle-même trahi le secret de sa foiblesse. Les guerres civiles qui la désolèrent pendant trente-huit ans, achevèrent de lui enlever son influence. Occupée à se déchirer de ses propres mains, elle ne joua pendant long-temps aucune espèce de rôle sur le grand théâtre de l'Europe; sans forces, sans activité, sans considération, elle fut agitée dans l'intérieur, et nulle au dehors. En y fomentant les troubles par son or, ses agens et ses armes, Philippe se délivra d'une rivale incommode dont il redoutoit la surveillance; mais ce ne fut pas pour toujours. Au moment où il croyoit que la France alloit être démembrée ou qu'elle tomberoit sous son pouvoir, le génie de *Henri IV* l'arrêta sur

Digitized by Google

le penchant de l'abîme, et la relevant avec force, lui rendit sa vigueur première.

Les guerres dont nous allons présenter l'esquisse, offrent un enchaînement de crimes et de fureurs qui paroîtroient inexplicables si l'on ne jetoit pas un coup-d'œil sur l'état de la France à l'époque malheureuse où les discordes civiles commencèrent.

Depuis le règne de Louis XI, l'aristocratie féodale avoit perdu de son autorité; mais il étoit facile de prévoir que sous un règne foible elle pourroit encore devenir redoutable. Les guerres extérieures avoient occupé au dehors l'activité inquiète de la noblesse. Les expéditions brillantes et stériles de Charles VIII, de Louis XII et de François I en Italie, avoient fourni des alimens à la valeur bouillante de la nation et à son amour pour la gloire. Impatiente du repos, elle désiroit de nouveaux événemens, et l'état avoit tout à craindre de cette disposition des esprits. Les vertus de Louis XII avoient commandé le respect; les qualités intéressantes et les défauts aimables de son successeur lui avoient gagné les cœurs. La France leur

Digitized by Google

avoit pardonné les fautes et les malheurs de leur règne, et au milieu des crises les plus terribles, tout étoit resté tranquille et soumis; mais les anciennes habitudes n'étoient pas détruites, les maximes dominantes étoient toujours les mêmes, et elles devoient amener des troubles sous des princes qui n'inspireroient ni l'estime ni l'amour. La noblesse avoit encore des moyens de résistance et même des moyens d'agression qui pouvoient au besoin lui faire espérer de combattre avec succès l'autorité royale. Les esprits avoient plutôt été distraits de la révolte qu'accoutumés à l'obéissance. Le goût des plaisirs tranquilles et délicats ne l'emportoit pas encore sur le goût du mouvement, du bruit et de l'agitation. Les seigneurs riches vivoient beaucoup plus à leurs terres qu'à la cour, et y jouissoient d'un grand pouvoir et d'une entière indépendance. Ceux mêmes qui s'étoient engagés dans le tourbillon des intrigues, désiroient plus la puissance que la faveur, et employant, pour réussir à la cour, les moyens qu'ils avoient de se faire craindre, ils s'entendoient mieux à menacer qu'à flatter le souverain et ses mi-

Digitized by Google

nistres. Déjà sous le règne de Henri II les partis avoient pris naissance, et sous celui de son successeur ils devoient se prononcer plus fortement.

La puissance de la noblesse et son esprit factieux ne trouvoient pas encore dans le tiers-état un contre-poids suffisant pour les arrêter. Cette classe avoit acquis du crédit et de la considération à mesure que l'industrie et le commerce avoient fait des progrès; mais elle n'étoit ni assez riche ni assez nombreuse pour contre-balancer l'ascendant des propriétaires terriens. Les bourgeois peu éclairés sur leurs vrais intérêts, ne savoient rien refuser à l'éclat d'une haute naissance ou d'un nom illustre. Familiarisés avec les exercices militaires et encore étrangers aux douceurs d'une vie pacifique et molle, ils aimoient le métier des armes, et il étoit facile de les engager dans des entreprises hasardeuses. Les gentilshommes sans propriété étoient dans la dépendance des seigneurs opulens, et ne vivant que de leurs bienfaits, épousoient toutes leurs passions. Le paysan étoit serf, et obéissoit.

A la vérité, le roi entretenoit une armée permanente qui devoit protéger

Digitized by Google

tous les ordres de l'état et les contenir tous dans de justes limites, mais cette armée étoit petite et foible. En temps de guerre on prenoit des troupes étrangères à la solde, et l'on comptoit sur l'empressement des volontaires. Sous les règnes précédens, les revenus n'avoient pas suffi pour couvrir les dépenses; l'état étoit endetté de quarante-deux millions de livres; le produit des domaines et de la taille avoit été porté au plus haut degré possible. L'assemblée des Etats du royaume auroit pu prévenir ces désordres, ou les corriger, si la constitution avoit été organisée avec plus de sagesse; mais les trois ordres, presque toujours divisés, ne faisoient que s'accuser les uns les autres, ou se défendre contre leurs entreprises réciproques. Tout le monde gémissoit des maux qui affligeoient le royaume, et personne ne vouloit se prêter aux sacrifices nécessaires pour les guérir.

Dans un tel état de choses la tranquillité publique n'étoit rien moins qu'affermie, et il ne devoit pas être difficile à des ambitieux de profiter d'un règne foible pour amener de grands mouvemens: il ne leur falloit qu'une occasion

Digitized by Google

ou un prétexte; la religion le leur fournit.

La réforme avoit déposé en France des germes funestes de désunion et de troubles. Les opinions nouvelles avoient pénétré dans le royaume dès les premières années du règne de François I. Une nation active, qui aime la nouveauté parce qu'elle a besoin d'exercer ses forces, et qui hait l'uniformité parce qu'elle redoute l'ennui, devoit bien accueillir les idées des réformateurs : aussi la doctrine des protestans se répandit-elle de bonne heure en France, et y compta-t-elle bientôt de nombreux partisans. Les censures de la Sorbonne et le zèle peu éclairé du chancelier *Duprat* et de l'archevêque *Tournon*, ne firent qu'irriter les esprits et réveiller l'attention générale. *François*, qui croyoit avec son siècle qu'il falloit punir ceux qui s'écartoient des opinions reçues, comme ceux qui violoient les lois civiles, permit que les bûchers s'allumassent ; et les persécutions multiplièrent les sectaires. *Marguerite de Navarre*, sœur du roi, qui joignoit à des mœurs peu sévères un esprit avide d'instruction, tempéroit la rigueur de son frère. La doctrine des protestans lui inspiroit un intérêt de curiosité, et ce fut elle

Digitized by Google

qui protégea *Calvin*. Les principes de ce réformateur avoient fait en France une fortune prodigieuse. La langue française qu'il parloit, et dans laquelle il écrivoit, la proximité du lieu où il établit le siège de la religion nouvelle, ses connoissances et son activité disposoient les Français à le suivre préférablement à Luther, et le calvinisme prit racine dans toutes les provinces du royaume. Une tolérance éclairée eût prévenu tous les malheurs. Avec de la fermeté et de la justice, le gouvernement eût assuré la liberté des particuliers et le repos de l'état; mais les cruautés affreuses que le baron d'*Oppède*, président au parlement d'Aix, exerça sur les malheureux Vaudois, peuplade innocente et simple qui jusqu'alors avoit vécu ignorée et heureuse au sein de ses montagnes, révoltèrent ceux qui n'avoient pas abjuré toute humanité, et de la haine des persécuteurs beaucoup de gens passèrent à la haine de leur culte. Les églises réformées prirent des accroissemens. On en vit naître à Lyon, à Bordeaux, à Angers, à Paris même. Des hommes distingués par leur rang, leurs richesses et leur crédit, se faisoient un honneur

Digitized by Google

d'être comptés au nombre des membres de la secte nouvelle ; *Henri II*, aussi cruel que son père envers les réformés et plus inconséquent que lui, s'allioit avec les protestans d'Allemagne, et sévissoit contre ceux de France. On les traitoit comme des malfaiteurs, les prisons étoient remplies de victimes du faux zèle ; souvent on les punissoit du dernier supplice. *Anne du Bourg*, neveu du chancelier de France, d'une des plus illustres maisons d'Auvergne, avoit été arrêté à Paris avec quatre autres personnes considérées dans l'église calviniste. Malgré ces rigueurs, les idées nouvelles circuloient en France avec la plus grande rapidité. Beaucoup de gens croyoient qu'il falloit n'avoir que des raisons bien foibles à leur opposer, puisqu'on employoit contre elles le fer et le feu. Il y avoit une sorte de hardiesse à professer le calvinisme ; ce fut un motif pour les esprits ardens et fiers de l'adopter avec empressement. Le devoir défendoit de composer avec la vérité, la résistance aux lois parut un acte de vertu, et chaque exemple de courage inspirant de l'admiration, multiplioit les sectaires et provoquoit des oppositions nouvelles.

Digitized by Google

Telle étoit en France la disposition des esprits, lorsque *Henri II*, qu'on pleura sincèrement sans l'avoir estimé pendant sa vie, laissa le trône à un prince encore enfant. Les têtes étoient exaltées, les cœurs exaspérés et aigris; il y avoit dans toutes les provinces un levain de fermentation et de troubles dont les ambitieux pouvoient habilement profiter.

Ce seroit à tort qu'on accuseroit la religion des forfaits inouis et des longues infortunes dont la France fut dans ce siècle le théâtre. Le fanatisme, cette affreuse maladie de l'esprit humain, qui naît de la corruption des principes les plus salutaires, se montre partout où, sur des objets importans, un peuple vif et impétueux n'a que des idées vagues et confuses. Les sciences, les arts, la politique ont eu leurs fanatiques comme la religion, et s'ils avoient toujours disposé de la force, ils en auroient aussi abusé. Tous les fanatiques indifféremment ne voyant qu'un seul objet, croient que le but légitime les moyens, et qu'on peut tout se permettre pour le succès de la cause qu'on défend. Du moment où les esprits se persuadent qu'il y a quelque chose de plus impérieux et de plus nécessaire

Digitized by Google

que les obligations saintes de la morale, et où l'ivresse est telle que les idées du juste s'effacent et se confondent, l'espèce humaine doit trembler ; car la sauvegarde du droit une fois enlevée, elle est menacée des plus grands malheurs. D'ailleurs, le fanatisme religieux fut plutôt le moyen que le motif des guerres civiles de France. Dans cette sanglante période de l'histoire, les vrais fanatiques furent les instrumens ou les victimes et les dupes de l'ambition de leurs chefs qui jouèrent le fanatisme; les têtes froides employèrent les esprits ardens à leurs vues personnelles. Il en est de même dans tous les siècles. Les passions se ressemblent toujours ; elles ne changent que de masques et de moyens. A cette époque elles trouvèrent l'arme de la religion toute préparée, elles s'en servirent.

On pourra s'étonner de voir tous les partis combattre sans scrupule leur souverain légitime ; mais dans les commencemens des troubles, la masse des protestans croyoit qu'un souverain qui refuse à ses sujets la liberté de culte, est lui-même en révolte contre l'Être-Suprême, et ils étoient persuadés que

Digitized by Google

les lois de la religion doivent l'emporter sur les lois civiles, et des intérêts éternels sur des intérêts temporaires. Les chefs des protestans et des catholiques n'avoient pas sur l'autorité royale les idées qui devinrent dominantes en France depuis Henri IV, et surtout pendant le règne de Louis XIV. Ils regardoient comme une maxime incontestable, que, dans certaines occasions, la noblesse pût défendre ses droits à main armée. D'ailleurs, dans tous les temps et dans tous les pays du monde, le plus petit nombre obéit au souverain par principe et par devoir; l'opinion, la force et l'habitude sont les trois grands ressorts de l'obéissance. Or il n'y en avoit aucun qui, à la naissance des guerres civiles, ne fût usé ou détruit en France. L'opinion étoit pervertie, et, marchant en sens contraire à la soumission, approuvoit et honoroit même les réfractaires. La force étoit pour le moins partagée également entre le roi et ses sujets rebelles. Le plus puissant de tous les liens, le plus lent à se former, et celui qui demande le plus de ménagemens, l'habitude, fut brisé dès que l'exemple de la révolte eut été une fois donné avec succès.

Digitized by Google

Peu de guerres ont été plus sanglantes et plus cruelles. Les deux partis se sont rendus coupables d'inhumanité, et souvent les protestans ont été aussi barbares que les catholiques. La Saint-Barthélemi met sans contredit un terrible poids dans le bassin qui porte les crimes des catholiques ; mais des deux côtés on s'est baigné dans le sang, quelquefois même avec une cruauté froide et gratuite. Ce caractère est commun à toutes les guerres civiles : elles sont toujours plus atroces que les autres. Leur naissance seule suppose déjà la plus grande force des passions haineuses et malfaisantes ; il n'est donc pas étonnant qu'elles y déploient une activité plus effrayante que dans les guerres ordinaires. Les citoyens d'un même état ne se pardonnent pas de s'attaquer réciproquement, et par conséquent ils s'attaquent avec plus de fureur. Plus l'union a été intime, et plus les animosités sont profondes et durables. D'ailleurs, les guerres de peuple à peuple, se font selon certaines règles, sur quelques points d'un pays et pendant une partie de l'année ; au contraire, la guerre civile fait de toute une contrée un vaste champ de bataille ; comme les

Digitized by Google

ennemis se touchent par tous les points, les combats, les incendies, les assassinats se multiplient et se passent en même temps dans mille endroits différens. Le crime et la violence promènent partout leurs fureurs, et ne reposent jamais. On sacrifie tout au désir de vaincre. Chaque individu se dépouille et se ruine volontairement pour satisfaire la passion qui l'anime. Une nation fait la guerre, non-seulement avec son revenu, mais avec son capital. Durant cette malheureuse époque, la France a mis quelquefois sur pied en même temps quatorze armées différentes. Sous François I, deux campagnes la mettoient hors d'état d'en faire une troisième, et elle a suffi aux dépenses de la guerre civile pendant trente-huit ans.

Il est extrêmement difficile, dans l'histoire des troubles religieux de la France, de découvrir la vérité au milieu des contradictions dont sont remplis les écrivains de tous les partis, et de décider dans chaque cas particulier, qui des catholiques ou des protestans ont été les agresseurs. Des deux côtés, on veut persuader qu'on ne fait que se défendre lorsqu'on attaque, on prête des complots à son adver-

Digitized by Google

saire pour justifier ceux que l'on forme soi-même, et l'on paroît céder à la nécessité des circonstances, quand on a préparé de loin, et avec beaucoup d'art, de nouvelles ruptures.

Les prétextes des troubles ont toujours été les mêmes pendant toute la durée des guerres civiles, et l'on a toujours invoqué la religion, la patrie, l'intérêt général, pendant qu'on sacrifioit dans le fait aux passions; mais l'objet réel des dissensions a changé trois fois de nature. Sous le règne de *François II* et durant la minorité de *Charles IX*, il s'agissoit de savoir qui des *Guises*, des princes du sang ou de *Catherine de Médicis*, seroit maître du royaume; depuis la mort de *Condé* jusqu'à la naissance de la ligue, on s'est battu pour décider si la France seroit catholique ou protestante; ce fut un combat à mort entre les deux religions. Toutes deux vouloient asseoir leur domination sur la ruine totale de leur ennemie. Lorsqu'on vit que la maison de Valois alloit s'éteindre et que le sceptre passeroit aux Bourbons, surtout depuis l'assassinat de *Henri III*, on se divisa sur la grande question de la succession au trône, et le bon génie de la France

Digitized by Google

qui vouloit assurer le sceptre à l'héritier légitime, le roi de Navarre, lutta pendant quatorze ans contre le mauvais génie de ceux qui demandoient un changement de dynastie, et qui combattoient pour l'Espagne et pour les Guises. La paix de Vervins termina cette longue et pénible lutte; la cause des lois fut victorieuse, les vrais principes de la monarchie triomphèrent, et *Henri IV* vengea la France et l'Europe de l'ambition de l'Espagne.

Après ces réflexions générales, qui étoient nécessaires pour faire saisir l'ensemble des événemens, et qui nous dispenseront d'entrer dans beaucoup de détails, considérons les principaux traits de ce demi-siècle de sang et de larmes.

La mort de *Henri II* fut le signal des troubles et des divisions. Les partis qui avoient existé à la cour sous son règne, devinrent de véritables factions sous celui de son successeur. *François II*, que les lois appeloient au trône, sortoit de l'enfance, et devoit gouverner un état sourdement agité, dans l'âge où l'on sait à peine se gouverner soi-même. Foible de corps et d'esprit, il étoit incapable de dévoiler les intrigues des courtisans,

Digitized by Google

et de résister à l'ascendant de ceux qui convoitoient son autorité. Il ne vouloit pas le mal, mais il ne savoit pas voir le bien, moins encore le vouloir avec force, et l'exécuter avec succès.

Les Guises et les princes du sang, jaloux les uns des autres, brûloient également de s'emparer du pouvoir. *François duc de Guise*, le chef de sa maison, en étoit le plus habile et le plus illustre. Capitaine distingué, il joignoit à ses talens militaires une connoissance profonde des affaires de l'état et une activité infatigable. Son ambition étoit vaste et franche. Au-dessus des artifices des petites ames, il ne dissimuloit pas ses désirs et ses espérances. Il aspiroit à une haute élévation, il la méritoit par ses services, et il ne vouloit y parvenir que pour faire de grandes choses. Capable de commettre des violences utiles à ses vues, il étoit incapable d'une bassesse. Désintéresé, généreux, magnanime, il se faisoit estimer de ses ennemis eux-mêmes; la belle défense de Metz et la prise de Calais lui avoient acquis l'admiration et l'amour des Français, et son nom se présentoit le premier dès qu'il s'agissoit d'une entreprise difficile et glorieuse.

Digitized by Google

Son frère, le *cardinal de Lorraine*, avoit tous ses défauts, sans avoir les qualités brillantes qui les faisoient oublier. Soit vice de caractère, soit vice d'état, il couvroit ses passions ardentes du masque de la religion, et préféroit le mensonge, la ruse, la perfidie, à tous les autres moyens de réussir. Son esprit dégénéroit souvent en subtilité, et il avoit beaucoup moins d'instruction qu'il croyoit en avoir. Toujours prêt à sanctionner toutes les démarches utiles à l'élévation de sa famille, on le consultoit comme la conscience du parti. Cette conscience corrompue rassuroit et endormoit celle des autres. En approuvant ou en ordonnant le crime, il paroissoit le légitimer. Le crédit des Guises s'appuyoit sur celui de la jeune reine. Ils avoient eu l'adresse de faire épouser à *François II* leur nièce *Marie Stuart*, reine d'Ecosse, fille de Marie de Guise et de Jacques V. Cette princesse régnoit sur son époux par les graces de sa figure et les charmes de son esprit; ses oncles régnoient sur elle, et faisoient servir l'amour aux succès de leur ambition.

Catherine de Médicis, jalouse du pouvoir de *Marie* et de celui des *Guises*,

Digitized by Google

cachoit sa haine sous de feintes caresses, et cherchoit à enchaîner ses rivaux mêmes à ses desseins ambitieux. Elle avoit de l'ascendant sur l'esprit de son fils, elle le devoit à l'habitude autant qu'à son habileté. Ne pouvant encore se flatter de dominer François seule et sans partage, elle s'étoit rapprochée des Guises, bien résolue de les perdre dès qu'elle le pourroit sans danger. Née avec une grande activité, des sens impérieux et des passions ardentes, on lui avoit persuadé de bonne heure que la morale n'étoit faite que pour le vulgaire ; que pour les princes, l'art de tromper étoit le premier des talens, la fausseté une mesure de prudence, et le succès l'unique règle de la conduite. Contrariée et contrainte durant la vie de Henri II, ce ne fut qu'après sa mort qu'elle développa dans toute son étendue son génie malfaisant. Faite pour vivre dans le chaos des intérêts, des factions et des partis, l'intrigue étoit son élément. Sans pudeur dans ses voluptés, sans pitié dans ses vengeances, sans honte et sans remords dans le choix de ses moyens, elle arrangeoit des forfaits comme elle arrangeoit des parties de plaisir, de sang-froid et avec raffinement.

Digitized by Google

Le crime n'étoit à ses yeux qu'un expédient plus ou moins bon suivant les circonstances, la débauche la plus effrénée une combinaison bizarre de l'imagination, le scandale un plaisir de plus, et la religion une invention excellente pour faire des dupes, tout au plus dans certains momens de ferveur un accommodement avec le ciel. Dans sa profonde corruption, elle ne connut d'autre sentiment que le regret d'avoir quelquefois manqué son coup, plus intrépide encore quand le crime étoit consommé, qu'audacieuse à l'entreprendre. Elle avoit de l'esprit et de la pénétration; mais elle manquoit de cette force de tête qui enchaîne l'avenir au présent, prévoit tous les cas possibles, et saisit un grand ensemble. Dans le moment de l'embarras et du danger, tout lui paroissoit bon pour en sortir, et faute de bien calculer les suites de ses actions, elle multiplioit ses embarras et ses dangers. Connoissant beaucoup mieux les hommes que les choses, et plus au fait des intrigues que des affaires, elle ne pouvoit pas gouverner seule, quelque envie qu'elle en eût, et elle fut toujours obligée de partager son pouvoir avec des hommes capables

Digitized by Google

de porter le fardeau d'une grande administration. A la mort de *Henri II*, la nécessité avoit opéré une coalition momentanée entre elle et les Guises; elle sentoit qu'elle ne pouvoit ni se passer d'eux, ni les écarter, leur autorité l'emportoit encore sur la sienne, et ils étoient les véritables maîtres du royaume.

Les princes du sang de la branche de Bourbon, héritiers du trône si les Valois venoient à s'éteindre, voyoient avec indignation des étrangers jouir d'une confiance et d'un pouvoir qui, suivant les lois, ne devoient pas leur appartenir. *Antoine de Bourbon*, l'aîné de la maison, roi de Navarre du chef de sa femme *Jeanne d'Albret*, auroit supporté l'élévation des Guises avec assez d'indifférence, s'il avoit pu recouvrer la partie de son royaume dont l'Espagne s'étoit injustement emparée; mais sa femme et son frère l'animoient contre les Lorrains. Il étoit plus jaloux des décorations du pouvoir que du pouvoir même, confiant et crédule comme un enfant, dupe de tous ceux qui lui faisoient des promesses, sans volonté et sans moyens.

Son frère, *Louis de Condé*, joignoit à une ambition qui prétendoit à tout,

Digitized by Google

des talens qui lui permettoient d'arriver à tout, et ses titres égaloient ses prétentions. Il avoit l'audace d'un conspirateur, la légèreté d'un homme du monde, et les vues d'un homme d'état. Son goût pour les plaisirs n'entreprenoit pas sur son activité, la frivolité de ses manières ne le rendoit pas incapable du sérieux des affaires, et ses mœurs étoient peu sévères sans que ses habitudes fussent molles et efféminées. Sa naissance et son mérite auroient dû le porter aux premières places, et il s'indignoit de l'obscurité où on le laissoit languir, tandis que les Guises gouvernoient l'état. Protestant par politique au moins autant que par conviction, il seroit difficile de déterminer à quelle époque il résolut de se servir de la religion pour perdre ses ennemis et pour arriver au pouvoir. Eut-il le premier l'idée de fomenter les troubles religieux, où ne l'eut-il qu'après que les Guises se furent mis à la tête du parti catholique? ce sera toujours un problème.

Dans le parti protestant dont *Louis de Condé* alloit devenir le chef, se trouvoit un homme fait pour les grandes entreprises, et qui sembloit né pour briller

Digitized by Google

au milieu des orages; c'étoit l'amiral de *Coligni*, de l'illustre maison des Châtillons. Il avoit porté les armes de bonne heure, et s'étoit fait une réputation par la belle défense de Saint-Quentin. Combinant long-temps ses projets dans les profondeurs de sa pensée, il ne permettoit pas qu'on les soupçonnât avant le moment où il les déployoit dans toute leur étendue. Instruit à fond des ressources et des forces des protestans, de la position des lieux et de l'état des provinces, il n'étoit jamais étonné des événemens, jamais découragé par les revers. Il avoit prévu avant que d'agir, et il savoit corriger ce qu'il n'avoit pas pu prévenir. Sa froide intrépidité ranimoit ou modéroit l'ardeur des autres; sa fermeté persévérante inspiroit la confiance, et sa simplicité désarmoit l'envie. Il étoit grand sans effort, et trop sûr de sa gloire pour en être inquiet. Rarement vainqueur dans les guerres de religion, il ne paroissoit jamais plus admirable que dans ses défaites, et ses retraites savantes d'une extrémité de la France à l'autre, étoient plus glorieuses que les victoires de ses ennemis. Tout en combattant, il négocioit pour son parti en Allemagne,

Digitized by Google

en Angleterre, dans les Pays-Bas. Tour-à-tour insinuant et impérieux, il obtenoit ou commandoit les sacrifices, et savoit rester calme en allumant l'enthousiasme de son armée. Ses mœurs étoient simples et même austères. Le peu de temps que les affaires n'emportoient pas, étoit donné à l'économie rurale. Dans les intervalles de repos que lui laissoient les guerres civiles, il cultivoit sa vigne de la même main qui signoit des traités. L'ambition des grandes places et celle de la fortune lui étoient étrangères; mais il avoit celle de créer et de réaliser de vastes combinaisons : ambition plus honorable, mais non moins dangereuse que l'autre. D'*Andelot* et le cardinal de *Châtillon*, frères de Coligni, servoient ses desseins avec succès, le premier par son intrépidité, le second par son esprit adroit et conciliateur.

Ainsi, du côté des catholiques et de celui des protestans, se trouvoient, pour le malheur de la France, des hommes d'un mérite rare, qui joignoient la puissance du caractère à celle du génie, et à qui il ne manquoit pour être de grands hommes, que de préférer le devoir à l'ambition, et des principes purs à des

Digitized by Google

maximes intéressées. Il sembloit que la nature eût prodigué, pour la ruine du royaume, ce dont elle est le plus avare, le talent et l'énergie. Si les caractères mâles et vigoureux que cette époque malheureuse présente, ne la sauvent pas d'une juste horreur, ils la garantissent du moins du mépris de la postérité. On y voit plus de passions que de vices, et de ces passions fières et franches, familiarisées avec la violence, étrangères à la bassesse, qui ne germent que dans des ames pleines de sève et de force; et qui, par leurs explosions volcaniques, peuvent faire frémir le spectateur, mais lui épargnent l'affreux dégoût que, dans la nature morale comme dans la nature physique, donnent toujours les signes de la putréfaction.

Au milieu de toutes ces formes imposantes et prononcées, qui arrachent quelquefois l'admiration lors même qu'elles repoussent l'estime, *l'Hospital* seul est véritablement grand; placé entre les Guises et les princes du sang, et ne connoissant d'autre parti que celui de l'état, lui seul se montre citoyen. Un savoir profond, un esprit vaste et lumineux sont relevés en lui par une probité réflé-

Digitized by Google

chie, constante, inaltérable. Toujours modéré dans le choc de toutes les passions, tolérant au milieu des fureurs du fanatisme, occupé de projets utiles à l'état, tandis qu'autour de lui chacun n'est occupé que de son intérêt particulier; jaloux de la perfection des lois, dans un temps où tous les partis invoquent la force, il paroît un être supérieur chargé d'arbitrer les divisions. Ne séparant ni dans son cœur ni dans ses travaux l'autorité royale de la liberté publique, parce qu'il sait que l'une ne peut exister sans l'autre, il voudroit assurer la tranquillité de l'état en accordant à tous les Français l'exercice d'un droit sacré, et concilier le maintien de la religion catholique et l'existence du calvinisme. Son éloquence serrée et pressante confond les subtilités du cardinal de Lorraine; sa vigilance et sa sévère économie commencent à rétablir l'ordre dans les finances, et tel est l'empire de la vertu, qu'il se fait écouter au sein d'une cour corrompue, et que ceux même qui s'opposent à ses vues bienfaisantes sont forcés de leur rendre hommage.

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

Commencement des guerres civiles. Conspiration de la Renaudie. Mort de François II. Régence de Catherine de Médicis. Première, seconde, troisième guerre de religion.

TEL étoit l'état de la France, tels étoient les hommes qui tenoient ses destinées dans leurs mains et qui se disputoient l'autorité. *François de Guise* et le *cardinal de Lorraine* avoient été nommés ministres par le jeune roi, dès son avènement au trône. Le connétable de *Montmorenci*, tout-puissant sous le règne de Henri II, odieux aux Guises et à Catherine, avoit été éloigné de la cour, et vivoit à Chantilly. Les Guises avoient déjà formé le projet de faire de leur cause la cause de la religion catholique, et commencèrent à persécuter les protestans. *Anne du Bourg*, arrêté sous le règne précédent, est une des premières victimes qu'ils immolent. Les mécontens, le prince de *Condé* à leur tête, tinrent une assemblée secrète à la Ferté pour y con-

Digitized by Google

certer leurs mesures contre les Guises (1560). Ce fut-là que l'amiral de *Coligni*, développant aux yeux du prince les ressources et les forces des réformés, lui montra qu'il pouvoit les servir en les employant au succès de ses propres desseins, et qu'en épousant leurs intérêts, il assureroit son triomphe et celui de leur culte. Ce plan flattoit trop les passions de *Condé* pour ne pas lui plaire. Il donnoit à son ambition les couleurs du désintéressement, lui fournissoit les moyens d'agir et des prétextes plausibles; tout en travaillant pour lui-même, il paroissoit le protecteur des opprimés. L'essentiel étoit de soustraire la personne du roi à l'autorité des Guises. On forme le projet de l'enlever à Blois, où il devoit aller passer le printemps. Les mécontens, dans leurs discours, séparant le roi, de ceux à qui il accorde sa confiance, prétendoient pouvoir concilier avec le respect qu'ils doivent à leur souverain, les mesures illégales qu'ils prennent contre ses ministres. Par une distinction absurde, ils voudroient faire croire qu'ils ne conspirent pas contre leur maître en conspirant contre les dépositaires de son pouvoir. On jette les yeux sur *la Renau-*

Digitized by Google

die pour exécuter le complot. Ce gentilhomme, issu d'une bonne famille du Périgord, étoit très-attaché à la religion nouvelle; son audace et son activité lui faisoient aimer les hasards des entreprises. S'il réussit, on profitera de ses succès; s'il manque son coup, on peut le désavouer. Les conjurés se rassemblent à Nantes; on ne parle aux mécontens que de la majesté du trône compromise par les Lorrains, et de la servitude du roi; on ne présente aux réformés que les dangers de leur religion, et l'oppression dans laquelle ils languissent. Tous marchent au même but par des moyens différens. Les *Guises* soupçonnent un dessein secret, et la cour est transférée à Amboise. Bientôt ces soupçons se changent en certitude par l'indiscrétion de *la Renaudie*. Les *Guises* persuadent au roi, qui un moment paroît douter du fait, que c'est lui qu'on attaque, et que la conjuration menace son autorité. Ils font tous les préparatifs nécessaires pour la défense de la ville, et ils ont l'adresse de confier les postes les plus importans au prince de *Condé* et aux partisans secrets de *la Renaudie*, en les faisant surveiller de près. Les conjurés s'avan-

Digitized by Google

cent et se présentent sous les murs d'Amboise, mais ils sont repoussés. *La Renaudie* est tué dans le combat, et les *Guises*, n'écoutant que leur vengeance, multiplient les exécutions. Ils n'ont pas osé accuser le prince de *Condé*, quelque fortes que soient les preuves de sa complicité, mais ils ne font qu'ajourner sa perte.

Le *duc de Guise* est nommé lieutenant-général du royaume. Les échafauds s'élèvent; Amboise est inondée de sang. Beaucoup d'innocens périssent, et les coupables eux-mêmes sont condamnés par des formes illégales et injustes. *Olivier*, chancelier du royaume, homme honnête et bon, mais trop foible pour résister au despotisme des Guises, meurt de chagrin de ne pouvoir empêcher ces exécutions sanglantes. *L'Hospital* le remplace. Il doit son élévation à la duchesse de Montpensier, qui connoît sa tolérance, et à Médicis elle-même, qui lui pardonne sa vertu en faveur de ses talens. Elle compte s'en servir contre les Guises, qui marchent à grands pas à une domination absolue. *L'Hospital*, qui s'oublie lui-même dès que le devoir parle, et qui ne voit que la patrie, ac-

Digitized by Google

cepte le poste éminent et difficile qu'on lui offre. Il ne se déguise ni le travail immense qui va peser sur lui, ni les dangers de sa position, ni les malheurs qui menacent la France; il ne pourra pas faire tout le bien qu'il désire, mais il espère empêcher une partie des maux qu'il redoute; et c'est beaucoup pour une ame telle que la sienne.

Par une manœuvre habile, *l'Hospital* déjoue les projets sanguinaires du cardinal de Lorraine qui veut introduire dans le royaume les horreurs de l'inquisition, et fait attribuer aux seuls évêques le droit de juger les protestans (1560). Bientôt il propose de convoquer les états-généraux, pour décider définitivement la grande affaire de la religion. Il espère d'y faire entendre la voix de la raison et les maximes de la tolérance, de s'environner des lumières de la nation dans un procès où il s'agit de l'opinion générale, et de s'appuyer de son autorité contre le crédit des Guises. L'assemblée des notables tenue à Fontainebleau, décide la convocation. Les Guises ne s'y refusent pas. Ils savent que la plupart des députés, intimidés par leur pouvoir, asservis à leur volonté par l'espérance ou la crainte,

Digitized by Google

seront leurs créatures ou leurs esclaves. Ils se proposent de les faire servir à leurs vengeances, et de sanctionner leur despotisme par le silence des représentans de la nation. Cette assemblée auroit pu, avec de la sagesse et de la vigueur, sauver la France; mais, étrangère à l'esprit public, infectée de l'esprit de parti, mal organisée, composée d'élémens vicieux, elle ne fait, comme toutes celles qui furent convoquées dans ce siècle malheureux, que se déshonorer par sa foiblesse, et tromper les vœux des bons citoyens.

Malgré le mauvais succès de la conspiration d'Amboise, le prince de *Condé* n'avoit pas cessé de fomenter le mécontentement des protestans, et il avoit engagé son frère, le roi de Navarre, à épouser sa cause. Les Guises se proposent de le perdre. Le prince et son frère sont invités à se rendre à la cour. Ils sont arrêtés au moment de leur arrivée; on se contente de donner des gardes au roi de Navarre. *Condé* est traité en criminel d'état, et on lui fait son procès. En vain il réclame le privilége de son rang, de n'être jugé que par ses pairs; il est jugé par une commission. Le roi de Navarre est sur le point d'être assassiné dans les

Digitized by Google

appartemens du roi. Ce crime atroce a été conseillé par les Guises; mais l'ame de François ne s'est pas trouvée à l'unisson d'un projet pareil. L'arrêt de mort du prince de *Condé* étoit dressé. Le roi, gouverné par ses oncles, alloit le signer; mais il meurt subitement (1560), et *Condé* est sauvé.

Sans la mort prématurée de *François II*, le parti des Guises triomphoit; le supplice de Condé ôtoit à leurs ennemis toute espérance de succès; les protestans étoient perdus sans ressource; la France échappoit à l'anarchie par le despotisme, et la paix de la servitude la sauvoit des horreurs de la guerre civile. Mais la mort prématurée du jeune roi multiplie les semences de troubles et de divisions. Le trône appartient à son frère Charles, mais *Charles* est mineur; c'étoit aux Etats du royaume à décider la grande question de la régence. *Catherine* l'exerce sans en prendre le titre et sans les consulter. *Condé* est relâché; la reine a trop souffert du pouvoir des Guises, pour le leur laisser dans un moment où ils perdent l'appui de leur nièce. La sensible et foible *Marie Stuart*, dont les malheurs ont expié les torts et les ont

Digitized by Google

fait oublier, retourne en Ecosse; et par de sombre et trop justes pressentimens, paroît renoncer pour toujours au bonheur en quittant la France. Cependant, le crédit personnel des Guises leur donne encore une grande autorité. *Catherine* croit que le seul moyen de diminuer leur ascendant, est de se rapprocher de leurs ennemis; elle prend pour système d'opposer les partis les uns aux autres, de les caresser et de les combattre tour-à-tour, et cette politique, à laquelle elle restera fidèle, ne fera que prolonger les maux et les douleurs de la France. Conformément à ce plan de conduite, elle offre au foible roi de Navarre, qu'elle est sûre de diriger à son gré, la place de lieutenant-général du royaume, et il l'accepte. Elle rappelle *Montmorenci*; ce vieillard, qui aime sincèrement son roi et sa religion, mais qui s'aime encore plus lui-même, se hâte d'abandonner sa retraite; il a besoin de la cour, et il croit céder au besoin de servir sa patrie. Les états confirment la reine dans la régence. Le vertueux *l'Hospital* veut qu'ils établissent par une loi sage et positive les droits des deux cultes, qu'ils payent les dettes de l'état,

Digitized by Google

qu'ils remettent l'ordre dans les finances; mais *l'Hospital* est le seul qui pense au bien public. Les divisions de la noblesse, du clergé et du tiers empêchent les états d'arriver à des résultats fixes et utiles, et l'assemblée se sépare sans avoir rempli les espérances de la nation.

Cependant les Guises qui craignent que le pouvoir ne leur échappe, tâchent de former une nouvelle coalition. *François de Guise* gagne le connétable, en lui montrant les dangers que court la religion catholique. Ils s'associent le maréchal *St.-André*, courtisan avide, qui avoit profité de la faveur de Henri II pour amasser des richesses considérables, et qui, par par ses richesses mêmes et sa haine contre les calvinistes, peut être utile au parti, et ils forment ensemble le fameux triumvirat (1561).

Philippe II, avec qui *Guise* négocie secrètement, promet du secours, et attise les feux qui vont incendier la France. Aux états de Saint-Germain, le chancelier ne parvient pas à étouffer les troubles par des mesures vigoureuses, et il n'obtient d'autres succès que celui d'intimider le clergé, et de l'amener à payer une partie des dettes publiques. Dans le

Digitized by Google

dessein de terminer les dissensions religieuses, on donne lieu au colloque de Poissy (1561), où, en présence de la reine et du roi, les théologiens des deux cultes exposent leur doctrine : moyen mal imaginé, qui ne tendoit qu'à répandre les idées nouvelles, à multiplier les doutes, à augmenter l'animosité et à confirmer chaque parti dans son opinion. Mais le *cardinal de Lorraine* est jaloux d'étaler son éloquence et son savoir; et l'avocat des protestans, *Théodore de Beze*, y déploie une logique pressante, une mémoire intarissable, une éloquence simple et mâle, qui fait regretter aux catholiques d'avoir engagé la lutte. Le colloque n'aboutit qu'à irriter les esprits. Les Guises s'en consolent en attirant dans leur parti le foible roi de Navarre, qui se laisse séduire par l'espérance de la restitution de son patrimoine, et par indolence devient l'allié des plus mortels ennemis de sa maison.

Le chancelier se flatte encore de prévenir la guerre civile; il engage *Catherine* qui redoute le triumvirat, à convoquer les notables à Saint-Germain, et on y donne l'édit de janvier, qui accorde aux calvinistes la liberté du culte, et

Digitized by Google

leur défend seulement de tenir des assemblées dans l'enceinte des villes. Mais les triumvirs ne voient dans cette paix qu'une nouvelle preuve de la préférence que la reine-mère donne aux protestans, et ils se proposent de troubler leur bonne intelligence. Soit par l'effet d'un hasard malheureux ou d'un dessein prémédité, les gens du duc prennent querelle avec les religionnaires à Vassy (1562). Le sang coule : ce fut le signal des malheurs de la France. Les triumvirs, qui ont gagné le roi de Navarre, veulent légitimer leurs démarches, en empruntant le nom du souverain ; ils préviennent leurs ennemis en enlevant *Charles* et sa mère à Fontainebleau, et les amènent à Paris.

A cette nouvelle, le prince de *Condé* et *Coligni* ne gardent plus de mesures : ils font d'Orléans leur place d'armes, et publient des manifestes dans lesquels ils assurent qu'ils ne menacent point les catholiques ; et ceux-ci, pour égarer à leur tour l'opinion publique, se défendent de tout projet contre les protestans. Des deux côtés, on s'arme au nom du roi, et on ne parle que de la liberté du royaume. La première guerre de religion éclate ; l'Allemagne, riche en sol-

Digitized by Google

dats, envoie ses habitans combattre en faveur des deux partis qui déchirent la France; la conformité de religion et d'intérêts assure aux réformés le secours des princes protestans; l'argent de l'Espagne que les catholiques répandent avec profusion dans l'Empire, attire sous leurs drapeaux beaucoup de volontaires. *Catherine* qui redoute également les victoires des deux partis, essaie de rapprocher les esprits aux conférences de Talsy. Le prince de *Condé* est sur le point de promettre qu'il sortira du royaume avec tous les réformés; mais l'indignation de l'armée éclate contre ce projet trop singulier pour avoir été formé de bonne foi, et les négociations se rompent. *Condé*, *Coligni* et leurs adhérens sont déclarés coupables de lèse-majesté, et persévèrent dans leur révolte, sous prétexte que le roi n'est pas libre. L'habile *Elisabeth* leur donne des secours; mais ils sont obligés de les acheter à haut prix; et en lui permettant de prendre possession du Hâvre, ils n'obtiennent d'elle que ce qu'il faut pour ne pas succomber sous leurs ennemis. *Philippe* et *Elisabeth* suivent la même politique, alimentent les troubles, et

Digitized by Google

empêchent que l'un des deux partis ne les termine en acquérant une prépondérance décisive.

L'armée royale assiége Rouen que *Montgommery* défend avec vigueur. La ville est prise; mais *Antoine de Navarre*, blessé pendant le siége, meurt des suites de sa blessure : aucun parti ne le regrette. Les deux armées se rencontrent près de Dreux (19 décembre 1562); long-temps elles restent immobiles en présence l'une de l'autre, et paroissent craindre de s'attaquer; le crime qu'elles vont commettre les glace; les liens qui les unissent les frappent plus que les intérêts qui les divisent; un reste de honte arrête les plus violens; pendant deux heures la voix de la patrie combat contre le fanatisme: mais le mauvais génie l'emporte; on surmonte cette sainte répugnance, et l'on se bat pendant sept heures avec un acharnement sans égal. Le maréchal *St.-André* est tué, le connétable est pris par les soldats de Condé, *Condé* l'est à son tour par le fils du connétable. *Coligni* sauve les débris de ses troupes, et se retire à Orléans. Le duc *François de Guise*, enorgueilli de sa victoire, seul debout de tous les chefs de

Digitized by Google

son parti, écrit à la reine sur un ton de maître. Elle frémit en se voyant à la discrétion de cet ambitieux; mais ses craintes sont bientôt dissipées. *Guise*, qui assiége Orléans, est assassiné par *Poltrot de Méré*, gentilhomme angoumois. Les assassinats, rares dans les troubles allumés par le fanatisme politique, où chacun ne commet que les crimes dont il peut espérer de recueillir les fruits, sont plus communs dans les guerres religieuses, où l'on attache à des actes de ce genre la certitude de grandes récompenses. La mort du duc de *Guise*, qui expira en pardonnant à son assassin; fut digne de sa vie: elle causa plus de joie à Catherine de Médicis qu'aux protestans, qui ne pouvoient se défendre d'estimer ce héros tout en le haïssant.

La reine, délivrée, par la bataille de Dreux, de tous ceux du parti catholique dont elle redoutoit le pouvoir, ne craint plus que les protestans. Moins jalouse de les conserver, ne croyant plus avoir besoin d'eux, elle travaille à leur ruine, tantôt par des caresses perfides, tantôt par des violences atroces. Pour le moment, elle veut la paix, et elle engage le prince de Condé à si-

Digitized by Google

gner la convention d'Amboise (1563), qui modifie l'édit de janvier, et ne défend aux protestans que de célébrer leur culte dans l'arrondissement de Paris. *Coligni* condamne ce traité, et l'accepte faute de moyens de résistance. Mais il est facile de prévoir que ce prétendu remède n'est qu'un palliatif : l'existence des protestans restoit toujours précaire ; ils n'en avoient point de garantie légale, et les passions des chefs exagéroient leurs dangers. Peut être même qu'à cette époque une parfaite égalité avec les catholiques n'eût pas satisfait les religionnaires. Non-seulement ils ne vouloient pas être asservis, ils vouloient être les maîtres, et ne voyoient la liberté que dans la domination de leur culte et la ruine de leurs ennemis.

Peu après la convention d'Amboise, la reine fait déclarer son fils majeur au parlement de Rouen ; la minorité donnoit des prétextes et des espérances aux mécontens ; ils la voient finir à regret. *Catherine* règne avec plus d'assurance et de pouvoir. *Charles IX*, qui fut plus malheureux que coupable pendant son règne court et sanglant, étoit né avec les plus heureuses dispositions. Sa figure

Digitized by Google

étoit noble, son esprit vif et pénétrant, son caractère franc et ouvert; le célèbre *Amyot* étoit son précepteur, et lui avoit donné le goût de l'instruction; mais sa mère mit tout son art à le pervertir, et bâtissant sur les vices de son fils la durée de son pouvoir, elle employa tous les moyens imaginables pour le corrompre et pour l'avilir. Il étoit vif, elle le rendit emporté et cruel; il étoit communicatif, il devint à son école défiant et dissimulé; il aimoit les exercices violens, elle fortifia cette passion au lieu de la modérer en lui inspirant des goûts plus délicats; il étoit actif, elle lui donna l'habitude de l'indolence, et tâcha de lui faire oublier ses devoirs au sein des plaisirs.

Au commencement de son règne, elle parut vouloir le former au grand art de régner, et il fut résolu que le jeune roi voyageroit dans l'intérieur de son royaume, pour apprendre à le connoître, et pour étouffer par sa présence jusqu'aux germes des anciennes divisions; mais ce voyage, qui auroit pu guérir ou du moins adoucir les maux de la France, ne servit qu'à lui en préparer de nouveaux. *Médicis* eut à Bayonne des con-

Digitized by Google

férences avec le duc d'*Albe*, qui passoit d'Italie dans les Pays-Bas, pour y éteindre dans le sang les feux de la révolte que le despotisme de Philippe y avoit allumés. Cet Espagnol, intolérant par principe et cruel par tempérament, souffla dans l'ame de Catherine l'esprit persécuteur qui l'animoit. Elle conjura avec lui la ruine de ses sujets ; le ministre de Philippe crut bien servir son maître en donnant à la reine des conseils atroces qu'elle ne suivit que trop fidèlement.

Ces conférences de Bayonne ne purent être tellement secrètes que les protestans ne fussent vaguement instruits des projets qu'on y avoit médités contre eux. Justement alarmés, et animés par Condé et Coligni, ils prennent le parti de prévenir leurs ennemis. La seconde guerre de religion commence (1565). Les feux de la révolte se répandent avec rapidité; rien n'étoit plus facile que d'amener en même temps l'insurrection dans toutes les provinces. Les assemblées synodales faisoient, des protestans répandus dans toute l'étendue du royaume, un seul corps dont les ministres étoient l'ame; c'étoient eux qui se concertoient avec les

Digitized by Google

chefs, et qui ensuite demandoient et obtenoient partout, au nom de la religion, des hommes et de l'argent. Graces à cette organisation, *Condé* et *Coligni* ont bientôt réuni sous leurs ordres des forces considérables; ils forment le dessein hardi de surprendre le roi à Meaux, et de l'enlever; mais la valeur et la fidélité des Suisses sauvent *Charles* et sa mère; et formant autour d'eux un bataillon carré, ils les conduisent en sûreté à Paris. Le jeune roi, ardent et fier, fut indigné de l'audace des protestans, et la retraite de Meaux déposa dans son cœur un levain de haine et de vengeance. *Condé* veut effacer le mauvais succès de l'entreprise de Meaux; il va se présenter devant les murs de Paris, et le connétable, à la tête d'une armée nombreuse, vient lui offrir la bataille dans la plaine de Saint-Denis. Elle s'engage; les protestans sont battus (1567), mais le vieux *Montmorency* est tué d'un coup de pistolet par un Écossais nommé *Robert Stuart*. Les Allemands accourent de tous côtés en France, les uns au secours du roi, les autres au secours des religionnaires. Le prince palatin *Jean Casimir* est à la tête de ces derniers; son beau-frère, *Guil-*

Digitized by Google

laume de Saxe, commande les autres. La reine, effrayée des désordres que commettent les rêtres des deux partis, se hâte, pour les éloigner, de conclure la paix à Longjumeau (1568); ce traité confirme la convention d'Amboise, et y ajoute quelques légères modifications à l'avantage des protestans.

Ces traités n'étoient que des trèves momentanées, dictées aux deux partis par le défaut de ressources, le besoin de se refaire et le désir de se tromper réciproquement. Au bout de six mois, la guerre éclate de nouveau. Tous ceux qui sont mécontens de l'administration de Catherine, et qui conseillent des mesures modérées, sont éloignés de la cour et marqués du nom de *Politiques*. *Médicis* veut faire enlever le prince de *Condé* et *Coligni* à Noyers en Bourgogne; ils n'échappent qu'avec peine aux embûches qu'elle leur dresse, et se retirent à la Rochelle; de là ils reparoissent en force et entrent en campagne. La reine nomme *Henri*, *duc d'Anjou*, lieutenant-général du royaume. Ce prince étoit son favori. Il aimoit comme elle les plaisirs raffinés, les fêtes brillantes et bizarres, les intrigues d'amour et de po-

Digitized by Google

litique, savoit mêler aux crimes une sorte de légèreté, et conserver de l'insouciance au milieu des événemens les plus tragiques. Médicis se voyoit renaître en lui. Il ne manquoit pas d'esprit; mais sa frivolité ne lui permettoit pas de développer, de suivre, d'exécuter les idées heureuses que son esprit lui suggéroit. Il ne tenoit à la religion que par les spectacles qu'elle offre. Superstitieux et incrédule, libertin et dévot, nous le verrons convertir les processions en orgies, et associer aux objets les plus graves les plaisanteries les plus indécentes. Dans sa jeunesse, il donnoit des espérances aux Français. Brave et hardi, mais sans connoissances militaires, il avoit besoin d'être dirigé, et sa mère, en lui confiant le commandement de son armée, lui donna le maréchal de *Tavannes*, qui prépara ses victoires et arrangea ses triomphes. *Condé* et *Coligni* vouloient gagner le centre de la France pour se joindre aux renforts qu'ils attendoient d'Allemagne; mais *Tavannes* les resserre et les atteint à Jarnac, petite ville sur les bords de la Charente. La fortune, toujours contraire aux protestans quand ils combattent en bataille

Digitized by Google

rangée, se déclare de nouveau contre eux. *Condé*, blessé, combat encore à genoux, lorsque *Montesquiou*, capitaine des gardes du duc d'Anjou, le tue d'un coup de pistolet. La mort de cet ambitieux ne change rien à l'état des affaires. *Coligni*, toujours grand dans les momens critiques, rallie les restes de l'armée, et se retire; mais la jalousie divise les chefs des protestans, et leur orgueil souffre d'obéir à l'amiral. Le parti est menacé des plus terribles malheurs, lorsque *Jeanne d'Albret*, veuve d'Antoine de Bourbon, arrive dans le camp avec son fils le jeune roi de Navarre et le jeune Condé. Elle parcourt les rangs, harangue les troupes, et leur présente *Henri*. A sa vue, toutes les passions se calment ou se taisent; il est proclamé chef des protestans, et *Coligni*, qui commandera désormais en son nom, est sûr d'être obéi.

Digitized by Google

CHAPITRE V.

Henri de Navarre paroît à la tête des protestans. Fin de la troisième guerre. Paix simulée. La cour veut l'extinction des réformés. Massacre de la Saint-Barthélemi. Mort de Charles IX.

HENRI, destiné à faire, après vingt ans de combats et d'infortunes, le bonheur de la France, étoit dans cet âge où les graces de l'esprit et de la figure ont toute la fraîcheur et l'intérêt de la jeunesse. Il avoit à peine seize ans. Elevé dans le château de Pau en Béarn, il y avoit reçu une éducation mâle, simple et vigoureuse. Loin de la mollesse et de la contrainte des cours, il avoit pris au sein de ces montagnes, parmi les enfans du pays une force de tempérament, une gaieté de caractère et un ton de cordialité et de franchise qui le soutinrent dans les situations les plus épineuses. Son précepteur, le savant et vertueux *La Gaucherie*, avoit cultivé son esprit et son cœur; mais la nature le servit toujours mieux que l'art; elle lui

Digitized by Google

avoit fait de riches avances de culture, il s'abandonna à elle avec confiance et avec succès. L'école du malheur développa ses heureuses dispositions. Jamais le caractère national des Français n'a paru dans toute sa pureté, sans ses taches et ses imperfections, ni avec plus d'éclat que dans ce prince, et ces Français durent adorer en lui le représentant, ou plutôt l'idéal des qualités aimables et brillantes qui les distinguent des autres peuples, et en l'aimant, ils paroissoient s'aimer eux-mêmes. Intarissable en saillies qui touchent par leur bonhomie encore plus qu'elles ne charment par ce qu'elles ont de fin et de spirituel, ses bons mots furent souvent sa seule richesse; il s'en servoit pour consoler, pour punir, pour récompenser ceux qui le servoient. Patient et sobre dans le besoin, ami du plaisir et de la dépense dans l'occasion, brave et prévoyant, se ménageant peu lui-même et ménageant beaucoup ses serviteurs, ferme par principe, clément et facile par penchant, populaire avec dignité, il vivoit familièrement avec ceux qui s'attachoient à sa fortune, et paroissoit descendre de son rang pour donner du prix à cette

Digitized by Google

familiarité. Hardi, actif, entreprenant, multipliant ses moyens par la rapidité de ses marches, il avoit toutes les qualités nécessaires pour faire la guerre avec succès, en chef d'un parti dont on ne pouvoit se faire obéir qu'autant qu'on avoit de crédit personnel. Ses foiblesses firent quelquefois tort à ses affaires; mais le plus souvent il savoit s'arracher au plaisir pour voler à la gloire et au devoir. Ses défauts ne le rendirent jamais méprisable, parce que son cœur ne fut jamais étranger à ses relations avec les femmes, et qu'elles eurent toute cette teinte de sentiment et de galanterie chevaleresque, qui sauve de l'avilissement.

Son cousin, le prince de *Condé*, plus grave, plus réfléchi, plus ambitieux pour son âge, étoit son camarade et son ami. Ils parurent ensemble sur la scène, et connurent l'émulation sans connoître la jalousie. *Coligni* veut profiter du courage et de la confiance que l'arrivée des deux princes a répandus dans son armée, et reprend de nouveau l'offensive. Le combat de Roche-l'Abeille se termine à son avantage; mais les protestans souillent leur victoire par la cruauté. *Coligni* met le siège devant Poitiers, la

Digitized by Google

ville fait une belle défense, le duc d'*Anjou* s'avance pour la délivrer, l'amiral abandonne le siége et marche à sa rencontre; la bataille s'engage près de Montcontour, et malgré les renforts que lui a amenés le duc des Deux-Ponts, *Coligni* est battu. Après cette victoire, la France croit que le duc d'*Anjou* va poursuivre les restes des protestans; mais son indolence et son goût pour le plaisir l'empêchent de profiter de ses avantages. La prudence et l'activité de l'amiral lui fournissent les moyens de réparer ses pertes, et de livrer, près d'Arnai-le-Duc, un combat dont le succès reste indécis. Cependant, *Charles IX*, jaloux de la gloire de son frère, incline pour la paix, afin de n'avoir plus besoin de ses services. *Catherine* veut employer de nouveaux moyens pour détruire les protestans, et dans ce dessein, il faut les endormir en leur accordant une paix avantageuse. Elle est conclue à Saint-Germain-en-Laye (1570.) On accorde aux Calvinistes une amnistie générale, le libre exercice de leur religion, le droit de parvenir à toutes les charges de l'état, la permission de recuser six juges dans les parlemens, et

Digitized by Google

quatre villes de sûreté. La paix paroît satisfaire les protestans, mais les catholiques murmurent; *Médicis* les flatte, les caresse, en attendant que les circonstances lui permettent de découvrir ses artifices, et que le moment soit venu de frapper un coup décisif.

Dans le traité de Saint-Germain, on avoit arrêté le mariage du jeune roi de Navarre avec *Marguerite de Valois*, sœur de Charles IX. Le temps des noces est fixé; les préparatifs se font avec toute la pompe imaginable. Cette union doit terminer tous les troubles et prévenir toutes les guerres. La noblesse protestante est invitée à se rendre aux solennités du mariage. Elle accourt de toutes les parties du royaume, et, pour honorer le roi de Navarre, elle paroît avec éclat et déploie à Paris la plus grande magnificence; *Coligni* lui-même vient à Paris; *Charles* témoigne du respect et même de la confiance à ce vieillard, qui, pour assurer la tranquillité de la France, propose au roi de diriger au dehors l'inquiétude des Français et de tourner ses armes contre la maison d'Autriche. *Charles* adopte ce projet avec chaleur. *Catherine* qui craint l'ascendant de la ver-

Digitized by Google

tu, emploie le crime pour la perdre; la reine de Navarre meurt subitement, et c'est le poison qui termine ses jours; *Coligni* est blessé par un assassin. *Henri duc de Guise*, qui reproduit les vertus et les vices de son père, qui lui est égal pour le génie, supérieur en ambition, et qui brûle de venger sa mort, est l'ame des projets de Médicis. Elle assiège son fils de vaines terreurs, elle lui persuade que les réformés ont conspiré contre lui et contre toute la maison royale, qu'ils ne se sont rendus en si grand nombre à Paris que pour exercer d'horribles vengeances, et qu'il est perdu s'il ne se hâte de les prévenir; agité par les fantômes qu'elle lui présente, *Charles* ne se possède plus lui-même, et signe l'ordre de massacrer tous les protestans (24 août 1572). A minuit, la cloche de Saint-Germain-l'Auxerrois donne le signal du carnage. Là commence une longue suite de crimes épouvantables dont les siècles n'ont pu affoiblir l'horreur, et que l'imagination succombant sous le poids de la réalité, ne peut ni se représenter ni peindre dignement. Soixante-dix mille Français périssent égorgés par les ordres de leur roi, qui ne dédaigne pas de se ran-

Digitized by Google

ger lui-même parmi les assassins; c'est un de ces momens où l'on croiroit que les lois morales sont effacées de toutes les consciences; et pour se réconcilier avec l'espèce humaine, il faut se rappeler des traits de vertus qui prouvent que la nature morale vivoit encore dans le cœur des Français, et reposer ses regards fatigués sur la généreuse désobéissance de *Hennuyer*, de *Jannin*, d'*Aspremont*, de *Tendes*, qui servirent Charles malgré lui-même et refusèrent d'être les bourreaux de leurs concitoyens.

Le grand crime qui venoit de se commettre en France, remplit l'Europe entière d'indignation et d'effroi. Rome et l'Espagne seules firent des feux de joie et remercièrent le ciel de cet heureux événement; mais les peuples même de ces contrées ne partagèrent pas l'affreuse satisfaction de leurs souverains. Partout ailleurs il s'éleva un cri général contre cette exécrable action. *Elisabeth* et sa cour en portèrent le deuil. *Charles* qui avoit osé tirer sur ses propres sujets fuyant ses ordres cruels, eut horreur de son délire quand le moment de la fièvre fut passé, et dans les lettres qu'il écrivit, il rejeta le massacre sur les Guises; mais sa mère

Digitized by Google

lui fit sentir les conséquences de cette démarche ; et huit jours après il tint un lit de justice dans le parlement, et ne rougissant pas de parler de ces forfaits dans le sanctuaire même de la loi, il prêta aux réformés les projets les plus odieux, et prétendit que tout ce qui s'étoit fait, n'avoit été qu'une mesure nécessaire contre une conspiration qui menaçoit de tout abîmer. Rien ne prouve mieux la fausseté de ces accusations que le peu de résistance que les réformés opposèrent à leurs assassins ; il n'y en eut que deux qui se défendirent

Le roi de Navarre et le prince de *Condé* n'avoient sauvé leur vie qu'en déclarant vouloir se faire instruire. *Charles* entouré de ses gardes leur avoit crié dans le moment du massacre : *La messe ou la mort !* et ces jeunes princes intimidés avoient cédé à ces menaces. Dans le premier effroi, les réformés crurent qu'on alloit les poursuivre à extinction, et qu'ils ne se relèveroient jamais de ce coup. Les uns essayèrent de sortir de France, les autres se sauvèrent dans les marais du Poitou et dans les défilés des Cevennes. Après ces scènes sanglantes, on pensoit que la cour profiteroit de la cir-

Digitized by Google

constance pour exterminer ce parti; elle fut heureusement inconséquente, et ne fit pas tout le mal qu'on avoit droit d'attendre d'elle. Au mois d'août, elle avoit massacré les réformés; au mois d'octobre de la même année, elle promit de les protéger et de leur rendre leurs biens. Mais en même temps elle ordonna d'assiéger la Rochelle, Nîmes, Montauban, Sancerre, les derniers asiles des religionnaires qui se préparent à les défendre, et invoquent les secours de l'Angleterre. La Rochelle est menacée la première; le brave *la Noue* y commande; vrai citoyen, attaché également à sa religion et à sa patrie, zélé sans fanatisme et modéré sans foiblesse, *la Noue* jouit de la confiance des deux partis. *Charles* l'avoit nommé gouverneur de la Rochelle, et cependant les Rochellois lui abandonnent le soin de défendre la place contre l'armée de Charles qui s'avance sous les ordres du duc *d'Anjou*. La ville fait une belle résistance. *La Noue* répond à la confiance des calvinistes par les mesures sages et vigoureuses qu'il prend, à celle du roi en exhortant les calvinistes à la paix. Le duc *d'Anjou* presse mollement le siége, et son indolence l'empêche

Digitized by Google

PARSONS LIBRARY University of MICHIGAN

de réussir. Bientôt il apprend que l'argent prodigué par *Médicis* en Pologne, et l'habileté de *Montluc*, chargé de conduire cette négociation, lui ont procuré le trône de Pologne. *Henri* pressé d'aller prendre possession de sa nouvelle couronne, et voulant terminer la guerre avant son départ, se hâte de conclure la paix avec les religionnaires (1573); ils obtiennent le droit de célébrer librement leur culte à la Rochelle, à Nîmes, à Montauban. La ville de Sancerre abandonnée, soutint encore un siège de deux mois, et fut ensuite démantelée.

Henri quitte la France; *Médicis* se sépare à regret de son fils chéri; *Charles* éprouve une joie secrète en voyant son successeur s'éloigner. Le roi de Pologne recueille sur son passage en Allemagne des expressions non équivoques de l'horreur que la Saint-Barthélemi a excitée dans tous les pays, et il va dans ses nouveaux états, vivre avec les Français qui l'ont accompagné, manquer aux sermens qui le lient aux Polonais, s'ennuyer avec eux, et s'en faire mépriser. A peine est-il sorti de France que la cour devient le théâtre d'intrigues nouvelles. Le parti des Montmorenci avoit été contraire aux

Digitized by Google

projets homicides qu'on avoit exécutés; mécontens de l'administration, ou plutôt irrités de ce qu'elle ne leur étoit pas confiée, ils s'étoient rapprochés des huguenots. Confondant leurs plaintes et leurs désirs, ils demandent hautement la convocation des états-généraux pour réformer tous les abus. Voulant se distinguer des autres partis, ils prennent le titre de *politiques* et gagnent le duc *d'Alençon*, le plus jeune des fils de Catherine. Ce prince avoit plus d'inquiétude que d'ambition, et plus d'ambition que de moyens. Jaloux de tous les genres de succès, il avoit envié à son frère, le roi de Pologne, ceux qu'il avoit eus auprès des femmes, comme ceux qu'il avoit obtenus à la tête des armées; mais la nature lui avoit refusé les graces de la figure et les talens de l'esprit. Il avoit assez d'activité pour craindre le repos, sans avoir assez de force et de tenue pour supporter une vie active; assez de vanité pour désirer de jouer un rôle dans les affaires, et trop de légèreté et d'inconséquence pour s'acquitter de celui que les circonstances lui présentoient. Il entreprenoit beaucoup et n'achevoit rien. Son zèle se refroidissoit plus promptement encore

Digitized by Google

qu'il ne s'étoit allumé. Tel étoit l'homme que les mécontens vouloient mettre à leur tête. Ils comptoient le créer lieutenant-général du royaume. Le rang du duc *d'Alençon* légitimoit en quelque sorte les vues de leur ambition, et on lui persuada facilement qu'il étoit fait pour sauver l'état. Ses favoris, *La Môle* et *Coconas*, l'enivroient des fumées de l'espérance et de l'orgueil. Il devoit quitter la cour où il étoit surveillé, pour se mettre à la tête des protestans. Le projet manqua parce que les mesures avoient été mal concertées. *Catherine* fit juger, condamner et mourir *La Môle* et *Coconas*, garder à vue le roi de Navarre et le duc d'Alençon, mettre à la Bastille les maréchaux de *Montmorenci* et *de Cossé*; et les complots qui devoient la perdre ne servirent qu'à augmenter son pouvoir.

Encore, s'ils avoient attendu ma mort! s'écria douloureusement le jeune roi en se sauvant de Saint-Germain à Paris, au premier bruit de la conjuration. Entouré de dangers et d'ennemis, il s'étoit de nouveau entièrement abandonné à sa mère dont il avoit commencé à se défier. Depuis le massacre de la Saint-

Digitized by Google

Barthélemi, ce malheureux prince n'avoit fait que languir. Agité de remords et de craintes, inquiet sur le passé et sur l'avenir, son imagination frappée lui présentoit sans cesse les crimes qu'il avoit ordonnés. Le jour et la nuit il se croyoit environné des victimes sanglantes de ses fureurs et d'ennemis qui se préparoient à venger sur lui le sang innocent. Sa vie ne fut plus qu'une longue agonie. Il mourut dans l'état le plus déplorable (1574). Ses cruelles angoisses prouvent qu'il n'étoit pas familiarisé avec le crime, et que ceux qu'il a fait commettre appartiennent tous à sa mère. Avant de s'éteindre, il confia la régence du royaume à sa plus grande ennemie. Médicis en fut chargée jusqu'à l'arrivée du roi de Pologne.

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

État de la France à la mort de Charles IX. Henri III monte sur le trône. Caractère de son administration. Naissance de la Ligue dirigée contre les Bourbons. États de Blois. Mort de Guise. Assassinat de Henri III. Henri IV triomphe de la Ligue et de l'Espagne. Paix de Vervins.

A LA mort de *Charles IX* la France paroissoit calme, mais c'étoit un calme perfide, avant-coureur de longues et terribles tempêtes; tous les élémens de discorde, de crime et d'infortune y étoient réunis dans un même foyer. Les dispositions du peuple, l'animosité des partis, les intrigues des grands, les mœurs publiques, et la corruption de la cour annonçoient à l'état les plus grands malheurs, et le menaçoient d'une désorganisation entière. Quatorze années de troubles et de guerres civiles avoient rompu toutes les habitudes de travail, de repos et d'obéissance dans les classes inférieures de la société. Des révolutions continuelles avoient donné le besoin des

Digitized by Google

mouvemens et des troubles; on les avoit désirées comme moyen, beaucoup de gens avoient fini par les aimer, et ne voyoient rien au-delà. Nombre d'individus dans toutes les provinces préféroient plutôt vivre de butin que de travail, profiter des troubles que les prévenir, et employer leur force à désobéir impunément aux lois que de s'en servir pour les protéger; ceux qui avoient tout perdu ou qui n'avoient jamais rien eu à perdre, comptoient de refaire leur fortune dans le bouleversement général. Les catholiques avoient commis trop de crimes pour s'arrêter dans le plan de détruire les protestans, et pour se refuser à quelques-uns de plus qui sembloient devoir leur assurer un triomphe complet sur leurs adversaires. Les protestans avoient trop souffert pour ne pas désirer la vengeance, et ils étoient encore assez puissans pour l'espérer. Les partis des Montmorenci et des Guises existoient toujours. Les premiers avoient fait avec le roi de Navarre et le duc d'Alençon une coalition dictée par la nécessité seule; les autres, dirigés par un jeune homme qui avoit hérité du génie, de l'ambition et des projets

Digitized by Google

de son père, étoient regardés comme les auteurs de la Saint-Barthélemi, et ce grand crime donnoit la mesure de leur audace, de leur crédit et de leur attachement à la religion catholique. Dans le fond, les deux sectes suivoient des chefs indifférens sur la doctrine et sur le culte; les guerres, les massacres, les querelles, les débats, les écrits polémiques qui avoient allumé ou nourri le fanatisme du peuple, avoient éteint celui des hommes considérés qui avoient passé de la conviction au doute, et du doute à l'incrédulité; mais ils n'en étoient que plus dangereux, parce qu'ils n'en étoient que plus propres à diriger le fanatisme de leurs partisans, et que sous le masque de l'hypocrisie ils alloient plus sûrement à leur but. La cour étoit une véritable sentine de corruption et de désordres. Les étrangers les plus dépravés y accouroient de toutes parts offrir à Médicis les ressources de leur esprit et le secours de leur bras, et naturalisoient en France l'empoisonnement et l'assassinat. La reine employoit les charmes et les mœurs faciles des femmes de sa cour, pour séduire et captiver ses ennemis. Ses dames la suivoient partout,

Digitized by Google

et elle ne marchoit jamais sans cet escadron volant. Le commerce journalier et intime des deux sexes avoit ôté à l'amour le caractère tendre, respectueux, moral, que lui avoit donné la chevalerie; et l'on n'y avoit pas encore substitué cette galanterie décente, ni cette politesse délicate qui sauvent du moins les dehors des mœurs. La férocité des hommes rendoit les femmes violentes et cruelles, et la hardiesse effrénée des femmes rendoit les hommes étrangers au sentiment. Il ne restoit de l'ancienne chevalerie que le goût des choses extraordinaires; mais on le portoit dans le désordre et le crime, et il y multiplioit les raffinemens et les excès. Dans ces temps de troubles, les confraternités d'armes devenoient des confraternités d'intrigues et de conspirations. La manie de mêler à tout la dévotion subsistoit encore; mais bien loin d'épurer l'amour, elle ne faisoit qu'ajouter l'impiété au déréglement, et enfantoit les superstitions les plus bizarres. On consultoit les astrologues pour prévoir les succès, on employoit les philtres pour s'en assurer, et l'on avoit recours aux sortilèges pour se débarrasser de ses rivaux.

Digitized by Google

Telles étoient les mœurs générales à l'époque où *Henri* fut appelé au trône de France par la mort de son frère. Il ressembloit trop à son siècle pour le changer. Bien loin d'avoir cette énergie de caractère qui donne à un souverain les moyens de régénérer les mœurs publiques par ses lois, par ses leçons et par son exemple, il réunissoit au plus haut degré dans sa personne les défauts et les vices de la cour la plus corrompue. Son séjour en Pologne n'avoit fait que développer ses mauvais penchans. Il étoit brave, mais il ne l'étoit que dans les momens critiques et décisifs. Enclin à l'indolence et à la mollesse, il n'avoit pris dans les camps ni une humeur belliqueuse ni des habitudes guerrières. Le vœu des Polonais l'avoit transplanté dans un pays étranger aux arts et à la culture du midi de l'Europe et entouré de voisins plus barbares ; parmi une nation qui ne connoissoit qu'un luxe grossier, où il régnoit plus de magnificence que de goût et où les plaisirs et les désordres de la cour de France étoient également inconnus. Après avoir donné quelque temps à la représentation qu'il aimoit et pour laquelle il étoit fait, *Henri* s'é-

Digitized by Google

toit enfermé dans son palais avec les favoris qu'il avoit amenés, et avoit tâché d'y retracer l'image des fêtes bruyantes et licencieuses auxquelles il étoit accoutumé. Ce fut là que les jeunes gens qui étoient à sa suite, acquirent sur lui cet empire absolu qui fut si funeste à la France, qu'il s'abandonna à une entière oisivité, que l'ennui, déréglant son imagination, le pervertit, qu'il prit l'habitude de ne tenir aucun compte de l'opinion, et de ne pas plus respecter la décence que la moralité.

Sa mère se hâta de lui annoncer la mort de son frère. Cette nouvelle lui parvint dans l'espace de quatorze jours. Transporté de cet événement qui le tiroit de son exil, il ne consulta que son impatience et celle de ses favoris. Sans penser à ce qu'il devoit à la nation qui l'avoit honoré de la couronne, ni à ce qu'il se devoit à lui-même, il se déroba la nuit de son palais, à l'insçu de tout le monde, de crainte que son départ ne fût retardé. A leur réveil, les Polonais apprirent que leur roi avoit déserté sa place. Ils le poursuivent et l'atteignent en Silésie; *Henri* les berce d'espérances vagues, et continue sa route.

Digitized by Google

La manière indigne dont il quitte le trône de Pologne, annonce à l'Europe comment il remplira celui de France.

Il avoit été plus pressé de partir qu'il n'étoit pressé d'arriver. Les plaisirs et les fêtes l'arrêtèrent à Vienne et à Venise. Partout on lui donna le conseil de maintenir la paix en France, et d'empêcher la naissance de nouveaux troubles en accordant aux calvinistes protection et sûreté. Il auroit fallu pour cet effet, se faire estimer et craindre des protestans et des catholiques, gagner les honnêtes gens par une administration sage et paternelle, contenir les factieux par la fermeté et la justice, et suivre avec constance et avec vigueur un plan uniforme. A peine *Henri* eut-il pris possession du sceptre, qu'il devint le jouet de tous les partis. La France le revit plus frivole, plus incapable, plus corrompu qu'il ne l'avoit été. L'éclat qu'avoient répandu sur sa jeunesse quelques actions brillantes, s'étoit effacé. Le Français, toujours l'ennemi secret de ceux qui le gouvernent, qui reconnoît difficilement une supériorité quelconque et lui obéit plus difficilement encore, le Français toujours prêt à pas-

Digitized by Google

ser le niveau du ridicule sur tous les objets, devoit couvrir de ses mépris un prince qui passoit sa journée à jouer avec de petits chiens ou bien à arranger des diamans, qui croyant devoir s'occuper d'actes de religion, et ne pouvant renoncer à ses frivolités, tâchoit de les allier ensemble, et faisoit du culte un spectacle, de la pénitence une farce, et des processions autant de mascarades.

Le parti des *politiques* ou des mécontens, né la dernière année du règne de Charles IX, subsistoit toujours, et ses liaisons avec les protestans étoient devenues plus intimes. Cette coalition étoit redoutable. Elle ne se contentoit plus de demander la liberté des cultes. Elle paroissoit vouloir qu'on réformât les abus de l'administration, et solicitoit hautement la convocation des Etats-Généraux; mais dans le fait, plusieurs des chefs se proposoient de démembrer la France et d'y former des souverainetés indépendantes, ou d'y établir des formes démocratiques et de faire du tout une espèce de république fédérative. L'opposition des vues et des intérêts des chefs, la naissance de la Ligue, le génie et les vertus de Henri IV éloignèrent de la

Digitized by Google

France une révolution qui l'eût rendue impuissante au dehors, et qui dans l'intérieur l'eût fait passer du despotisme à l'anarchie pour la ramener au despotisme.

Cependant la coalition étoit menaçante. Le duc *d'Alençon*, mécontent de son frère qui l'observe, le soupçonne et le fatigue par ses plaisanteries, échappe à sa surveillance, se sauve, et va se mettre à la tête des coalisés. Le roi de Navarre suit son exemple, se retire dans la Guienne, sert la cause des mécontens, et s'arrachant à l'inaction et à la mollesse, entre dans la carrière de la vie active pour ne plus la quitter. Le comte palatin *Jean Casimir* amène au secours de la coalition une forte armée, et les étrangers viennent de nouveau se mêler des querelles domestiques des Français. *Henri*, intimidé par les forces des mécontens, et craignant tout ce qui peut troubler ses plaisirs, charge sa mère de négocier la paix à tout prix. *Médicis* se présente, à la tête des femmes de la cour, au duc *d'Alençon*. Le prince est ébranlé; elle le presse, et conclut (1576), avec la coalition un traité déshonorant pour le roi, contraire au

Digitized by Google

bonheur de la France, et dans lequel les intérêts du trône et ceux de la religion catholique sont également sacrifiés. On cède au duc *d'Alençon* l'Anjou, la Touraine, le Berry avec tous leurs revenus; les protestans obtiennent la liberté de célébrer leur culte dans toute l'étendue du royaume à l'exception de Paris; on leur accorde dans chaque parlement une chambre mi-partie qui doit prononcer sur les points litigieux, et huit villes de sûreté où il leur est permis de mettre garnison, et qui doivent garantir à la coalition tous les autres avantages que le traité lui assure.

Ce traité de paix donna naissance à la Ligue (1576), et la Ligue enfanta dix-huit années d'infortunes et de guerres. On avoit déjà fait quelquefois des associations partielles et foibles pour le maintien de la religion catholique. Celle-ci fut une association générale qui étendit ses rameaux par toute la France. L'objet ostensible en étoit la défense de l'ancienne religion contre tous ses ennemis; l'occasion fut la paix honteuse conclue à l'avantage des protestans; le but secret étoit l'expulsion des Valois et un changement de dynastie; mais ce

Digitized by Google

but n'étoit connu que des chefs. Les moyens de la Ligue étoient les sacrifices des fanatiques qui n'épargnoient rien pour la cause qu'ils défendoient, les prédications et les écrits incendiaires qui enflammoient et égaroient les esprits, l'influence des prêtres qui dans le confessional exerçoient un empire absolu sur les consciences et leur ordonnoient le crime, les bulles du pape, l'argent et les troupes de Philippe II qui vouloit combattre en France les insurgés des Pays-Bas, et se flattoit qu'en attirant de nouveaux malheurs sur le royaume, il amèneroit le moment où les Français, las de leurs agitations et de leurs peines, chercheroient le repos dans ses bras, et se donneroient à lui. L'ame de la Ligue étoit *Henri duc de Guise*, fils de François. Dans la dernière guerre contre les protestans, où le roi n'avoit montré que de la foiblesse, ce jeune héros avoit été blessé à Langres en combattant les ennemis de l'état, et en avoit remporté le surnom du *Balafré*. Il réunissoit toutes les qualités nécessaires à un chef de parti dans cette époque malheureuse; une naissance illustre, un nom cher à la France et à la

Digitized by Google

religion catholique, un extérieur imposant et majestueux, des manières prévenantes, des résolutions promptes, prononcées et durables, de la bravoure et du talent pour l'intrigue, un esprit fécond et un tempérament actif, de l'audace et de la mesure, une ambition que rien ne satisfait et que rien n'étonne. On a dit que le cardinal de Lorraine, son oncle, avoit formé le projet de la Ligue après la bataille de Dreux. *Henri de Guise* réalisa cette funeste idée, de concert avec le légat du pape et l'envoyé d'Espagne. Son plan ne fut pas d'abord aussi vaste qu'il le devint dans la suite; il s'étendit avec ses succès. A la naissance de la Ligue, il ne vouloit que se rendre redoutable au roi, et parvenir à régner sous son nom.

Dans le dernier traité conclu avec les protestans, on avoit résolu de convoquer les États-Généraux. Ils furent assemblés à Blois (1576). *Bodin*, qui dans ce siècle de désordres avoit réfléchi sur les principes constitutifs des gouvernemens, célèbre encore aujourd'hui par ses écrits, et qui mérite surtout de l'être par son patriotisme incorruptible, fit entendre la voix de la raison au mi-

Digitized by Google

lieu des clameurs de la violence et du délire. Les Etats de Blois vouloient limiter l'autorité royale, en créant un comité permanent de députés pris dans leur propre sein. Cette mesure auroit été aussi funeste à la liberté nationale qu'à l'autorité du prince; sans guérir les maux du moment, elle auroit affoibli pour toujours le pouvoir royal qui devoit un jour régénérer la France, substitué à un roi foible plusieurs tyrans, et fait de la monarchie une aristocratie turbulente. *Bodin* combattit ce plan avec autant de sagesse que de vigueur; cependant la proposition eût peut-être passé malgré sa résistance, si les Etats, divisés sur la conduite à tenir envers les protestans, ne s'étoient pas séparés sans être arrivés à des conclusions fixes et générales. Dans ces temps de troubles, les assemblées nationales, étrangères à tout esprit public, n'étoient elles-mêmes que des instrumens dans la main des divers partis.

Henri III, que la naissance de la Ligue avoit tiré un moment de son apathie, s'étoit flatté d'opposer la volonté nationale à la puissance de cette faction. Il avoit paru aux Etats avec tout l'éclat

Digitized by Google

d'une grande représentation, et y avoit employé toutes les ressources de son éloquence naturelle pour rallier les esprits autour du trône ; mais ce fut sans effet. Il vit clairement que la plupart des membres de l'assemblée avoient signé l'acte de l'union, ou se préparoient à le faire. Trop foible pour combattre la Ligue à force ouverte, trop pénétrant pour ne pas mesurer toute l'étendue du danger qui le menaçoit, il prit une résolution qui étonna tous les partis. Ce fut de se mettre lui-même à la tête de la Ligue, et d'accéder à une confédération qui secrètement étoit dirigée contre lui. Ce moyen de déjouer les projets de ses ennemis, étoit plutôt singulier que sage. A la vérité, il paroissoit propre à réconcilier avec le roi les catholiques zélés, mais il équivaloit à une déclaration de guerre contre les protestans. Comme les chefs de la Ligue ne pouvoient pas croire à la bonne foi de Henri, cette mesure hasardée devoit être à leurs yeux un aveu formel de son impuissance, et il étoit facile de prévoir qu'ils ne présenteroient son accession à la Ligue aux fanatiques du parti que comme une ruse de guerre

Digitized by Google

et une nouvelle preuve de son hypocrisie.

Après cette démarche décisive, qui ne réconcilioit pas les ligueurs avec le roi et qui leur donnoit le secret de sa foiblesse, il falloit du moins qu'il épousât avec chaleur les affections de la Ligue, et qu'il évitât ces demi-mesures qui dans les orages des guerres civiles irritent tous les partis. *Henri* en sentit un moment la nécessité; il rompit la paix conclue avec les protestans, et les hostilités recommencèrent (1577). Elles se firent mollement. Le roi manquoit de troupes, d'argent, et surtout d'une volonté bien prononcée. Il craignoit d'augmenter les prétentions des ligueurs, en agissant avec sévérité contre les calvinistes. L'édit de Bergerac, qui laisse aux réformés leurs places fortes et les chambres mi-parties, soulève les catholiques. *Guise*, le pape, l'Espagne emploient, pour enflammer les passions des zélateurs, leurs armes ordinaires, les prédications et les pamphlets incendiaires. Cependant le défaut de moyens, des ménagemens politiques, la conduite ferme et habile du roi de Navarre et du prince de *Condé*, arrêtent encore l'im-

Digitized by Google

pétuosité des ligueurs ; mais la mort du duc *d'Alençon*, frère unique du roi, devient (1584), le signal de nouveaux désastres. Ce prince entreprenant et mobile, se mêlant de tout, et ne conduisant rien à terme, mourut subitement après avoir joué dans les Pays-Bas un rôle digne de son caractère. Tant qu'il avoit vécu, l'ambition de *Guise* n'avoit pas employé ouvertement contre le roi les grandes ressources dont il pouvoit disposer. Que lui auroit-il servi de détrôner Henri? son frère le remplaçoit; mais la mort du duc *d'Alençon* ouvre à *Guise* des perspectives aussi vastes qu'imprévues; son imagination s'en saisit, et il s'empresse de les réaliser. La Ligue n'avoit été qu'un moyen préparé avec art, pour produire un grand bouleversement dans un but quelconque. Maintenant le but est déterminé. Le roi n'a point d'enfans. *Henri de Navarre* est un hérétique qui ne sauroit lui succéder. Le *duc de Guise* se voit déjà sur le trône. Des généalogistes complaisans le font descendre en ligne directe de Charlemagne, et publient que la race de Capet et de Valois est une race d'usurpateurs. Le pape promet de

Digitized by Google

lancer ses bulles et d'approuver toutes les démarches de qui auront besoin d'être légitimées. L'Espagne applaudit à ce plan. L'ordre de la succession une fois bouleversé et l'héritier naturel exclu du trône, *Philippe* ne désespère pas de voir porter le sceptre de France à un prince ou à une princesse de sa maison. *Guise*, aussi adroit qu'audacieux, se propose de se servir pendant quelque temps du nom du cardinal *Charles de Bourbon*, oncle du roi de Navarre, pour voiler ses projets ambitieux et ses vues personnelles.

Intimidé par la hardiesse des propos, des écrits et des actions des ligueurs, qui va toujours croissant, *Henri* voudroit employer la politique que sa mère a suivie dans le commencement des troubles civils, contenir les protestans et les catholiques, le parti des Guises et celui du roi de Navarre, en les abaissant et les élevant tour-à-tour. Mais cette marche artificieuse étoit moins que jamais adaptée aux circonstances. Obligé de se déclarer pour ou contre les ligueurs, le roi conclut avec eux le traité de Nemours (1585), leur accorde dix places de sûreté, et redemande aux huguenots celles qu'ils

Digitized by Google

ont obtenues par les traités précédens.

La guerre étoit inévitable; elle éclate. *Henri* est forcé, malgré lui, de combattre les protestans, et il les combat avec désavantage. Le roi de Navarre, à la tête d'une armée peu nombreuse, mais qui adoroit son chef, remporte près de Coutras une victoire signalée sur celle du roi commandée par *Joyeuse* (1587). Ce favori de Henri III est tué dans la bataille. *Guise*, qui ne perd pas un moment de vue son plan, profite de cette défaite pour calomnier le roi dans l'esprit du peuple, et l'accuse d'entretenir des intelligences secrètes avec les protestans. Dans le même temps, il obtient de Rome une bulle qui déclare le roi de Navarre et le prince de Conde déchus de leurs droits à la couronne, et qui proclame le vieux cardinal premier prince du sang.

Cependant Paris devient le foyer des troubles et le centre des opérations de la Ligue. Réunis sur un point, les esprits s'exaltent, les têtes s'échauffent, les factieux peuvent, avec la plus grande facilité, donner les ordres, répandre les impressions, communiquer les idées dont ils ont besoin pour réussir. Une populace nombreuse, ignorante et pauvre, qu'il

Digitized by Google

coûte peu d'acheter et de séduire ; qui croit tout, convoite tout, ne peut que gagner au désordre ; à qui ses chefs promettent du butin et les prêtres le ciel pour prix de ses crimes, devient une véritable armée qui peut se former et se séparer avec une égale promptitude. Des hommes plus éclairés et plus réfléchis dirigent cette multitude de bras. Les députés des seize quartiers de Paris composent un conseil qui gouverne la commune, et qui, par ses correspondances et ses écrits, étend son pouvoir sur toute la France, et pousse au loin ses rameaux. Les fourbes et les fanatiques se partagent l'autorité. Les citoyens probes et honnêtes souffrent, se taisent, et perdent la chose publique par leur silence et leur inaction. La religion et Guise ne sont plus séparés dans les discours et dans les cœurs. Le mépris et la haine pour le roi montent à leur comble. On lui prodigue les noms les plus odieux, on le menace ouvertement. Le duc de *Guise*, qui a taillé en pièces une armée d'Allemands avec laquelle le roi de Navarre auroit pu opérer sa jonction s'il n'avoit pas perdu un temps précieux, fier de sa victoire, se met en marche pour Paris, dans

Digitized by Google

le dessein d'y dicter des lois. Le roi lui défend de s'y rendre. Cet ambitieux, qui ne respecte et ne craint plus rien, y paroît, malgré ces ordres. Sa présence augmente l'effervescence générale. *Henri* ne se croit plus en sûreté, et fait entrer dans Paris un corps de troupes suisses. Il irrite le peuple par cette précaution; et en différant d'employer ces forces, il tourne cette mesure contre lui-même. Le peuple, voyant que la force armée reste immobile et paroît le craindre, l'attaque et l'oblige à reculer; les chaînes sont tendues dans les rues de Paris; on pousse les barricades jusqu'au Louvre, et *Guise* a besoin de tout son ascendant sur les esprits pour empêcher le massacre des Suisses. Ce service fait sentir au roi toute sa nullité et toute l'étendue du pouvoir de Guise. Il quitte furtivement Paris (1588), tandis que *Catherine de Médicis* amuse son ennemi par de feintes négociations. *Guise* profite de cette évasion pour déployer dans la ville sa toute-puissance. Il déplace les magistrats et en nomme d'autres; il s'empare de la Bastille, tout lui obéit. Le moment est venu où il peut précipiter du trône le dernier des Valois, et y

Digitized by Google

monter lui-même ; mais il diffère l'exécution de son plan, soit pour donner à ses démarches une sorte de légalité, soit que les caractères les plus audacieux aient des momens de timidité et de scrupule. *Henri* prend de nouveau son recours aux négociations ; il flatte et caresse ses sujets révoltés. Les protestans doivent être exterminés. *Guise* doit obtenir un degré de pouvoir qui le rende à peu près indépendant, et les Etats sont convoqués à Blois (1588) pour réformer tous les abus du royaume. Le roi espère de trouver dans cette assemblée nationale de l'appui contre Guise, de le combattre avec ses propres armes, de gagner le peuple en s'environnant des formes constitutionnelles, et de perdre son ennemi en rivalisant avec lui de popularité. Les Etats s'ouvrent, et *Henri* voit avec effroi que la grande majorité des députés adopte les principes et partage les affections des ligueurs. L'édit d'union est déclaré loi de l'état. *Guise*, parlant d'un ton de maître, fait des demandes et forme des prétentions qui tendent à dépouiller le roi de toute son autorité. *Henri* se réveille sur le bord du précipice. La peur lui donne un moment le courage de la

Digitized by Google

résolution, mais il ne résout qu'un lâche assassinat. A la fois furieux contre Guise et impuissant dans sa fureur, il n'ose lutter de front contre un sujet rebelle. Il distribue lui-même les poignards aux assassins, et Guise tombe percé de coups, dans le moment où il se rendoit au conseil du roi.

Il falloit du moins recueillir le fruit de ce crime. Si le roi se fût rendu sur-le-champ à Paris, il auroit pu frapper un coup décisif, et profiter de la première consternation que la nouvelle de la mort de Guise y avoit répandue, pour recouvrer son autorité; mais, toujours ami des demi-mesures, et fidèle à son caractère, *Henri* laisse à Paris le temps nécessaire de se reconnoître. La fureur y succède bientôt à l'étonnement. L'ambassadeur d'Espagne et les Seize rallient les esprits. La duchesse de *Montpensier*, sœur de Guise, ennemie personnelle de Henri III, souffle la vengeance dans tous les cœurs. *Mayenne* succède à son frère dans la direction de la Ligue. Plus sage, plus modéré, avec moins d'éclat et moins d'audace, il a trop d'ambition pour se refuser aux dangereux honneurs qu'on lui prodigue; et

Digitized by Google

il n'a pas assez de hardiesse pour tirer des circonstances tout le parti possible.

Les états assemblés à Blois nomment un comité de quarante personnes pour gérer les affaires générales du royaume. *Henri* est excommunié. On prêche ouvertement à Paris le régicide, on le recommande comme l'action la plus méritoire. *Henri* n'a plus d'autre asile que le camp des protestans; l'intérêt de sa sûreté lui dicte ce parti. La politique conseille au roi de Navarre de le recevoir. Leur entrevue se fait au château de Plessis-les-Tours. Les deux rois marchent sur Paris pour y étouffer la révolte; l'armée des calvinistes est renforcée par tous les royalistes purs, étrangers à tous les partis, et par les ennemis personnels des Guises; les bons citoyens conçoivent de nouvelles espérances. Dans le moment où les affaires de *Henri* prennent une direction plus favorable, il est assassiné à Saint-Cloud (1589), par un dominicain nommé Jacques Clément dont le fanatisme a échauffé l'imagination. En plongeant le poignard dans le sein de son roi, il sait qu'il marche à une mort certaine, mais il croit recevoir en même temps la mort et l'immortalité.

Digitized by Google

Ainsi périt le dernier des Valois. Cette maison malheureuse s'éteignit par un crime, comme la plupart de celles qui ont régné en France (*). *Henri de Navarre* est désigné roi de France par Valois mourant, et bientôt après proclamé par l'armée toute entière. Il prend le nom de *Henri IV*; mais le royaume ne le reconnoît pas, et il se voit dans la cruelle nécessité de reconquérir ses propres états. Les ligueurs se divisent. Ils se réunissent tous à ne pas vouloir un roi protestant; mais les uns destinent la couronne à *Mayenne*, d'autres préfèrent le *cardinal de Bourbon*, vieillard foible de corps et d'esprit; un troisième parti, moins nombreux, incline pour l'Espagne. *Mayenne*, trop foible ou trop scrupuleux pour déférer au vœu de la faction qui le porte sur le trône, proclame

(*) Childéric III, le dernier des Mérovingiens, fut détrôné, rasé et jeté dans un cloître par l'ambitieux Pepin. Louis V, le dernier des Carlovingiens, fraya par sa mort le chemin du trône à l'heureux Capet. Charles IV, le dernier de la branche de Capet, mourut aussi de sa mort naturelle; mais les attentats du fanatisme religieux ont donné la couronne aux Bourbons, et le crime, sous le masque du fanatisme politique, la leur a enlevée.

Digitized by Google

lui-même le cardinal de Bourbon, sous le nom de *Charles X* (1589), et se contente du titre de lieutenant-général du royaume. *Henri IV*, abandonné d'une grande partie de son armée, qui refuse de s'attacher à sa mauvaise fortune, est forcé de se retirer en Normandie. *Mayenne* l'y suit. La bravoure de *Henri* et l'enthousiasme que ses qualités personnelles inspirent à ses troupes, triomphent près d'Arques (1589) des ligueurs et des Espagnols réunis. L'année suivante, une victoire plus décisive et plus complète que *Henri* remporte sur *Mayenne* près d'Ivry, augmente la gloire de ce prince sans améliorer sa situation; et la France, aveuglée sur ses intérêts, s'obstine à repousser du trône celui qui devoit faire son bonheur.

Le fantôme de roi qui a régné sous le nom de *Charles X*, disparoît et meurt. Mais la Ligue refuse toujours de reconnoître le légitime souverain. *Mayenne* lui-même est dominé par les Seize, et bien loin de lui permettre de reculer, ils l'entraînent en avant. Ces tyrans se permettent, durant son absence, les exécutions les plus sanglantes, et espèrent de comprimer par la terreur les mouvemens

Digitized by Google

des bons citoyens. Au milieu du désordre général, les gouverneurs des provinces veulent démembrer le royaume, et se créer des souverainetés indépendantes. *Philippe* prodigue plus que jamais ses troupes et ses trésors pour placer l'infante sa fille sur le trône. Par ses ordres, *Alexandre de Parme* entre en France, à la tête d'une armée redoutable, afin d'arrêter les succès de Henri IV. Obligé de lever le blocus de Paris, *Henri* voit avec douleur que la guerre se prolonge et que le dénouement s'éloigne; on lui persuade que le seul moyen d'écraser la Ligue et de pacifier le royaume, est d'embrasser la religion catholique. Il cède, à la fin, aux sollicitations pressantes de ses amis, et fait son abjuration solennelle à Saint-Denis (1593), (*) au mi-

(*) *Henri* agit-il dans cette occasion par conviction ou par calcul? Ce fait restera toujours douteux. Le cardinal *du Perron* qui fut chargé de l'instruire, avoit tout ce qu'il falloit pour l'éblouir et le persuader: un esprit subtil et brillant, des connoissances profondes, une élocution facile, et même une éloquence entraînante. Cette réunion de qualités étoit plus que suffisante pour ramener à la religion catholique un prince qui l'avoit déjà une fois embrassée, qui, pour concilier son intérêt et sa conscience, souhaitoit secrètement d'être

Digitized by Google

lieu des transports et des bénédictions d'un peuple immense, qui voit dans cette

convaincu, et chez qui, plus que chez tout autre, l'esprit pouvoit être la dupe du cœur. Le choix de du Perron étoit du moins très-propre à donner le change à l'opinion, et à faire croire que Henri n'avoit cédé qu'à la force des preuves et des argumens. Mais les réflexions de Sully sur cette époque de la vie de son maître et les plaisanteries qui échappèrent à *Henri* lui-même, peuvent faire douter de sa sincérité. Sous le point de vue de sa morale, s'il ne fut pas convaincu, son action peut être excusée par les circonstances, mais elle ne sauroit être justifiée. Sous le point de vue politique, la question a toujours paru décidée; et l'on a dit et répété qu'il n'y avoit qu'un changement de religion qui pût assurer le trône à Henri IV et pacifier la France. On pourroit peut-être en appeler de cette décision. La lassitude générale des esprits, et le désir du repos, qui ont toujours été les meilleurs alliés des usurpateurs dans les pays longtemps agités par les discordes civiles, et qui souvent ont attaché les peuples même à une autorité illégale, auroient ramené les Français à leur roi légitime, quand il seroit resté protestant, et ses qualités personnelles l'auroient fait triompher de toutes les préventions et de toutes les craintes. Sa conversion ne lui gagna pas les catholiques zélés qui doutèrent toujours de sa sincérité; elle ne lui concilia pas les prêtres qui ne demandoient pas moins que l'anéantissement des réformés; elle n'émoussa pas les poignards du fanatisme, et elle souleva les protestans qui accusèrent *Henri* de légèreté et d'ingratitude. Pour les calmer, il fut obli-

Digitized by Google

cérémonie la fin de ses malheurs et l'époque du rétablissement de l'ordre et des lois.

On vit bientôt les heureux effets de cet événement. Paris ouvre ses portes à son roi. Les chefs des ligueurs négocient leur paix particulière. Chacun d'eux tâche d'obtenir des conditions avantageuses, et vend chèrement son obéissance. *Mayenne* lui-même pose les armes (1594). Le cardinal *d'Ossat*, envoyé de Henri à Rome, réconcilie son maître avec le pape par un heureux mélange de souplesse et de fermeté, et obtient pour lui l'absolution. *Philippe II* voit échouer tous ses projets. Il a voulu démembrer la France, et elle existe encore dans toute son intégrité; il a espéré que l'état périroit déchiré par les guerres civiles, et, après de longs égaremens, la nation revient à elle-même, le trône est encore debout, et Henri IV promet de lui rendre tout son éclat; *Philippe* s'est flatté que les malheurs de la France assureroient en Europe la domination de l'Espagne, et qu'elle ne connoîtroit plus ni rival ni

gé de donner le fameux édit de Nantes, et cet édit mal calculé devint un principe de troubles et de nouveaux malheurs.

Digitized by Google

concurrent : il commence à craindre de nouveaux dangers. La France paroît épuisée, mais elle a de grandes ressources, et lui-même s'est affoibli en travaillant à la ruine des autres. Son orgueil s'indigne de l'inutilité de ses efforts, il ne veut pas avoir prodigué sans fruit ses trésors, et il s'obstine à ne pas quitter l'arène. La journée de Fontaine-Française (1598) lui fait perdre toutes ses espérances, et les négociations s'ouvrent à Vervins entre l'Espagne et la France. *Bellièvre* et *Sillery* ne sacrifient rien de la puissance réelle de la France ; et par le ton de dignité qu'ils prennent dans les conférences, ils préparent sa puissance dans l'opinion. Après vingt-huit années de combats et d'intrigues, de crimes et de malheurs, *Philippe* n'obtient d'autre avantage que le comté de Charolois, et ne remporte de cette sanglante lutte que le pressentiment du bonheur qui attend la France.

La désunion de ses ennemis et les talens de Henri, leurs crimes et ses vertus devoient amener ce dénouement. Le fanatisme s'étoit usé par ses excès mêmes, les esprits étoient fatigués, le caractère et les qualités du roi firent le reste.

Digitized by Google

Henri IV ne seroit probablement jamais monté sur le trône, s'il avoit suivi les conseils de ceux qui vouloient qu'il cherchât hors du royaume un asile et des secours. Il dut son triomphe tardif, mais éclatant, à son courage et à sa constance, qui l'empêchèrent de désespérer de sa propre cause. En restant dans le pays, et en exposant sa vie tous les jours comme le moindre soldat, il provoqua les sacrifices des autres. Ses partisans eurent un point de ralliement, son exemple fortifia les hommes énergiques, encouragea les timides, décida les incertains; et le devoir, personnifié sous ses traits, donna aux gens de bien le courage de la vertu.

Henri étoit monté sur le trône, mais il étoit encore environné de dangers et entouré d'ennemis; il falloit intimider les uns, gagner les autres, et les attacher au nouvel ordre de choses par des craintes ou des espérances. La France avoit purgé son sol des étrangers qui l'infestoient; la masse de la nation étoit lasse des troubles, et auguroit bien du règne de Henri; mais les ligueurs redoutoient de justes vengeances, les esprits étoient tourmentés de défiances et de soupçons.

Digitized by Google

Le vice ne croit pas facilement à la vertu : des hommes perdus de crimes, et qui avoient toujours été implacables, ne pouvoient pas s'abandonner avec confiance à la clémence du vainqueur. Ceux qui avoient combattu le roi, devoient naturellement s'attendre qu'il leur préféreroit ceux qui l'avoient servi; ils voyoient avec douleur, et même avec une fureur secrète, que le pouvoir, la considération, les richesses alloient leur échapper et passer en d'autres mains. *Henri* trompa toutes les craintes, et surpassa toutes les espérances par une conduite vraiment magnanime. Il fit par un instinct du cœur ce que d'autres eussent fait par politique. Sa grande ame, au-dessus de toute espèce de ressentiment, pardonnoit sans effort, car elle avoit le besoin d'oublier toutes les offenses. Il sentit que le seul moyen de prévenir la renaissance des troubles, étoit d'employer les hommes de tous les partis, d'opérer le rapprochement des Français en leur donnant l'exemple de la réconciliation, d'empêcher par sa douceur le désespoir du crime, et d'inspirer par sa générosité des sentimens généreux à ses adversaires les plus acharnés. Son ton loyal, ses manié-

Digitized by Google

res simples, sa franchise chevaleresque ne permirent pas de douter long-temps de sa sincérité, et il parvint à éteindre les haines et à calmer les passions qui menaçoient encore la tranquillité du royaume. Le désintéressement de ses amis lui facilita cette tâche difficile. Bien loin d'exercer sur le parti opposé des réactions toujours dangereuses, ils virent, sans regret, les chefs de la Ligue obtenir les emplois, les distinctions, les titres auxquels eux-mêmes pouvoient prétendre légitimement. Contens d'avoir sauvé la France, en plaçant la couronne sur la tête de Henri, ce noble sentiment leur tenoit lieu de toute autre récompense. L'amitié du roi suffisoit à leur cœur, et ils étoient fiers de voir que *Henri*, assuré de leur fidélité, répandît ses faveurs sur ceux qui n'étoient pas assez heureux pour l'aimer.

Insensiblement, le souvenir du passé s'effaça : de nouvelles habitudes prirent naissance, les divisions cessèrent, les Français apprirent à s'aimer, les différens partis formèrent un seul peuple, et *Henri* put entreprendre avec succès de réparer tous les maux du royaume, et de faire disparoître toutes les traces des

Digitized by Google

guerres civiles. A son avènement au trône, la France n'offroit que des ruines fumantes et des campagnes incultes. Tout avoit été détruit; l'agriculture, l'industrie, le commerce avoient dépéri faute de bras, d'avances, et surtout de sûreté publique. Dans l'espace de douze ans, toutes les branches de la richesse nationale reprirent une vie nouvelle, et la France renaquit de ses cendres, plus vigoureuse et plus brillante. Les intentions droites et pures de *Henri IV*, la tête et l'activité de *Sully* opérèrent ces prodiges, et montrèrent au monde ce que peuvent pour le bonheur d'un grand peuple, un roi qui veut le bien, un ministre qui sait le faire et qui ne vit que pour exécuter les vues bienfaisantes de son souverain.

Quelqu'intéressant qu'il fût de faire succéder le tableau des créations du génie et de la vertu au tableau des ravages des passions, l'ordre des faits nous demande d'ajourner encore nos plaisirs. Avant de voir la France acquérir, par le développement intérieur de ses forces, une puissance capable de menacer l'Espagne, il faut fixer nos regards sur les événemens qui enlevèrent à l'Espagne

Digitized by Google

une partie de ses provinces, et sur l'administration d'Elisabeth en Angleterre. Le despotisme de Philippe a échoué en France contre Henri IV ; il échoua dans le même temps contre ses propres sujets. Les troubles des Pays-Bas, où l'Espagne perdit ses troupes et ses trésors, firent une diversion forcée à son activité malfaisante dans les guerres civiles de la France, qui, à leur tour, favorisèrent les troubles des Pays-Bas et la naissance de la république des Etats-Unis.

Digitized by Google

CHAPITRE VII.

État des Pays-Bas avant le règne de Philippe II. Situation de ces provinces lors de son avénement au trône. Ministère de Granvelle. Changemens inconstitutionnels et imprudens. Origine des troubles. Leurs progrès sous Albe, Requesens et don Juan. Guillaume sépare les provinces du nord de celles du midi. Union d'Utrecht. Formation de la république de Hollande.

L'HISTOIRE du monde présente peu de spectacles plus imposans que la révolution qui détacha sept provinces de la monarchie espagnole, qui créa en Europe une nouvelle puissance, changea tous les rapports de la politique et du commerce, et força le possesseur des mines du Nouveau-Monde à une banqueroute honteuse. Un peuple de pêcheurs et de pâtres, relégué dans des marais où il dispute son existence à la nature; qui, pendant une longue suite d'années, résiste à la première puissance de l'Europe, se donne à lui-même, au milieu des orages, un nouveau gouver-

Digitized by Google

nement ; d'une main combat les Espagnols, et de l'autre repousse de ses rivages la mer qui les menace, et fertilise par un travail opiniâtre le sol qu'il a conquis sur l'Océan ; des villes florissantes et populeuses s'élevant du sein des eaux, rivalisant d'industrie, d'audace et d'opulence avec les premières nations commerçantes ; un état qui, dans le même temps où son existence en Europe est encore un problème, couvre les mers de flottes victorieuses, attaque dans les deux Indes la base de la puissance de ses ennemis, et tandis que l'Espagne ne voit en lui qu'un sujet rebelle, acquiert lui-même des sujets et des provinces entières ; avec un sol qui suffit à peine à sa subsistance devient le pourvoyeur général de l'Europe, et parvenant rapidement à une prospérité dont les causes sont aussi remarquables que les effets, donne à tous les autres états d'utiles leçons et de grands exemples. Un tel phénomène a, sans contredit, de quoi surprendre, et devoit exciter l'étonnement et l'admiration du monde. Entre le degré d'élévation auquel cette nation est parvenue, et son point de départ, l'intervalle paroît immense ; il importe de

Digitized by Google

voir comment elle l'a franchi, et quels événemens ont décidé sa fortune.

Les peuples qui habitent entre l'Escaut, la Meuse, le Rhin et la mer du Nord, sont d'origine germanique. De tout temps braves et laborieux, flegmatiques et réfléchis, plus ennemis de la servitude que passionnés pour la liberté, ils n'ont eu ni les vices ni les vertus qui tiennent à une imagination vive et ardente. Les Romains estimèrent leur valeur : elle leur fut souvent utile, tant qu'ils surent les ménager; et lorsqu'ils essayèrent de les asservir, ils reconnurent qu'on n'opprimoit pas les Bataves impunément. A la destruction de l'Empire, ils passèrent sous la domination des Francs, ou plutôt ils s'associèrent à leurs victoires. Durant tout le moyen âge, ils partagèrent le sort du reste de l'Allemagne, et le gouvernement féodal s'y établit avec les modifications qu'il reçut des localités. Les provinces du nord, moins propres à la culture, virent moins de grands propriétaires naître et s'élever dans leur sein que les provinces du midi. A l'époque où les querelles du sacerdoce et de l'Empire offrirent aux propriétaires terriens, et aux officiers qui,

Digitized by Google

sous le nom de comtes et de ducs, administroient les provinces, les moyens de se rendre indépendans, et où tous en profitèrent pour acquérir une souveraineté plus ou moins illimitée, on vit naître dans les Pays-Bas des comtes de Hainault, de Hollande, de Frise, de Malines, d'Artois, de Flandre; il y eut autant d'états distincts et séparés qu'on a depuis compté de provinces. Des circonstances favorables créèrent dans ces contrées, plutôt que dans le reste de l'Europe, un tiers-état riche et puissant. Le voisinage de la mer et de grands fleuves navigables invitoient les Belges et les Bataves au commerce. Le commerce appela la liberté des personnes et des biens, et la liberté étendit et vivifia le commerce. Dans un temps où partout ailleurs le clergé et la noblesse avoient seuls une existence politique, dans la Flandre et le Brabant, un troisième ordre étoit déjà venu se placer à côté des deux autres, et jouissoit du droit de délibérer sur les affaires publiques dans l'assemblée générale de la nation. Des mariages avantageux, des contrats et des achats avoient fait de toutes ces provinces, dans le quinzième siècle,

Digitized by Google

l'héritage de la maison de Bourgogne. *Philippe-le-Hardi*, le plus jeune des fils de Jean-le-Bon, roi de France, ayant reçu de son père le fief de la Bourgogne, avoit commencé la fortune de sa maison. Il épousa la comtesse *Marguerite de Flandre* (1369), et obtint avec elle les comtés de Flandre, d'Artois, de Nevers, de Rhetel, de Salins et de Malines. Ses successeurs furent aussi heureux que lui. *Philippe-le-Bon*, son petit-fils, acquit Namur par un arrangement fait avec le dernier comte (1428); les duchés de Brabant et de Limbourg, par la mort du duc *Philippe*, son cousin (1430); les comtés de Hainault, de Hollande, de Seelande, de la Frise occidentale, par un contrat avec *Jacqueline* de Bavière, héritière de ces provinces; et le Luxembourg, par la cession que lui en fit la princesse *Elisabeth*, petite-fille de l'empereur Charles IV. La réunion de toutes ces provinces formoient, avec la Bourgogne et la Franche-Comté, une masse de puissance à qui il ne manquoit que le titre pour se ranger avec les premières monarchies.

Les Pays-Bas étoient le centre d'un commerce immense qui lioit le nord et

Digitized by Google

le midi de l'Europe. Une industrie active y avoit créé de belles manufactures de laine, dont les Belges échangeoient les productions contre les marchandises de l'Inde qu'ils achetoient des Vénitiens, et qu'ils répandoient ensuite dans tous les pays du nord. Anvers, grande, riche, populeuse, étoit, après Venise, la première ville commerçante de l'Europe. Gand, Bruges, Malines, Bruxelles la suivoient de près, et rivalisoient avec elle. Le travail y avoit amené l'abondance, l'abondance enfanta le luxe, et les arts multiplièrent leurs créations, pour multiplier les besoins et les plaisirs de la vie. La cour des ducs de Bourgogne étoit la plus magnifique et la plus brillante de toutes les cours de l'Europe.

Les projets gigantesques de *Charles-le-Téméraire* et sa mort qui les termina, furent un malheur pour les Pays-Bas et pour l'Europe entière. La fin tragique et prématurée de *Charles* fit disparoître de la carte du monde politique une puissance indépendante et respectable qui, dans la suite, eût pu prévenir les guerres sanglantes de la France et de l'Autriche, s'opposer avec succès aux projets de domination de l'une et de l'autre, assurer

Digitized by Google

la liberté de l'Allemagne, et fixer l'équilibre de l'Europe. Au lieu de ces brillantes et utiles destinées, le duché de Bourgogne devint province d'un autre état, l'objet et le théâtre des dissensions de l'Autriche et de la France. Ce riche héritage passa à la maison de Habsbourg, par le mariage de *Marie*, fille unique de Charles, avec *Maximilien I. Philippe-le-Bel*, leur fils, en épousant *Jeanne de Castille*, avoit préparé la réunion de ces provinces à la monarchie espagnole, et *Charles-Quint* avoit recueilli cette superbe succession.

Né et élevé en Flandre, il aimoit ces provinces préférablement à tous ses autres états. Son caractère étoit analogue au caractère de la nation. Il résidoit le plus souvent au milieu d'elle, et la regardoit comme le centre de sa sphère d'activité et comme la source principale de sa puissance. Les Flamands le secondèrent avec zèle dans toutes ses entreprises. Ils estimoient les qualités personnelles de l'empereur; ils s'intéressoient à sa gloire, et faisoient tourner ses vastes projets à l'avantage de leur commerce. Ce commerce avoit moins souffert que celui des Italiens par les découvertes de

Digitized by Google

Vasco de Gama et de Colomb, car les Flamands n'avoient jamais pris une part directe au commerce de l'Inde, et l'argent de l'Espagne alimentoit leurs spéculations. *Charles* possédoit l'art de manier les esprits ; connoissant les habitudes et les maximes favorites de ses compatriotes, il les employoit à ses vues en respectant les formes consacrées par la constitution du pays. Il leur demandoit de grands sacrifices, et les obtenoit sans peine, parce qu'il avoit le talent de leur persuader que ces sacrifices étoient volontaires. *Charles* arrondit ses possessions de ce côté, et il fut le premier qui réunit sous son sceptre les dix-sept provinces des Pays-Bas (*).

Chacune de ces provinces avoit des lois et une constitution particulières.

(*) Le duc *George de Saxe* vendit ses droits sur la Frise à *Charles-Quint*. L'Overyssel se soumit d'elle-même en 1528. La même année, l'évêque d'Utrecht renonça, en faveur de l'empereur, à son pouvoir séculier. Le duc de Gueldre fut obligé de consentir à la réunion de Groningue en 1536; et à la fin le duc de Clèves se vit forcé de céder la Gueldre et le pays de Zutphen qui lui étoient tombés en partage depuis la mort de *Charles Egmont*, et qu'il n'étoit pas en état de défendre et de conserver.

Digitized by Google

Nulle part la souveraineté ne résidoit uniquement dans la personne du prince. Partout elle étoit partagée entre le prince et les états, suivant des formes et des proportions différentes. L'organisation des états varioit de province à province. Composé, comme dans la plus grande partie de l'Europe, du clergé, de la noblesse et des villes, le nombre des représentans de chaque ordre, leur degré d'influence et la mesure de leur pouvoir n'étoient pas les mêmes partout. Dans toutes, l'autorité du prince étoit limitée, et il ne pouvoit rien décider d'important sans le concours des corps que la loi plaçoit à côté de lui. Partout il rencontroit des barrières constitutionnelles dans l'exercice de sa puissance; ici, elles étoient peut-être trop rapprochées, et resserroient le prince dans un cercle trop étroit pour qu'il pût même faire le bien; là, elles étoient trop foibles, ou posées à une trop grande distance du centre d'action pour qu'elles pussent empêcher le mal et prévenir les abus de l'autorité. On avoit senti la nécessité d'assujettir le gouvernement à une marche légale, mais les lois politiques étoient imparfaites. L'art difficile de diviser les

Digitized by Google

pouvoirs sans nuire à l'unité du corps social, étoit encore dans son enfance.

Ainsi les Pays-Bas formoient une masse homogène relativement à la langue, à l'origine, aux mœurs et aux habitudes du peuple; mais sous le rapport politique ils ne formoient pas un véritable tout, et offroient des élémens fort hétérogènes. Les lois établies dans chaque province, et qui régloient le partage et l'exercice de la souveraineté, ou qui déterminoient les principes de l'administration, entravoient souvent les affaires, et s'opposoient quelquefois à des réformes utiles. *Charles* n'avoit pas la maladie de l'uniformité. Il connoissoit trop bien les Flamands pour croire que le but de l'ordre social pût y être atteint par les mêmes moyens et les mêmes formes qu'en Espagne et en Italie; il sentoit surtout qu'il ne falloit pas introduire chez ce peuple, attaché à ses habitudes, des changemens précipités; qu'il se refuseroit aux lois les plus sages, si elles lui étoient imposées par la force; et que, pour être utiles et durables, les réformes et les innovations devoient être préparées dans l'opinion générale. Cependant il désira toujours de pouvoir faire

Digitized by Google

des dix-sept provinces un seul état qui ne fût plus composé de pièces de rapport, et de donner à l'administration une marche plus régulière, plus rapide et plus fixe. Il ne perdit jamais ce plan de vue, et il y travailla toujours sourdement. La réunion de ces provinces à l'Empire germanique (1548), dont elles formèrent un cercle particulier, devoit préparer cette grande opération. La pragmatique sanction qui établit l'indivisibilité des Pays-Bas et la loi de la primogéniture étoient un pas marqué vers l'accomplissement de ce but.

Lorsque *Charles-Quint* abdiqua les couronnes qu'il avoit portées avec tant de gloire, et qu'il les remit à *Philippe*, il recommanda particulièrement les Pays-Bas à ses soins et à son amour, et ne se sépara qu'avec douleur des Flamands. De leur côté, sans prévoir encore tous les malheurs qui les menaçoient, ils sentirent qu'ils ne pouvoient que perdre à ce changement. Les larmes dont ils honorèrent la cérémonie de l'abdication de Charles, furent moins données au souvenir du passé qu'à la crainte de l'avenir. Déjà ils auguroient mal du règne de Philippe, et le caractère de ce prince

Digitized by Google

leur donnoit des appréhensions légitimes.

En effet *Philippe* n'aimoit pas les Flamands. Leur caractère contrastoit avec le sien. Leur franche gaieté lui paroissoit une familiarité offensante. La simplicité de leurs manières et de leur genre de vie choquoit son goût pour l'étiquette et pour la représentation. L'attachement qu'ils avoient pour leur constitution et pour leur pays, n'étoit à ses yeux qu'une obstination qui révoltoit son orgueil, ou un esprit d'indépendance incompatible avec ses principes despotiques. Il haïssoit un pays où le prince n'étoit pas tout, et où les sujets étoient comptés pour quelque chose. Les Flamands étoient riches, ils savoient défendre leurs biens contre l'avidité du fisc, et se montroient d'autant plus jaloux de leur liberté politique qu'ils y voyoient la garantie et la sauve-garde de leurs propriétés. *Philippe* convoitoit leurs richesses, et s'indignoit de ne pouvoir se les approprier en multipliant à volonté les impôts. Il y avoit dans les Pays-Bas des formes consacrées pour les affaires, auxquelles il falloit se plier pour réussir. *Philippe*, lui-même inflexi-

Digitized by Google

ble, demandoit des autres une soumission entière, et ne pouvoit supporter qu'on osât lui opposer des priviléges et des lois. Il ne vouloit céder qu'à la nature, et encore le faisoit-il à regret, et son esprit altier s'irritoit de cette invincible nécessité.

Les Flamands s'aperçurent bientôt que le roi d'Espagne étoit peu fait pour gouverner un pays tel que le leur. Jusqu'à son avénement au trône, des conseils composés d'hommes d'élite, pris du sein de la nation même, avoient conduit les relations extérieures, géré les finances et surveillé l'administration de la justice. Il étoit facile de prévoir que *Philippe* substitueroit à cette autorité tutélaire celle de ses ministres, et que ses ministres seroient des étrangers. Il ne vivoit qu'avec des Espagnols, ne consultoit et n'employoit qu'eux. Après la paix de Câteau-Cambresis, il prit le parti de quitter la Flandre (1559), et d'établir sa résidence en Espagne. De là, sans être témoin de la publication de ses ordres, ni de la résistance qu'on leur opposeroit, il se proposoit de changer l'organisation des Pays-Bas, de provoquer des soulèvemens pour les punir, et de les punir en

Digitized by Google

ôtant aux peuples ces formes politiques qui leur étoient aussi chères qu'elles lui étoient odieuses. Dans ce projet aussi contraire à la politique qu'à la justice, il voyoit un moyen sûr d'accroître sa puissance et d'affermir sa domination en Europe. A son départ de Flandre, son plan étoit déjà arrêté irrévocablement, et c'étoit la religion qui devoit lui fournir l'occasion de le développer.

Les idées nouvelles des réformateurs avoient pénétré de bonne heure dans les Pays-Bas. Le commerce qui amène l'échange des marchandises, facilite aussi celui des opinions, et les Flamands étoient liés avec tous les peuples du nord chez lesquels la réformation avoit fait des progrès rapides. Déjà, sous le règne de Charles-Quint, la religion nouvelle compta dans ces provinces beaucoup de partisans. Cet appel solennel fait par la raison, de l'autorité à l'examen, devoit plaire à des esprits réfléchis chez qui le jugement dominoit l'imagination. Des principes aussi hardis devoient trouver un accès facile auprès d'hommes que l'habitude de la liberté politique faisoit pencher vers la liberté religieuse. Cependant, une tolérance éclairée eût prévenu les troubles,

Digitized by Google

en prévenant l'effervescence des passions; et pour empêcher la naissance du fanatisme, il eût suffi que le gouvernement montrât plus d'indifférence et moins de partialité. Dans le temps où Charles-Quint fit la guerre aux protestans d'Allemagne, il s'étoit cru obligé de sévir contre les novateurs dans les Pays-Bas. Au lieu de laisser aux opinions un libre cours et aux esprits un mouvement salutaire, il avoit persécuté avec violence ceux qui s'éloignoient de la doctrine de l'Eglise. Plus tard, l'expérience l'avoit éclairé sur le danger de ces moyens, et, dans les dernières années de sa vie il étoit revenu à des remèdes plus doux et à des maximes plus libérales.

Philippe répugnoit également aux uns et aux autres. Il haïssoit toute espèce de liberté; il auroit voulu pouvoir exercer sur ses sujets tous les genres de contrainte. Pendant son séjour dans les Pays-Bas, il avoit vu avec indignation les progrès de la doctrine nouvelle. Attaché à sa religion par tempérament et par principes, ce qu'il en aimoit le mieux étoit l'autorité. Il y voyoit un moyen de domination, et son esprit pénétrant avoit été frappé de l'appui réciproque que se prê-

Digitized by Google

tent le despotisme religieux et le despotisme politique. Voulant détruire la constitution qui assuroit la liberté civile des Pays-Bas, il se proposa d'attaquer le culte qui favorisoit la liberté religieuse, et d'extirper les protestans afin de préparer la servitude générale de tout le pays.

Tels étoient les desseins qu'il méditoit lorsqu'il s'embarqua pour l'Espagne et qu'il quitta les Pays-Bas, leur disant, sans le savoir, un éternel adieu. Les Flamands le virent partir sans regrets, mais avec des craintes trop légitimes. A la vérité, ils ne pouvoient imaginer toute l'étendue des projets sinistres qu'il rouloit dans son esprit; mais ce qu'ils ont vu de lui, suffit pour leur faire redouter les plus grands malheurs. *Marguerite*, fille de Charles-Quint, l'épouse d'Octave Farnèse duc Parme, est nommée gouvernante des Pays-Bas. Ce choix semble devoir rassurer les Flamands. Cette princesse avoit le ton, la démarche, les manières et les goûts d'un homme; elle aimoit avec passion la chasse et tous les exercices violens. Mais sous ces formes mâles et sévères elle portoit un cœur humain et sensible; élevée par *Marguerite*, et après sa mort, par *Marie*, reine de

Digitized by Google

Hongrie, toutes deux tantes de Charles-Quint, elle avoit reçu de ces femmes supérieures à leur sexe, une éducation soignée; exercée de bonne heure dans les travaux du gouvernement, formée à la politique dans les cours d'Italie, elle n'étoit pas étrangère à l'art de deviner et de conduire les hommes; son esprit actif, adroit, conciliateur, convenoit à des temps difficiles; disciple de *Loyola*, elle étoit catholique zélée sans incliner au fanatisme. Elle avoit passé une partie de sa vie dans les Pays-Bas, elle connoissoit le pays, elle l'aimoit; et l'on pouvoit espérer de voir renaître sous son administration les beaux jours de Charles-Quint.

Mais *Philippe* qui ne voit dans la modération que de la foiblesse, et qui craint que *Marguerite* de Parme ne se prête que difficilement à ses funestes projets, lui donne *Granvelle* pour conseiller, ou plutôt pour surveillant et pour maître. Ce ministre qui a joui de la confiance de Charles, a eu le talent de gagner au plus haut degré celle de son successeur. Peu d'hommes ont été plus capables que lui de diriger de grandes affaires dans des circonstances critiques. Son

Digitized by Google

esprit profond, ses vastes connoissances et surtout son infatigable activité étoient à l'unisson de sa haute fortune. Il ne connoissoit d'autre délassement que celui de changer de travail; le jour et la nuit le trouvoient également appliqué. Il fatiguoit en même temps plusieurs secrétaires en leur dictant en différentes langues ses ordres et ses instructions sur différens objets. Son éloquence étoit rapide, facile, brillante. Soumis aveuglément aux volontés de Philippe et dévoué à son service, il étoit l'homme du prince au lieu d'être celui de l'état. Confident de toutes les pensées de son maître, lui seul a son secret, lui seul connoît toute l'étendue du plan qu'il a formé contre les Pays-Bas; il travaille à servir ses passions ardentes et sombres, et il ne désespère pas du succès.

Trois hommes aussi distingués par leur mérite personnel que par leur naissance et leurs richesses, l'inquiètent par l'ascendant qu'ils ont sur les esprits, et l'irritent par la résistance qu'ils opposent à ses démarches. Exercé à porter sur ceux qui l'entourent un jugement aussi prompt que sûr, *Granvelle* ne prend pas le change sur le caractère, les principes et les moyens de ses ennemis. A leur tête

Digitized by Google

est le prince d'Orange de l'illustre maison de Nassau, qui a donné un empereur à l'Allemagne. *Guillaume* avoit développé son génie près du trône de Charles et sous la puissante influence de l'exemple et des leçons de l'empereur, qui devina en lui le grand homme. Libéral et magnifique, il prodigue tout à ses amis, il n'est avare que de sa confiance; son esprit observateur pénètre les hommes et les choses; et lui-même est impénétrable. Froid, réservé, timide même en apparence; quand il parle, le feu et la hardiesse de ses discours persuadent, entraînent, subjuguent tous les esprits. Le comte d'*Egmont* partage avec lui l'amour et l'admiration des Flamands; l'illustration qu'il doit à ses victoires relève l'éclat de sa fortune; mais son orgueil est encore au-dessus de ses talens, et l'habitude des armes lui a donné le goût des mesures violentes. *Horn* est plus riche et moins considéré que *Guillaume* et *Egmont*, cependant il n'a pas dégénéré de la vertu de ses ancêtres. Sorti d'une maison française, lié par le sang aux Montmorenci, il avoit prouvé dans les guerres de Flandre qu'il étoit digne de son illustre origine. Inférieur en génie à

Digitized by Google

Guillaume, en talens militaires à *Egmont*, comme eux il hait la tyrannie, et sait lui opposer le courage de la résistance et de l'action.

Tous trois avoient reçu de Philippe, au défaut de marques de confiance, des places distinguées, qu'il avoit plutôt accordées à la crainte qu'à l'estime. L'opinion publique ne lui permettoit pas de laisser sans pouvoir et sans emploi des hommes aussi considérés. *Guillaume* avoit obtenu le gouvernement de la Hollande, de la Sélande et d'Utrecht, *Egmont* celui d'Artois, *Horn* la place d'amiral. Mais ces places, peu propres à les satisfaire, répondoient mal aux vœux de leur ambition. Ces faveurs prétendues ne les avoient pas attachés au trône, et n'avoient fait que leur fournir contre lui des moyens de résistance. Chacun d'eux croyoit avoir des titres à la place de *Marguerite*, et ils ne pouvoient supporter le crédit de *Granvelle*, qui exerçoit une véritable toute-puissance sous le nom de la gouvernante, et à qui sa qualité d'étranger suffisoit pour le rendre odieux.

Le cardinal désiroit de déguiser aux Flamands l'étendue de son influence,

Digitized by Google

soit pour ménager l'orgueil de Marguerite, soit pour donner le change à la haine des grands et prévenir l'opposition qu'il redoutoit. Plus jaloux de l'autorité que des signes extérieurs du pouvoir, et du succès de ses entreprises que de vaines décorations, *Granvelle*, dans l'espérance de cacher la main qui faisoit jouer tous les ressorts de l'administration, correspondoit avec *Marguerite*, au lieu de conférer avec elle, et ne la voyoit que rarement. Mais les Flamands intéressés à découvrir la vérité, surent bientôt, malgré toutes ses précautions, que rien ne se faisoit que par lui, et cette idée augmenta leur éloignement pour les innovations projetées.

Entre toutes les institutions nouvelles, l'inquisition devoit révolter le plus des esprits qui n'étoient pas encore façonnés à la servitude. Ce tribunal abhorré qui punissoit les erreurs comme des crimes, et qui regardoit comme une erreur dangereuse la moindre déviation de la doctrine de l'église, étoit encore plus redoutable par les moyens dont il se servoit pour découvrir les hérétiques, que par les arrêts qu'il lançoit contre eux. Non-seulement il atteignoit partout sa

Digitized by Google

victime, sans qu'elle pût lui échapper, il frappoit sans qu'elle pût se défendre, mais encore il employoit l'espionnage, les délations domestiques, les interprétations absurdes ou malignes des choses les plus innocentes, pour pénétrer en quelque sorte dans l'intérieur de l'ame, deviner les pensées les plus secrètes, et s'assurer d'un prétendu délit dont l'auteur, l'objet et le théâtre sont également invisibles. Ce tribunal avoit été dans l'origine établi contre les Maures d'Espagne, par des raisons plus politiques que religieuses, mais par la suite les progrès de la réformation avoient fait croire dans plusieurs pays à la nécessité de multiplier ces formes tyranniques. Afin de laisser moins d'espérance à ceux contre lesquels l'inquisition devoit sévir, on l'avoit ôtée aux évêques, pour la donner aux moines plus dévoués au pape, plus étrangers aux relations sociales, et moins accessibles aux sentimens de l'humanité. Jamais on n'avoit fait de conjuration plus inique ni plus active contre la raison et la liberté de l'espèce humaine. En Espagne, elle avoit déjà ralenti l'activité des esprits, arrêté la circulation des idées et substitué partout à l'abandon d'une franche gaieté le silence de la réserve, de la

Digitized by Google

contrainte et de la défiance. La liberté avoit été bannie des conversations, la confiance du sein des familles, et l'on en étoit venu à se défier de soi-même et à craindre ce qu'on ne sauroit ni diriger, ni prévenir, les combinaisons de la pensée et les jeux d'une imagination active, qui, dans son cours rapide, amène toutes sortes d'idées. Les objections secrètes, les doutes timides qui s'élevoient quelquefois dans les esprits, y portoient la terreur. On les voyoit déjà trahis, condamnés et punis.

Dans le plan de *Philippe*, les Flamands devoient éprouver le même sort, et déjà le fléau de l'inquisition menaçoit ce qu'ils avoient de plus cher. La prospérité du commerce des Pays-Bas étoit inséparable d'une sage tolérance. Les lois, le caractère, les habitudes mêmes des Flamands repoussoient cette institution redoutée. On ne pouvoit l'introduire légalement chez eux sans le consentement des états; mais *Philippe* qui vouloit assurer la servitude de ses sujets par l'uniformité de la croyance et du culte, avoit établi ce tribunal dans les Pays-Bas avant de partir pour l'Espagne, et il l'avoit fait de sa propre et privée autorité

Digitized by Google

malgré les réclamations des Flamands. *Granvelle* animoit le zèle de ce tribunal et provoquoit son activité. C'étoit à ses yeux un excellent moyen de se défaire de toutes les personnes qui le gênoient dans l'exécution de ses plans. On les accusoit d'hérésie, et cette accusation vague menoit toujours à la mort. Les arrêts se multiplioient. Chaque jour voyoit tomber de nouvelles victimes. Les rigueurs de l'inquisition augmentoient le nombre des sectateurs de la doctrine nouvelle; le mécontentement général n'en étoit que plus prononcé, et malgré les bourreaux, l'indignation s'exhaloit en plaintes et en menaces.

A ces justes griefs des Flamands contre *Granvelle* et contre *Philippe*, s'en joignoient encore d'autres qui tenoient aux mêmes causes que les premiers. Dans ce temps de troubles et d'innovations, le nombre des évêques des Pays-Bas avoit paru trop petit pour surveiller les diocèses. Ces évêques ressortoient des archevêques de Rheims et de Cologne, et cette dépendance étrangère déplaisoit à *Philippe*. A son instigation, le pape *Paul IV* avoit créé dans les Pays-Bas treize évêchés nouveaux, et l'arche-

Digitized by Google

vêque de Malines avoit été déclaré primat et juge suprême de toutes les affaires ecclésiastiques de ces provinces. Ce changement pouvoit être utile; à une époque différente il eût peut-être réuni tous les suffrages, mais il avoit été fait d'une manière arbitraire. Ce nouvel ordre de choses altéroit tous les anciens rapports de la constitution du pays. *Granvelle* qui l'avoit conseillé, avoit été chargé de l'introduire, et ce bouleversement des lois avoit soulevé contre lui les citoyens de toutes les classes. Du moment où tant de créatures du roi prenoient séance dans les états, la noblesse craignit que la liberté politique ne fût bientôt plus qu'un vain nom; les abbés riches et puissans regrettoient les sacrifices qu'ils étoient obligés de faire pour doter les nouveaux évêques; le peuple ne les regardoit que comme des suppôts de la tyrannie religieuse, et le jour où ils prirent possession de leur siége fut un jour de deuil pour la nation.

Afin d'appuyer par la force ces innovations que proscrivoit l'opinion publique, *Philippe* avoit, au mépris des lois, laissé des troupes espagnoles dans ces provinces. Pour prévenir que la force qui

Digitized by Google

devoit protéger l'ordre social, ne se tournât contre lui, la constitution de la Flandre ne confioit qu'aux indigènes le soin de la sûreté publique. *Philippe* le savoit; les Flamands le lui avoient rappelé; il avoit solennellement promis de retirer ses satellites, mais il n'en avoit rien fait, et ces troupes assez nombreuses pour donner de l'inquiétude à la nation, ne l'étoient pas assez pour la contenir, et pour prévenir les effets de son mécontentement.

Ainsi *Philippe* avoit violé ses sermens, et s'étoit joué des lois auxquelles il devoit son autorité; mais le peuple qui accuse toujours plutôt les ministres que le prince, rejetoit tous ses griefs sur *Granvelle* seul; ce ministre portoit tout le poids de l'indignation publique, et cependant il ne faisoit qu'exécuter fidèlement les ordres cruels qu'il avoit reçus de son maître. Le prince d'*Orange*, *Egmont* et *Horn* qui le haïssent personnellement, mais qui persuadent aux Flamands que le patriotisme seul les fait agir, et se le persuadent peut-être à eux-mêmes, veulent profiter de ces dispositions pour le perdre. Ils écrivent à Philippe des lettres fortes et pressantes afin d'obtenir

Digitized by Google

son rappel. *Philippe* demande des faits et des preuves ; il répugne à congédier un ministre qui ne peut avoir d'autre tort à ses yeux que celui d'avoir trop bien servi ses passions ; mais *Granvelle* lui-même sent que l'animosité générale est parvenue à un tel degré, qu'il ne peut plus être utile à Philippe ; il demande son congé, et on l'accorde à ses instances. Il perd sa place (1564) sans perdre la confiance de son maître, qui emploie ailleurs ses talens et sa fidélité.

Les nobles qui s'étoient éloignés du conseil pendant l'administration de Granvelle, y reparoissent de nouveau et insistent sur la liberté des cultes. *Philippe* les berce de vaines espérances, dans le temps même où, dans les conférences de Bayonne, le duc d'*Albe* et *Médicis* concertoient la ruine des protestans. Le comte d'*Egmont* fait le voyage d'Espagne (1565) pour tâcher de fléchir Philippe, et pour prévenir de plus grands malheurs en l'engageant à se relâcher sur l'article de la religion. *Guillaume* adresse à *Marguerite* des représentations d'autant plus fortes qu'elles sont plus mesurées. *Philippe* cache ses desseins secrets sous un mas-

Digitized by Google

que de sincérité. Il paroît s'intéresser au sort des Flamands, et cependant il ordonne que les décrets du concile de Trente soient publiés dans les Pays-Bas, et exécutés avec la plus grande rigueur. *Marguerite*, qui peut mieux juger de l'exaspération des esprits, tâche d'adoucir dans l'application les maximes sévères qu'elle est obligée de professer en apparence; elle voudroit assurer la tranquillité des Pays-Bas, en composant avec les intérêts des Flamands et les passions de Philippe. Ce rôle est difficile; elle est gênée dans sa marche, et soumise à une surveillance continuelle. De là les incertitudes et les contradictions de sa conduite. Les protestans ne peuvent pas prendre confiance dans un gouvernement qui n'est pas d'accord avec lui-même, et dont les actions et le langage correspondent si mal ensemble. Dans le dessein de donner plus de force à leurs représentations, et de suite à leurs démarches, ils forment une association étroite. *Louis de Nassau*, le frère de Guillaume, qui professe la doctrine nouvelle, dirige leurs mouvemens. Les catholiques eux-mêmes approuvent cette mesure hardie, parce

Digitized by Google

qu'ils ne voient dans la résistance des protestans qu'un moyen de sauver la constitution et la liberté publique. Les chefs de l'opposition y applaudissent également. Ceux d'entre eux qui s'intéressent au bien général, se flattent que la crainte ramènera *Philippe* à des sentimens plus modérés; ceux qui ont des vues personnelles, se félicitent de trouver dans les troubles des moyens de satisfaire leur ambition et leur cupidité. Le roi d'Espagne pouvoit encore d'un mot tout pacifier; mais étranger au caractère et au génie du peuple flamand, il ne connoissoit pas la nature du mal, et méprisoit ses ennemis. A ses yeux, toute résistance est un crime; un crime doit être réprimé ou puni par la force; la modération paroîtroit impuissance, la douceur ne seroit qu'une foiblesse honteuse. Quatre cents gentilshommes lui présentent une adresse respectueuse, dans laquelle ils ne demandent que l'intégrité de la constitution et l'abolition de l'inquisition religieuse. Pour toute réponse, *Philippe* envoie le duc d'*Albe* gouverner les Pays-Bas à la place de *Marguerite* (1567).

Digitized by Google

C'étoit déclarer que la force seule devoit décider ce grand procès, et ôter toute espérance aux Flamands. *Albe* arrive à la tête de huit mille Espagnols éprouvés, qui seront de fidèles ministres de ses vengeances. Son caractère est connu : ferme jusqu'à la dureté, impérieux et inexorable, il aimoit mieux briser les résistances que les fléchir. Accoutumé à prodiguer le sang dans les combats, il sera peu disposé à l'épargner dans les troubles civils. Au seul nom de cet homme redouté, la terreur et la consternation se répandent dans toutes les provinces, et il semble que toute la nation ait été mise sous le couteau du despotisme. *Guillaume*, qui connoît d'*Albe* et qui sait qu'il ne pardonne pas, ne voulant pas périr sans gloire et sans fruit pour son pays, soustrait sa tête aux dangers qui la menacent, et se retire en Allemagne (1567). *Egmont* et *Horn*, moins prévoyans que lui, restent dans le pays, et exposent leur vie en voulant sauver leur fortune. *Guillaume* est suivi dans sa fuite par beaucoup d'hommes puissans et considérés, qui ont montré assez de vertu pour mériter la haine ou les soupçons de Philippe,

Digitized by Google

et qui ont trop de courage pour acheter leur sûreté par des bassesses. Une partie du peuple même abandonne ses foyers et s'exile volontairement; la terreur du nom d'*Albe* fait quitter au laboureur la charrue, à l'artisan son atelier, et nombre de citoyens de toutes les classes vont porter ailleurs leur activité et leur industrie. La cruauté d'*Albe* surpasse les craintes des malheureux Flamands. Les troupes sont réparties dans les villes principales; et les soldats espagnols animés par la haine des Flamands, par le désir du butin et par le fanatisme de la religion, se prêtent avec joie aux ordres de leur général. Partout on dresse des échafauds. Un tribunal inique, composé de douze juges, tous étrangers aux Pays-Bas par leur naissance, ou vendus à l'Espagne, s'organise au mépris des lois du pays. Il prononce la peine de mort contre les délits les plus légers sur des indices foibles ou équivoques, et même sans preuves quelconques. Tous ceux qui ont appuyé des réclamations légales contre les abus de l'autorité, ou qu'on peut soupçonner de les avoir approuvées secrètement, sont regardés et jugés comme

Digitized by Google

autant de fauteurs de l'hérésie, et tous ceux qui professent la doctrine nouvelle ou qui y inclinent, sont condamnés et punis comme rebelles. La richesse, la naissance, les talens deviennent des crimes; les vertus et les services éclatans mènent à la mort; l'obscurité même ne sauve personne. *Egmont* et *Horn*, arrêtés et mis aux fers, invoquent en vain le privilége que les lois assurent aux accusés de leur rang, de n'être jugés que par leurs pairs; leur rang même est un titre de condamnation, et ils meurent (1568) dans les supplices sous les yeux d'un peuple immense. En voyant tomber ces têtes illustres, il semble que la liberté elle-même expire; on prévoit que la tyrannie qui ne les a pas respectées ne respectera rien, et qu'elle sera sans pudeur et sans terme. Les nombreux satellites d'Albe, répandus parmi les spectateurs de cet attentat, contiennent leurs mouvemens et leurs murmures; mais ils ne peuvent empêcher la douleur publique de s'exhaler en gémissemens, et les victimes généreuses que le despotisme s'immole, objets de culte pour leurs concitoyens, sont suivies de leurs regrets et de leurs larmes.

Digitized by Google

On confisque les biens de *Guillaume*, et ces biens servent à payer les excès et les crimes des soldats. *Albe* parcourt tout le pays avec ses bourreaux, et partout de sanglantes exécutions annoncent aux peuples son arrivée; le glaive est levé sur toutes les têtes. Plus il commet de meurtres juridiques, et plus les provinces se dépeuplent. Le nombre de ceux qui s'exilent volontairement s'accroît tous les jours; mais ces exils multiplient les confiscations, et les confiscations procurent au duc d'*Albe* les moyens de multiplier les instrumens de sa fureur, et de récompenser les suppôts de sa tyrannie.

Cependant, *Guillaume*, retiré en Allemagne, n'oublie ni ce qu'il doit à sa patrie, ni ce qu'il se doit à lui-même. Les exilés le pressent de prendre les armes et de sauver la liberté mourante. Il ne s'agit pas pour lui de jouer le bonheur de toute une génération sur la table du hasard, dans l'espérance d'une perfection idéale, et de sacrifier le présent à un avenir éloigné, incertain, chimérique; il s'agit de prévenir par une mesure vigoureuse la ruine de tout un peuple, de combattre pour le main-

Digitized by Google

tien de l'ordre social que la tyrannie attaque, ébranle et menace de renverser, et de défendre, par la force, des droits positifs que la force croit pouvoir violer impunément. Les lois autorisent Guillaume à la défense de son pays. Allemand d'origine, il est Brabançon par les terres considérables qu'il possède dans le pays. Le contrat qui lie les états du Brabant à leur prince, libère les citoyens de toute obligation, du moment où le prince s'affranchit des siennes, et leur assure même le droit de le ramener au devoir par la contrainte. Cette constitution pouvoit être vicieuse, elle plaçoit la garantie des lois politiques dans la force physique des individus, au lieu de la placer dans le mode même d'organisation de la souveraineté, dans l'action et la réaction réciproques des élémens du pouvoir. C'étoit retomber dans l'état de nature pour sauver l'état social, en appeler aux passions des excès des passions, et leur fournir un moyen légal de bouleverser l'ordre public; mais enfin, cette constitution existoit, elle avoit été jurée par le prince et par les membres des Etats; ils ne pouvoient et ne devoient pas avoir

Digitized by Google

d'autre règle de la légitimité de leur conduite.

Guillaume développe ces principes dans un manifeste qu'il publie (1568) pour justifier ses démarches, et les armes à la main demande le redressement des griefs des Pays-Bas. Les puissances protestantes dont il implore le secours, se montrent peu disposées à le seconder. La Suède et le Danemarck craignent l'Espagne, et espèrent que les troubles de la Flandre feront tomber son commerce et que le leur s'élèvera rapidement. La reine d'Angleterre *Elisabeth* nourrit les mêmes craintes et les mêmes espérances; mais plus habile et plus voisine du foyer des agitations, elle veut entretenir le mouvement dont elle compte profiter, et promet de favoriser secrètement les plans de Guillaume. *Coligni* et les protestans de France sentent combien il leur importe que Philippe, qui soutient leurs ennemis, soit occupé dans ses propres états, et que les partisans de la nouvelle doctrine ne succombent pas sous ses efforts. Au défaut d'autres secours, *Coligni* éclaire *Guillaume* de ses conseils. Soit politique, soit conviction, soit peut-être

Digitized by Google

l'une et l'autre, *Guillaume* prend de l'éloignement pour la religion des oppresseurs de son pays; sentant la nécessité de s'attacher fortement un parti, il embrasse la religion protestante qui est déjà celle de son frère, et se flatte qu'une partie de l'Allemagne épousera sa cause. Mais l'esprit conciliateur, le caractère doux et tolérant de *Maximilien II* étoient parvenus à calmer les animosités dans l'Empire, et la plupart des princes protestans lui avoient promis de ne pas prendre une part directe et active à la querelle sanglante qui alloit s'engager. Cependant ils favorisoient sourdement les mécontens des Pays-Bas. Sans se déclarer pour eux, plusieurs avoient fourni à Guillaume des troupes et de l'argent, et ce fut avec ces secours qu'il commença la guerre.

Ses premiers efforts furent malheureux. A la vérité, dans toutes les provinces, l'opinion publique étoit pour lui. Les catholiques et les protestans formoient également des vœux pour le succès de ses armes, car *d'Albe* avoit irrité tous les partis. Il n'étoit plus question de l'autorité des Etats; tout se faisoit sans eux et contre eux. Aux persé-

Digitized by Google

cutions religieuses avoient succédé des impôts arbitraires, inconstitutionnels, excessifs, mal répartis, qui pesant sur le commerce, avoient réveillé l'égoïsme et l'avoient attaché lui-même à la cause commune; mais les provinces et les villes étoient contenues par la terreur et par la force. Il ne falloit pas moins que des victoires pour leur donner le courage d'agir, et les premiers pas de *Guillaume* furent marqués par ses défaites. Trois fois il osa se mesurer avec d'*Albe*, et trois fois la supériorité du génie militaire de l'Espagnol et la discipline de ses troupes triomphèrent de la valeur et de la généreuse persévérance de *Guillaume*. La cause de la liberté politique des Pays-Bas paroissoit perdue sans retour. Un événement aussi heureux qu'imprévu changea la face des affaires (1572).

Des corsaires équipés par des émigrés belges et bataves ayant été obligés de quitter les ports d'Angleterre, et ne sachant où trouver un asile, avoient surpris le port et la ville de la Brille, et y avoient arboré l'étendard de l'insurrection. La conquête de cette ville fut le signal d'un grand mouvement dans les

Digitized by Google

provinces du nord. Cette partie du pays offre un terrein coupé dans tous les sens par des rivières, des canaux, et par la mer elle-même. Elle est singulièrement propre à une guerre défensive. Les victoires ne peuvent pas y être décisives ni les défaites fort désastreuses; on peut avec facilité s'y refaire de ses pertes. Les habitans de ces provinces, moins riches que ceux des provinces du midi, endurcis aux fatigues et aux dangers par une vie difficile et un travail soutenu, sont plus disposés aux sacrifices, parce qu'ils ont moins à perdre, et n'attendent qu'une occasion d'éclater. Presque tous protestans, ils étoient plus irrités que les autres des persécutions du duc d'*Albe*, quoiqu'ils en eussent moins souffert; et ce ne fut qu'à cette époque que l'insurrection prit une marche fixe, un caractère alarmant et des mesures redoutables.

Guillaume arrive dans ces contrées, dont Philippe l'avoit nommé autrefois gouverneur, et où il avoit des biens considérables, des intelligences secrètes et beaucoup d'amis. Il fait de ces provinces le centre de ses opérations et le foyer de la liberté. Les Hollandais lui accordent de

Digitized by Google

l'argent, et lui permettent de lever des troupes. Cependant, quelque prononcées que fussent ces mesures, les mécontens n'accusoient et n'attaquoient encore que le duc d'Albe; ils ne pensoient pas à rompre les liens qui les attachoient à leur prince, ou du moins les chefs ne trahissoient pas leurs secrets.

Leurs premières entreprises échouèrent; celles du duc d'*Albe* furent presque toutes couronnées de succès. Les insurgés avoient plus d'ardeur que de moyens, plus d'énergie que de tactique, et leurs mouvemens manquoient le but, faute d'unité et de direction. Au contraire d'*Albe* doubloit ses forces par l'activité: lui seul avoit produit le mal, mais lui seul paroissoit aussi capable de le combattre et de le conjurer.

Il est rappelé (1573) au moment où il espéroit de triompher de l'insurrection et de recueillir le prix de ses forfaits. *Philippe*, qui a long-temps approuvé sa conduite, cède aux insinuations de ses ennemis. Ils lui persuadent que la haine personnelle des Flamands contre le duc les empêche de se soumettre, et que son rappel seroit un bienfait qui les disposeroit à l'obéissance. Le roi d'Espagne

Digitized by Google

envisageant d'un autre œil les troubles des Pays-Bas, croit en effet qu'il faut changer de système ou d'instrument pour les réduire. *Requesens*, commandeur de l'ordre de Saint-Jacques, vient remplacer le duc d'Albe; c'étoit faire succéder la foiblesse à la férocité. *Requesens*, plus initié dans les secrets de la politique que dans ceux de l'art de la guerre, trop âgé pour être actif et entreprenant, naturellement doux, timide, irrésolu,, adopte un système mitoyen, peu analogue aux circonstances. Il croit devoir mêler les voies de rigueur aux voies de conciliation, et par ce mélange il détruit l'effet des unes, et s'ôte le mérite des autres. Les insurgés ne se contentent plus de promesses vagues, et connoissant les avantages de leur position, ils demandent une garantie solennelle de leurs droits et de leur existence politique. Les propres soldats de Requesens servent leur cause. Malgré la richesse de l'Espagne, le prêt des troupes n'étoit pas assuré, et souvent les soldats se mutinant, se payoient eux-mêmes en commettant des brigandages affreux, ou refusant de marcher à l'ennemi, faisoient manquer les plans les mieux concertés. L'ar-

Digitized by Google

mée de Requesens, à laquelle il étoit dû des arrérages considérables, se révolte (1576), et les désordres qu'elle se permet, rendent le régime espagnol encore plus odieux. A peine ce mouvement est apaisé, que *Requesens* meurt, et *Don Juan d'Autriche* le remplace (1577).

Ce jeune héros, digne rejeton de Charles-Quint, l'effroi des Ottomans, l'enfant chéri de l'église, l'objet de la haine secrète de Philippe, arrive avec tout l'éclat que répand sur lui la victoire de Lépante qu'il vient de remporter sur les infidèles. Les provinces du nord et celles du midi avoient conclu la pacification de Gand. Le danger commun auquel les exposoient les excès d'une soldatesque effrénée, avoit rapproché les protestans et les catholiques. Durant l'intervalle qui s'étoit écoulé entre la mort de *Requesens* et l'arrivée de *Don Juan d'Autriche*, on avoit suspendu l'activité des lois pénales contre les religionnaires; et pour décider définitivement les points litigieux, on s'étoit réuni à demander la convocation de l'assemblée générale des états du pays. En arrivant dans les Pays-Bas, *Don Juan* avoit confirmé le traité de Gand par l'*édit perpétuel* (1577), et

Digitized by Google

ses premières démarches n'avoient annoncé que des vues impartiales et des intentions pacifiques.

Bientôt les Belges remarquent qu'il ne veut que gagner du temps, flatter les esprits pour les endormir, promettre pour tromper plus sûrement, et diviser les partis pour les détruire l'un par l'autre. Comme les mécontens manquent d'un centre de direction, qu'ils savent bien ce qu'ils ne veulent pas, mais qu'ils ne savent pas distinctement ce qu'ils veulent, ils essaient de se ménager un appui dans un prince étranger. Sans former le dessein de se séparer à jamais de l'Espagne, ils appellent l'archiduc *Mathias* (1577), pour le mettre à leur tête, et lui donner les décorations du pouvoir. Ce prince, sans moyens et sans énergie, manque de toutes les qualités propres à fixer la confiance, et bientôt il retourne en Allemagne. Les Belges espèrent plus de services de *François, duc d'Anjou* (1580); ils se flattent qu'un prince du sang de France leur donnera de la puissance et de la considération, et le duc, inquiet et ambitieux, saisit avec empressement cette occasion de faire parler de lui. Les espérances des Belges furent en-

Digitized by Google

core trompées : imprudent, léger, élevé dans une cour despotique, le duc d'*Anjou* trahit trop tôt ses vues intéressées ; il veut obtenir par la force ce qu'il ne peut devoir qu'à l'adresse, au temps, à une soumission volontaire ; il provoque la résistance par des entreprises hasardées, et ses desseins contre Anvers ayant échoué, il va cacher sa honte en France (1583), où le chagrin abrège ses jours.

Don Juan étoit mort (1578), accusé de projets ambitieux et contraires aux intérêts de l'Espagne. Sa mort subite avoit fait soupçonner d'un nouveau forfait une cour qui ne s'étoit jamais refusée aux crimes utiles. *Alexandre Farnèse*, prince de Parme, fils de Marguerite, avoit remplacé *Don Juan*. La victoire qu'il avoit remportée sur les insurgés à Gemblours, l'avoit désigné à Philippe pour ce poste difficile. Guerrier consommé, il joignoit à une valeur brillante une imagination vaste et un esprit réfléchi ; il concevoit avec hardiesse, il exécutoit avec prudence. Autant homme d'état que capitaine, il savoit également combattre et négocier. Exercé à dissimuler et à feindre, il espère beaucoup de la division qui règne entre les pro-

Digitized by Google

vinces du midi et celles du nord ; il l'entretient avec art ; il la nourrit avec soin, et en semant adroitement la défiance et l'espérance dans les esprits, il parvient à son but. L'Artois, le Hainaut, la Flandre française se séparent des autres provinces, et se déclarent pour l'Espagne ; une grande partie de la noblesse forme une alliance étroite avec le nouveau gouverneur, pour rétablir la soumission et l'ordre dans les Pays-Bas.

Guillaume mûrissoit depuis longtemps dans le silence un projet hardi, mais sagement combiné, qui seul pouvoit fixer la liberté dans la contrée qu'il a arrachée à l'esclavage, et empêcher que le sang qu'on a versé n'ait coulé sans fruit pour le bien de l'humanité : c'étoit de former des provinces du nord une république indépendante, et d'abandonner les autres à leur destinée. Le prince d'*Orange* avoit vu de bonne heure que l'union des dix-sept provinces seroit toujours foible, incertaine et précaire ; qu'il étoit difficile de resserrer leurs liens, et que si elles conservoient les mêmes rapports, elles finiroient par subir toutes le joug également. La religion protestante dominoit dans les provinces du nord, celles

Digitized by Google

du midi étoient presque tout entières catholiques. Dans les premières, le clergé n'avoit aucune espèce d'influence politique ; dans les autres, les évêques et les abbés étoient tout-puissans. Dans celles-ci, le peuple plus riche, et par conséquent plus amolli, craignoit les dangers et les sacrifices; dans celles-là, le peuple pauvre, robuste, entreprenant, familiarisé avec la mer, étoit plus jaloux d'acquérir que de conserver. *Guillaume* ne voit personne dans ces provinces qui puisse lui disputer la naissance, le rang et les richesses; et le pouvoir qu'il y exerce n'est ni partagé ni contesté. Au contraire, dans les autres il trouve des rivaux d'ambition qui lui sont inférieurs en mérite, mais qui forment les mêmes prétentions que lui, et dont le crédit est même supérieur au sien. Toutes ces considérations réunies avoient attaché fortement *Guillaume* au projet d'unir les provinces du nord, et de les isoler des autres. Ramenant toutes ses pensées à ce plan favori, il s'en occupoit sans relâche, et préparoit de loin les voies à ce grand événement. L'alliance étroite qu'une partie des provinces du midi venoit de former avec le duc de Parme et avec l'Es-

Digitized by Google

pagne, lui parut une occasion favorable d'éclater, et il en profita avec autant d'habileté que de succès.

Les députés de la Hollande, de la Zélande, de la Gueldre, de la Frise et de Gröningue s'assemblent à Utrecht. *Guillaume* leur développe son plan, il leur fait sentir la nécessité de cette mesure, leur en montre tous les avantages, prévoit les obstacles et les facilités de l'entreprise, combat les uns par les autres, calcule les résistances et les moyens de les vaincre, et fixe les esprits incertains en leur offrant en perspective la liberté, la gloire et la puissance de la patrie commune. Son discours lumineux et profond semble dérouler à tous les yeux l'histoire future de la république, et en parlant des suites heureuses de cette grande résolution, il s'exprime avec tant d'assurance, de force et de clarté, que l'avenir paroît aussi certain que le passé, et que le doute fait place à une entière confiance. Convaincus par les raisons, ou persuadés par l'éloquence de Guillaume, les députés obéissent à son ascendant, et signent l'acte solennel de leur union (1579). C'est de cette époque que date la création de la république et

Digitized by Google

la naissance d'une puissance nouvelle. Dans ce moment, les liens qui attachoient l'existence des provinces du nord à l'Espagne, furent rompus pour toujours, et la révolution fut consommée.

En jugeant cette révolution, on ne doit pas oublier qu'elle ne mérite ce nom qu'improprement, si l'on entend par ce mot un bouleversement subit et total de la constitution, des lois, et de la situation politique, une dissolution complète de la souveraineté. Ce fut insensiblement que celle dont nous parlons atteignit son terme. Des circonstances imprévues et incalculables y ont plus contribué que des préparations réfléchies. Elle fut plutôt le résultat de causes locales et accidentelles, que de ces causes générales, qui, déterminant de loin le sort des états, semblent agir avec une nécessité égale à celle des lois de la nature. La séparation des Pays-Bas de l'Espagne, ne fut pas du tout l'effet d'une nouvelle direction des opinions et des idées dominantes. Les formes établies y étoient appropriées aux besoins, aux vœux et aux habitudes de la nation, et bien loin que le peuple fût las de ce mode d'existence, il y tenoit avec chaleur. Ce ne furent ni l'amour vague

Digitized by Google

des innovations, ni la manie de réaliser des théories abstraites et de faire sur l'application des principes généraux des expériences hasardées et sanglantes, qui amenèrent la fondation de la république. Le comble de la tyrannie inspira aux victimes de l'oppression le courage du désespoir. Ce furent des sentimens, bien plus que des idées, qui dictèrent les premières résolutions. Les Flamands, dans l'origine, ne vouloient pas changer leur constitution. Leur seul désir étoit de la conserver dans son intégrité, et les démarches que Philippe se permit contre leurs lois politiques, furent l'unique objet de leurs plaintes et le motif de leur insurrection.

Dans ces provinces, la souveraineté étoit partagée entre le prince et les états. Leur concours étoit absolument nécessaire pour créer de véritables lois. Du moment où le prince essayoit de substituer à ce concours salutaire, qui seul devoit être l'organe de la volonté générale, sa volonté particulière, c'étoit lui proprement et lui seul, qui entreprenoit une révolution. De ce moment, les états n'avoient plus l'obligation de lui obéir, et pouvoient lui résister légi-

Digitized by Google

timement, puisqu'il n'avoit pas le droit de violer les formes constitutionnelles du pays. Partout où la souveraineté est composée de différens élémens et de plusieurs pouvoirs, celui d'entre eux qui tâche le premier de paralyser et d'anéantir les autres, dépasse le premier la ligne du droit; franchissant les limites qui seules rendent sa puissance légale, il donne aux autres le droit de le refouler dans son enceinte, et d'assurer le maintien de leurs lois politiques, en s'opposant à son usurpation. Ainsi, dans les Pays-Bas, non-seulement les états pouvoient, mais ils devoient même résister à Philippe. En exécutant leurs décrets et en appuyant leurs mesures, le peuple obéissoit à une autorité légitime.

Aussi, au commencement des troubles, on ne vouloit pas enlever au roi d'Espagne la part qu'il avoit à la souveraineté; on vouloit simplement l'empêcher de s'attribuer un pouvoir qui ne lui appartenoit pas, et lorsque toutes les représentations eurent été inutiles, le ramener par la force aux termes du droit. Cette juste entreprise conduisit finalement à l'entier renversement de l'ancienne constitution et à la création

Digitized by Google

d'un nouvel ordre de choses ; mais ce grand changement ne s'opéra qu'au bout de vingt ans ; il fut l'ouvrage de la nécessité et des circonstances. Lors des premières divisions et même des premières hostilités, aucun de ceux qui prirent les armes ne pensoit à détacher les Pays-Bas de l'Espagne. *Guillaume* lui-même, quand il s'engagea dans la carrière qu'il a fournie avec tant de gloire, n'avoit pas conçu un plan aussi vaste et aussi hardi. En supposant le contraire, on se feroit une fausse idée de ses principes, et l'on élèveroit son génie aux dépens de son caractère. Si Philippe avoit fait droit aux justes griefs des mécontens, ils seroient restés avec plaisir dans leurs relations politiques, ou se seroient rangés de nouveau sous les lois d'une dépendance à laquelle ils étoient accoutumés. Il ne falloit pas moins que les fautes multipliées du ministère espagnol, pour faire d'une insurrection qui n'étoit pas dans ces contrées un phénomène extraordinaire, le premier anneau d'une révolution décisive.

L'acte d'union signé à Utrecht, conservoit à chaque province ses formes po-

Digitized by Google

litiques, ses droits et ses usages. L'association n'avoit d'autre but que le maintien de la liberté générale et la défense commune du pays contre l'ambition persévérante du roi d'Espagne. Chaque province devoit former un état séparé, mais ces états réunissoient leur force et concertoient leurs mesures pour tout ce qui tenoit à la sûreté extérieure. Les dépenses et les sacrifices devoient être répartis également par l'assemblée fédérative composée des députés des différentes provinces. Ce n'étoit qu'à l'unanimité que la guerre ou la paix devoient être résolues, et qu'on pouvoit exiger des peuples de nouveaux impôts. Dans toutes les autres affaires, la majorité des voix étoit décisive. Les démêlés qui s'élèveroient entre les provinces, devoient être jugés par les stadthouders ou capitaines-généraux. Les confédérés devoient s'assembler à Utrecht à des jours marqués, et on leur remettoit à éclaircir et à interpréter les points litigieux et obscurs de l'acte d'union.

Guillaume avoit été l'ame des opérations de l'assemblée d'Utrecht. Des raisons politiques l'avoient empêché de se montrer entièrement à décou-

Digitized by Google

vert ; mais peu de temps après que l'acte d'union eût été conclu et publié, il y accéda ouvertement. Les imperfections et les défauts de ce gouvernement fédératif n'avoient sûrement pas échappé à son œil pénétrant. L'acte d'union étoit l'ouvrage de la nécessité des circonstances. On y avoit calculé les rapports et les mesures pour le présent, et non pour un avenir éloigné. Cette fédération manquoit d'ensemble et d'unité. On y avoit sacrifié l'unité à la division des pouvoirs. Les ressorts n'étoient pas assez concentrés, pour que le mouvement fût rapide, uniforme et sûr (*). Le génie

(*) Quels que soient les défauts que les théoriciens politiques ont trouvés dans la constitution fédérative des États-Unis, il est certain qu'elle a été le principe de leur puissance et de leur bonheur pendant plus de deux siècles. Durant cette période, la marche progressive de la population, du travail, de la richesse et de la culture dans cette république commerçante dépose en faveur de la sagesse de ses lois politiques, ou plutôt prouve, par un exemple frappant, une vérité qu'on ne doit pas se lasser de répéter, parce qu'on ne se lasse pas de la perdre de vue : c'est que les mœurs, les habitudes, le caractère national d'un peuple servent de contre-poids ou de correctif à l'imperfection de ses lois ; que l'esprit de son gouvernement importe plus à son bien-être que les formes de sa

Digitized by Google

de *Guillaume* fut maîtrisé par les événemens. C'étoit beaucoup pour le moment, d'avoir organisé cette union. Ses vues s'étendoient plus loin. Dans ses idées cet acte devoit être temporaire, et non servir de base fixe et durable à la constitution des Etats-Unis. Il attendoit beaucoup du temps, de ses services et d'une paix glorieuse. S'il avoit été conservé à son pays, il lui auroit probablement donné une constitution où les pouvoirs eussent été partagés sans être isolés, et conciliant l'intérêt général avec son intérêt particulier, il auroit assuré, par de nouveaux arrangemens, la fortune de sa maison et la liberté publique.

Du moment où *Philippe* apprit que les provinces du Nord s'étoient formellement séparées de l'Espagne, et que Guillaume avoit été le moteur secret de cette entreprise et l'approuvoit hautement, il ne déguisa plus sa haine; il annonça clairement ses projets de vengeance, et déclarant le prince d'*Orange*

constitution, et que l'étude des faits inspire une juste défiance contre les principes généraux de ces théories politiques qui procèdent par voie d'exclusion.

Digitized by Google

hors de la loi, il mit sa tête à prix. Les Etats-Unis répondirent à cette démarche violente, en publiant que Philippe étoit un tyran qui ne méritoit aucune espèce d'obéissance, et qu'ils rompoient pour toujours les liens de dépendance qui les attachoient à lui (1581). *Guillaume* n'opposa à l'arrêt qui le condamnoit à mort, que l'indifférence du mépris et le calme du courage. Plus sa vie étoit en danger, plus il l'exposoit avec une généreuse confiance.

La mort l'attendoit à Delft. L'or de l'Espagne et les promesses des prêtres avoient déjà plus d'une fois armé contre lui le bras des assassins; *Javrighi* et *Salzedo* avoient attenté à ses jours sans succès. *Balthasar Gérard* fut plus heureux. Ce scélérat, bourguignon de naissance, tua *Guillaume* d'un coup de pistolet au sortir de table. Arrêté et interrogé, il avoua qu'un franciscain de Tournai et un jésuite de Trèves l'avoient encouragé à ce meurtre; que l'idée de gagner en même temps le ciel et la récompense promise par l'Espagne, avoit été le motif de son action; qu'il en avoit prévenu le prince de Parme, qui l'avoit adressé au conseiller d'état d'*Assonville*

Digitized by Google

pour se concerter avec lui. Il périt dans les supplices, foible expiation d'un si grand forfait, et porta sur l'échafaud la même audace que dans le crime.

Guillaume mourut (1584) à cinquante-deux ans, dans toute la force de son génie; à l'époque où la reconnoissance des Provinces-Unies alloit lui faire recueillir le fruit de ses travaux. On a prétendu qu'il étoit mort à propos pour les intérêts de sa réputation, et que la puissance qu'il étoit sur le point d'acquérir auroit affoibli l'éclat de sa gloire, mais ce que nous connoissons de lui doit nous faire présumer que sa grande ame ne se seroit pas démentie, et que par un bel usage de la puissance, affermissant la liberté publique, il se seroit fait pardonner son élévation.

Sa mort répandit le deuil et la consternation parmi les Bataves, et la joie à Madrid. *Philippe* se flatta que la nouvelle république expireroit avec son créateur, et que l'insurrection s'éteindroit d'elle-même. Les victoires du duc de Parme, la prise d'Ypres, de Bruges, de Gand, de Bruxelles, de Malines, qui fut suivie de celle d'Anvers (1585), paroissoient justifier les espérances du roi d'Es-

Digitized by Google

pagne. Elles furent trompées. La nouvelle république supporta ce malheur sans foiblesse. Elle honora la mémoire de son fondateur, en prenant une attitude ferme et fière, et en persévérant dans ses principes. L'esprit de *Guillaume* lui survécut. L'impulsion qu'il avoit donnée à ses concitoyens, avoit été trop forte pour se perdre dans le repos de la servitude.

Après la mort du prince d'Orange, la république crut avoir plus que jamais besoin du secours de l'Angleterre. *Elisabeth* le lui promit et le lui accorda (1585); mais les ports de Flessingue, de Ramekens et de la Brille furent engagés à l'Angleterre pour payer sa protection, et ce prix pouvoit paroître excessif. Le comte de *Leicester*, favori d'Elisabeth, qu'elle envoya en Hollande (1586) pour être gouverneur-général de la république, étoit peu fait pour la gouverner; incapable de la défendre, il nuisit à ses intérêts par des fautes graves, l'agita par ses intrigues et annonça le dessein de l'asservir; ses inconséquences et sa légéreté le perdirent, et obligeant la reine à le rappeler (1588), elles sauvèrent les Etats-Unis. La guerre directe qui éclata bientôt après entre l'An-

Digitized by Google

gleterre et l'Espagne, devoit entraîner la ruine de la république si l'Espagne triomphoit; elle succomba, et la république acquit durant cette lutte sanglante un plus haut degré de consistance et de force. Nous ne nous arrêterons pas à ces événemens, ils trouveront leur place dans le tableau du règne d'Elisabeth.

Les victoires de *Henri IV*, les défaites de la Ligue, les efforts multipliés et inutiles de *Philippe II* pour la soutenir, servirent puissamment la cause de l'indépendance des Etats-Unis. La politique leur dictoit impérieusement de s'attacher à la France et à l'Angleterre, qui obligeoient leur ennemi commun à partager ses forces. Si *Philippe* avoit pu réunir toutes les siennes contre la Hollande, la Hollande auroit subi le joug; mais l'Angleterre et la France sentoient que l'existence de la république nouvelle importoit à leur propre sûreté, et elles favorisèrent l'établissement de cette puissance naissante. Cette union fut durable; elle reposoit sur l'identité des intérêts.

Les circonstances assuroient des alliés aux Etats-Unis, les événemens conspiroient à leurs succès, mais ils se montroient

Digitized by Google

dignes de leur bonheur par une conduite réfléchie, sage, mesurée, qui n'excluoit pas les entreprises hardies. Le duc de Parme trouva dans le jeune *Maurice* un rival toujours brave et souvent heureux. Le génie de Guillaume revivoit dans le second de ses fils. Après la mort du duc de Parme (1592), l'Espagne n'eut plus à opposer à Maurice de général qui méritât de combattre contre lui. C'est dans ce temps que les Hollandais jetoient les fondemens de leur puissance dans l'Inde; leur amiral *Corneille Hootman* doubloit le cap de Bonne-Espérance (1595); le commerce et la marine des Bataves s'élevoient sur les ruines du commerce et de la marine de l'Espagne, et ils attaquoient cette puissance avec ses propres richesses.

L'époque des grands dangers de la république fut celle des grandes vertus. Le gouvernement montroit de la prudence sans timidité, de l'ardeur sans enthousiasme, de la persévérance sans obstination. Le même esprit avoit passé dans les particuliers et animoit toute la nation. On ne composoit point avec les besoins de l'état. Chacun voyoit sa fortune dans la fortune publique, les sa-

Digitized by Google

crifices étoient les seules jouissances dont on fût avide et jaloux. Les mœurs étoient sévères et pures, la vie simple et mâle, les relations domestiques douces et saintes, la piété sincère et fervente. Ce peuple méritoit d'être libre, car il craignoit Dieu, respectoit les lois et plaçoit la liberté dans la justice.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII.

Élisabeth monte sur le trône. Son caractère. Ses principes de gouvernement et d'administration. Sa politique extérieure. Progrès de la puissance et de la richesse nationale de l'Angleterre. Mort tragique de Marie, reine d'Écosse. La guerre éclate entre l'Espagne et l'Angleterre. L'Angleterre triomphe. Troubles d'Irlande. Faveur, disgrâce, mort d'Essex. Mort d'Élisabeth et de Philippe II. Épuisement de l'Espagne. Sa décadence politique.

Les passions et le fanatisme détruisoient en France l'ouvrage de plusieurs siècles, et y naturalisoient le désordre et le crime; l'Espagne s'affoiblissoit en semant le trouble chez ses voisins; l'insurrection des Pays-Bas obligeoit Philippe II à prodiguer ses troupes et son argent pour soumettre ses propres sujets; l'Angleterre seule, tranquille et heureuse, se félicitoit des faux calculs du roi d'Espagne, profitoit de ses fautes, et augmentoit en silence ses forces pendant qu'il consumoit inutilement les siennes.

Digitized by Google

Du sein de son île, *Elisabeth* suivoit de l'œil les agitations du continent, les dirigeoit par son active prévoyance, et jouoit le rôle d'un spectateur paisible, tout en prenant une part indirecte aux événemens. Son génie créa la puissance de l'Angleterre. Elle suscita des obstacles et des ennemis à l'Espagne, l'attaqua d'abord sourdement, puis avec éclat, et par ses triomphes sauva tous les états de l'Europe de l'esclavage qui les menaçoit.

Elisabeth, fille de Henri VIII et d'Anne de Boleyn, étoit née (1538) sous les plus heureux auspices. Bientôt le sort tragique de sa mère changea entièrement le sien, et elle connut de bonne heure l'infortune et les larmes. Le malheur qui brise les ames foibles, donne de la trempe aux esprits supérieurs; c'est la meilleure école des princes: ce fut celle d'Elisabeth. Elle ne trouvoit à la cour de son père ni les plaisirs, ni les flatteries qui enivrent les jeunes cœurs; l'avenir ne lui offroit point de perspective riante ni assurée; elle sentit le besoin de se ménager d'autres ressources que celles de la fortune et de la faveur. Ses études sérieuses et profondes

Digitized by Google

furent au-dessus de son âge et de son sexe. Elle apprit le français, l'italien, le latin et même le grec. On l'occupa beaucoup plus des langues mortes que des sciences ; c'étoit l'esprit du siècle. Le commerce des grands écrivains de l'antiquité développa son caractère, lui donna le goût du beau et une certaine élévation de pensées. Son esprit étoit juste et solide. Active sans inquiétude, elle savoit s'assujettir à un travail réglé et uniforme. Dans les affaires, son jugement exercé préféroit les partis sûrs aux projets vastes et incertains. Elle saisissoit par un tact heureux dans tous les objets le point essentiel, et démêloit facilement la vérité au milieu de toutes les erreurs qui lui ressemblent. Maîtresse d'elle-même, elle ne donnoit rien dans l'administration au hasard, et ne cédoit pas au premier mouvement ; calme et réfléchie, elle mettoit de la mesure dans ses discours et dans ses démarches, et réservoit l'énergie pour les cas extrêmes. Sa politique n'étoit rien moins que généreuse, franche et noble ; la générosité qu'elle affectoit quelquefois, n'étoit elle-même qu'une politique déguisée. Tout chez elle étoit soumis au calcul, comme il ar-

Digitized by Google

rive à tous ceux qui ont plus d'esprit que de sensibilité et d'ame. Habile à deviner les hommes et à les employer, elle ne voyoit dans la défiance qu'une précaution nécessaire pour ne pas mal placer sa confiance; l'avoit-elle une fois accordée, elle la retiroit difficilement. Vaine de sa beauté, elle attachoit plus de prix aux dons de la figure qu'elle croyoit avoir et que la nature lui avoit refusés, qu'à ses éminentes et grandes qualités. Plus jalouse de plaire que d'être aimée, elle employa le pouvoir royal à punir les femmes qui effaçoient ses charmes, et les hommes qui les dédaignoient. Sur le trône, elle paroît grande et commande l'admiration; dans les relations domestiques et sociales, elle paroît puérile, petite, odieuse, et ne ressemble plus à elle-même.

Les maximes uniformes d'administration qu'elle suivit pendant son règne, feroient croire au premier coup-d'œil qu'elle avoit un système fortement conçu et lié dans toutes ses parties. Cette uniformité de principes tenoit à la fermeté de son caractère, bien plus qu'à des recherches profondes. Elle s'explique en partie par les circonstances

Digitized by Google

où elle s'est trouvée; mais il faut principalement en attribuer l'honneur à *Guillaume Cécil* qui a eu une influence décisive dans toutes les affaires; ministre de confiance d'Elisabeth, il méritoit son crédit et son élévation par la sagesse de ses conseils et par l'étendue de ses vues. Une partie des grandes choses qui se sont faites sous ce règne lui appartiennent, mais *Elisabeth* conserve toujours la gloire d'avoir su distinguer, interroger, comprendre et suivre cet esprit supérieur, qui n'étoit étranger à aucune branche de l'administration.

Elisabeth avoit vingt-cinq ans lorsqu'elle monta sur le trône. Sous les règnes précédens sa vie avoit été souvent en danger. *Sommerset* et *Northumberland*, les favoris de son frère Edouard, avoient craint l'ascendant qu'elle pourroit prendre sur l'esprit du jeune roi, et l'éloignant d'elle lui avoient suscité des persécutions secrètes. *Marie*, toujours défiante et sombre, la haïssoit. Elle ne voyoit dans sa sœur que la fille d'Anne de Boleyn, l'auteur de toutes les infortunes de sa mère. Jalouse de toute espèce de prééminence, elle ne pouvoit pardonner à Elisabeth de lui être supé-

Digitized by Google

rieure pour les connoissances et l'esprit. Elle soupçonnoit les protestans d'attendre sa mort avec impatience, et de hâter par leurs vœux le règne de sa sœur. Cette idée suffisoit pour provoquer ses vengeances. *Elisabeth* perdit la liberté, et fut détenue dans une étroite prison. *Marie* forma même le dessein de la faire mourir, et sans *Philippe* qui soutenoit *Elisabeth* dans des vues intéressées, et qui vouloit acquérir des droits à sa reconnoissance, elle n'auroit probablement pas échappé au supplice. D'abord après la mort de *Marie* (1558), elle fut proclamée reine par le parlement, et pendant quarante ans elle gouverna l'Angleterre avec autant d'habileté que de bonheur. Reposons nos regards fatigués de crimes et de malheurs sur le spectacle d'une administration sage, longue et pacifique, dont nous ne pourrons saisir que les traits les plus saillans : nous verrons l'Angleterre prendre des accroissemens rapides, augmenter sa puissance en augmentant sa richesse nationale, et déployer cette puissance avec succès pour la défense de sa liberté et l'établissement de l'équilibre politique.

Digitized by Google

La religion sollicitoit avant tout l'attention d'Elisabeth. Par des lois de sang et des exécutions multipliées, *Marie* avoit détruit l'ouvrage d'*Edouard*; mais en replaçant par des moyens violens la religion catholique sur le trône, elle n'avoit fait qu'affermir dans leur opinion les sectateurs de la doctrine nouvelle, et qu'accroître le nombre de ses partisans. Déclarée illégitime par le pape, *Elisabeth* ne peut soutenir le parti qui attaque ses droits à la couronne, elle doit protéger l'autre. Elevée dans les principes contraires à la foi catholique, elle y tient par politique encore plus que par conviction et par habitude. Son ame fière et indépendante répugne à l'idée d'être soumise à un souverain étranger. Son esprit éclairé sent que la religion protestante favorise la population et le travail; et ce motif suffiroit pour la déterminer en sa faveur. D'ailleurs, Philippe est à la tête du parti catholique en Europe; elle connoît ses vues ambitieuses, elle les redoute: il faut opposer un contre-poids à la puissance menaçante de l'Espagne; elle le trouve dans la réunion des états protestans contre l'ennemi commun, et

Digitized by Google

elle espère de jouer le premier rôle dans cette association à la fois politique et religieuse, et de se servir d'elle pour combattre *Philippe*.

Rien n'étoit plus contraire au caractère d'*Elisabeth* que la précipitation. Elle observe pendant quelque temps les deux partis, puis elle fait succéder avec lenteur les changemens les uns aux autres. On rétablit la suprématie (1559); on célèbre le service divin en langue vulgaire; la messe est abolie, et les biens ecclésiastiques sont de nouveau enlevés aux premiers possesseurs. Le parlement toujours docile, et accoutumé à changer les lois relatives à la religion avec autant de facilité que des règlemens de police, sanctionne toutes les mesures d'Elisabeth. Cette révolution religieuse produit beaucoup de mécontens, et oblige la reine à une vigilance continuelle, qui prévienne ou déjoue tous les complots. Les catholiques, irrités des pertes qu'ils ont faites, enhardis par leurs principes qui légitiment tous les moyens, conspirent contre *Elisabeth*; ces conspirations n'échappent pas à sa surveillance, et elle les punit sévèrement. *Philippe*, qui n'espère plus

Digitized by Google

l'épouser, est devenu son ennemi secret; son or et ses intrigues le rendent l'ame du parti catholique. Elle tâche d'écarter de l'Angleterre l'activité malfaisante de ce prince, en lui suscitant des affaires et des dangers dans ses propres états. Les protestans sont divisés entre eux. Les sectateurs rigides de la discipline et des dogmes de Calvin veulent les introduire dans le royaume. Une réformation faite dans les principes mitigés de Cranmer, qui conserve la hiérarchie et semble composer avec l'erreur, leur paroît inadmissible. *Elisabeth*, jalouse de son pouvoir, croit que le souverain doit avoir de l'autorité dans l'église, afin d'en avoir d'autant plus dans l'état, et s'oppose aux progrès du calvinisme. L'acte d'uniformité consacre l'ordre établi par Cranmer (1563); on dresse même (1573) trente-neuf articles qui doivent être le symbole de la religion nouvelle, servir de règle, de loi et de point de ralliement aux opinions flottantes. Cette ligne de démarcation, invariable entre les deux partis, augmente leur animosité mutuelle. Sous le nom de presbytériens, de puritains, de non-conformistes, les calvinistes zélés

Digitized by Google

se prononcent avec plus de force. La résistance qu'ils opposent à l'autorité ne dérive pas essentiellement de leurs principes, elle tient bien plus au sentiment de leur défaite et au désir du triomphe; mais elle provoque de la part d'Elisabeth une résistance active et des mesures vigoureuses. Elle croit avec quelque apparence de raison que cette secte incline à faire des révolutions politiques, et veut appliquer à la société civile les maximes de son gouvernement ecclésiastique. Pour l'empêcher de dominer, elle tâche de tenir la balance exacte entre les protestans et les catholiques, et en effrayant les uns des autres, elle les retient tous dans l'obéissance.

Sur le théâtre politique elle suit la même marche, et emploie les mêmes moyens avec un égal succès. En France et dans les Pays-Bas, le fanatisme persécuteur a enfanté le fanatisme de la résistance. La guerre civile a éclaté. Le roi d'Espagne est le ressort secret des troubles de la France. Il les a préparés par ses perfides conseils; il les alimente par les discours et les écrits des prêtres qu'il entretient à sa solde, il les pro-

Digitized by Google

longe et les complique en faisant naître de nouveaux incidens et en envoyant sans cesse de nouveaux secours. Son intolérance qui sévit contre les opinions, son despotisme qui renverse toutes les barrières légales, et la cruauté du duc d'*Albe* ont allumé les feux de la révolte dans les Pays-Bas. *Elisabeth* est sollicitée d'un côté par *Condé* et *Coligni*, de l'autre par *Guillaume de Nassau*, à protéger la liberté contre la tyrannie. L'intérêt de sa sûreté lui dicte de les secourir. S'ils succombent, l'orgueil et l'ambition de *Philippe* pèseront sur l'Europe entière, et l'Angleterre sera la première asservie. S'ils résistent avec succès, elle peut compter sur des alliés fidèles, dont au défaut de la reconnoissance, l'identité des vues lui garantit le dévouement. L'Espagne, à cette époque la première puissance maritime de l'Europe, est l'ennemie naturelle de l'Angleterre qui ne peut élever sa puissance que sur la mer, et s'enrichir que par le commerce. L'Espagne domine sur l'une, et voudroit seule faire l'autre. Le seul moyen de détruire sa domination est d'occuper et d'affoiblir *Philippe*, en lui suscitant

Digitized by Google

des ennemis qui l'obligent à une grande dépense de moyens, et en lui opposant dans la carrière que son ambition lui ouvre, des obstacles qui usent et qui consument ses forces. *Elisabeth* ne peut ni ne veut paroître elle-même dans l'arène. Elle se résout à donner des secours aux protestans, en France et dans les Pays-Bas; mais ces secours seront secrets, afin de ne pas engager l'Angleterre dans une guerre directe contre l'Espagne. *Elisabeth* couvre ses démarches d'un respect apparent pour le droit des gens. Sont-elles découvertes, elle les désavoue et met sur le compte du hasard ce qui fut l'ouvrage d'un dessein prémédité, ou accuse ses ministres pour se justifier elle-même. *Philippe* la pénètre, mais comme elle ménage son orgueil en sauvant les dehors, il dissimule ses ressentimens et ajourne ses vengeances. Les secours qu'Elisabeth accorde aux protestans suffisent pour les empêcher de succomber sous leurs ennemis, mais ils ne sont pas assez considérables pour leur assurer une supériorité décisive et constante. Elle nourrit la guerre, au lieu de hâter sa fin; elle paroît craindre le triomphe de ses

Digitized by Google

amis presqu'autant que leur entière défaite; elle voudroit du moins les retenir toujours dans la dépendance de l'Angleterre, et ne jamais les mettre en état de se passer de ses secours.

Cette politique peu généreuse suppose plus d'aptitude au calcul que d'élévation d'ame, mais elle étoit impérieusement dictée à Elisabeth par la loi de sa propre conservation. D'ailleurs, elle ne faisoit qu'user de représailles en soutenant les protestans dans les Pays-Bas; les émissaires de Philippe travailloient sans relâche en Angleterre à soulever contre elle les catholiques. Enfin elle se devoit avant tout à ses propres sujets, et le premier de ses devoirs étoit d'assurer leur tranquillité. Le dévouement et la générosité sont admirables quand on ne sacrifie et ne dévoue que soi-même; mais un souverain ne doit jamais oublier que la nation qu'il gouverne veut conserver son existence, et non la compromettre pour étonner le monde par des actes de magnanimité.

L'événement justifia la politique d'Élisabeth. *Philippe* perdit son temps et ses forces en voulant enlever le trône de France aux Bourbons, et en faisant

Digitized by Google

de vains efforts pour soumettre les Flamands. Quelque foibles que fussent les secours d'*Elisabeth*, sans eux, *Henri IV* et *Guillaume* auroient difficilement résisté à la puissance espagnole. Du moment où la mort de *Henri III* eut fait de la cause des protestans celle du souverain légitime, et où l'union d'Utrecht eut décidé de l'existence d'une république nouvelle, *Elisabeth* envoya des secours plus considérables et se prononça plus hautement en faveur de ses alliés. Deux fois on lui offrit la souveraineté des Pays-Bas, et deux fois elle la refusa; en l'acceptant, elle eût fait perdre à l'Angleterre de sa puissance réelle, en la mettant dans la nécessité de devenir une puissance continentale. Elle souhaitoit d'acquérir quelques ports sur les côtes de la France et sur celles des Pays-Bas. Le Havre qu'elle posséda un moment (1562 à 1563) devoit la dédommager de la perte de Calais, elle le perdit. Ramekens, Flessingue, et la Brille qu'elle obtint des Hollandais, restèrent à l'Angleterre pendant tout son règne.

Elisabeth augmentoit sa puissance par des moyens plus sûrs et plus glorieux,

Digitized by Google

en encourageant le travail et en développant tous les genres d'industrie. Elle ne s'occupoit des relations étrangères et des intérêts politiques, qu'autant qu'il le falloit pour procurer aux Anglais cette tranquillité précieuse qui permet aux peuples de produire, et de jouir en paix. Pendant qu'elle acquéroit une plus grande puissance relative, en concourant à l'affoiblissement de l'Espagne, sa puissance absolue s'accroissoit avec la richesse nationale. Egalement éloignée de l'avarice et de la prodigalité, elle mettoit une économie sévère dans sa dépense, accordoit peu de faveurs aux courtisans, se refusoit beaucoup de choses à elle-même, et se ménageoit les moyens d'encourager les entreprises utiles et de récompenser le mérite. Elle remarqua de bonne heure que les principes de la réformation et les progrès de l'aisance générale avoient amené un changement dans l'opinion publique, et que les parlemens pourroient bien lui opposer plus de résistance qu'ils n'en avoient opposé à ses prédécesseurs. Ne voulant ni sacrifier ni compromettre son autorité, elle prit le parti de se passer des parlemens le plus que possible, en se passant de subsides. Pour cet

Digitized by Google

effet, elle mit dans l'administration de sa maison et de ses domaines un ordre admirable, et ne voulut multiplier ses revenus et ses ressources qu'en hâtant les progrès de la prospérité nationale. Ses travaux dans ce genre furent aussi éclairés que soutenus ; pour la première fois dans les temps modernes, les progrès de l'activité d'un grand peuple furent le but suprême d'un gouvernement, et non un simple moyen d'atteindre d'autres fins moins nobles et moins belles.

La liberté des forces est le principe de leur développement ; le travail des nations, comme celui des individus, a bien plus besoin de lois qui le protègent, que de lois qui le dirigent. Celles d'Elisabeth ne furent pas toujours conformes aux vrais principes de l'économie politique ; mais cette science qui de nos jours est encore dans son enfance, n'étoit pas même née dans ce siècle. *Elisabeth* fit peut-être trop de règlemens relatifs à l'industrie et au commerce, et ces règlemens furent souvent de véritables entraves ; mais dans tous les genres les erreurs précèdent la vérité, et l'histoire de son administration prouve du moins que son attention s'étendoit à toutes les branches

Digitized by Google

de la prospérité publique, qu'elle ne voyoit la puissance que dans le travail, et qu'elle ne séparoit pas la richesse de l'état de la richesse nationale.

L'agriculture perfectionna ses procédés, étendit ses travaux et multiplia les productions et les matières premières. L'exportation du blé fut permise (1571); le laboureur ayant la perspective de vendre avec avantage, puisqu'il avoit la liberté de vendre partout, défricha et cultiva le sol avec plus d'ardeur et de succès. Pour concilier la sûreté publique avec l'intérêt des propriétaires, il fut statué que le commerce des grains seroit défendu du moment où leur prix dépasseroit le terme moyen. Le servage n'étoit pas aboli. On adoucit le sort des serfs par des lois sages (1574), on leur offrit des facilités pour se racheter de cet état de sujétion, et sans porter atteinte au respect pour les propriétés, on tâcha d'amener par des moyens doux et insensibles, le moment de la liberté des personnes. Les pauvres s'étoient multipliés avec les riches. La taxe pour les pauvres prit naissance (1572), elle parut faire de l'aumône un impôt, et d'une obligation morale une redevance civile; mais elle

Digitized by Google

assura la tranquillité générale, et ne tarit pas les sources de la bienfaisance.

L'industrie des Flamands étoit supérieure à celle de toutes les autres nations; les troubles religieux et politiques des Pays-Bas forçant les arts qui cherchent toujours le repos, à s'expatrier, l'Angleterre adopta un grand nombre de colons actifs et intelligens (1567). Les manufactures de laine prirent des accroissemens rapides, celle qu'on vendoit autrefois aux Flamands fut travaillée dans le pays même. De nouvelles étoffes de cette matière précieuse vinrent étonner l'Angleterre (*).

Le commerce extérieur demandoit que les monnoies ne fussent pas sujettes à des altérations continuelles, que leur valeur réelle fût proportionnée à celle des monnoies des autres nations et ne se trouvât pas trop au-dessous de leur valeur de convention; *Elisabeth* régla définitivement cet objet important. Les dangers que courent les marchandises

(*) Les boys, les serges, les camelots furent fabriqués par des mains anglaises. On découvrit et l'on exploita des mines de cuivre dans le comté de Cumberland. On établit des fabriques de couteaux, des manufactures de bas de soie, etc.

Digitized by Google

en passant d'un pays dans un autre, devinrent moins redoutables, graces à l'ingénieuse invention des assurances. L'incertitude elle-même fut assujettie au calcul.

Le commerce maritime exige de grandes avances qui ne peuvent être couvertes que par de grands profits. Il se forma en Angleterre des sociétés du commerce du Levant, de la Baltique, de la Russie; on leur accorda des droits exclusifs pour un temps déterminé; ces monopoles devoient amener la liberté du commerce et mettre la nation en état d'en jouir. Jusqu'alors, les villes de la Hanse avoient eu en Angleterre des priviléges considérables, qui tournoient au détriment des indigènes. *Elisabeth* vouloit encourager l'activité nationale, elle accueillit les négocians de la Hanse (1578), mais elle ne les favorisa pas plus que les autres étrangers, et pour exciter ses sujets à faire eux-mêmes les spéculations qui enrichissoient les villes de la Hanse, elle mit sur leurs marchandises un impôt qui tendoit à faire pencher la balance en faveur des Anglais.

Le génie d'Elisabeth électrisant les

Digitized by Google

esprits, les entreprises les plus hardies se succédèrent avec rapidité. Chaque particulier pouvoit compter sur les secours, les récompenses et l'approbation éclairée de sa souveraine, s'il travailloit à la mériter. La navigation s'étendit. On réalisa des projets qui paroissoient chimériques avant d'avoir été exécutés. *Hawkins* fit le premier le commerce des nègres sur les côtes de la Guinée, et arbora le pavillon anglais dans les Indes occidentales (1577). *Forbisher* chercha un passage aux Indes orientales du côté du nord; il ne trouva pas ce qu'il cherchoit, mais il découvrit une partie de l'Amérique septentrionale (1585). *Dawis* pénétra dans le détroit qui porte son nom. L'audacieux *Drake* (1577 à 1580), et après lui *Cavendish* firent le tour du monde. Le premier aussi célèbre par son habileté et par son courage que fameux par sa barbarie, reçut à son retour, sur son vaisseau, la visite de sa souveraine; et après avoir porté le nom anglais sur des mers inconnues, il le fit redouter et triompher sur des mers voisines de sa patrie. Ces voyages, ces expéditions, ces découvertes enflammèrent l'émulation, animèrent l'activité et dé-

Digitized by Google

veloppèrent les talens; en multipliant les besoins et les jouissances, et en offrant au travail de nouveaux débouchés, elles amenèrent la multiplication et la perfection du travail.

Pendant qu'Elisabeth faisoit avancer sa nation dans la carrière du développement des arts et de la richesse, l'Ecosse étoit le théâtre des troubles et des divisions sanglantes, et ces événemens tragiques détournoient l'attention de la reine de ses occupations favorites. *Marie Stuart*, veuve de François II roi de France, étoit revenue (1561) après sa mort prendre possession d'un trône mal affermi. Catholique zélée, elle étoit haïe des protestans qui, sous la bannière de *Jean Knox*, le réformateur de l'Ecosse, nombreux, ardens, enflammés par des prédicateurs fougueux, se faisoient un devoir de perdre Marie par leurs calomnies dans l'opinion publique. La haute noblesse d'Ecosse, riche et puissante, et familiarisée avec l'indépendance durant une longue régence, voyoit à regret le retour de la reine et répugnoit à lui obéir. *Marie*, dans la fleur de sa jeunesse et de sa beauté, faite pour vivre au sein d'un peuple aimable et

Digitized by Google

léger, accoutumée aux hommages et aux plaisirs d'une cour brillante et polie, fut frappée du contraste que les manières agrestes, les mœurs austères, le genre de vie monotone et triste des Ecossais formoient avec les objets qu'elle venoit de quitter. Au lieu de sacrifier ses goûts et ses habitudes, et de dissimuler ses regrets, elle souleva les rigoristes par les fêtes et les amusemens qui se succédoient à sa cour, irrita les patriotes par son mépris pour les usages de sa nation, et par ses inconséquences elle mérita le blâme et l'animadversion des sages. *Elisabeth* la haïssoit et la craignoit. Non-seulement elle voyoit en elle une rivale de beauté dont les charmes séduisans effaçoient les siens, elle y voyoit encore une ennemie dangereuse. Au défaut d'*Elisabeth*, *Marie* avoit les premiers droits sur le trône d'Angleterre. Elle les tenoit de son aïeule, sœur de Henri VIII. Les catholiques qui dans leurs principes ne pouvoient reconnoître la légitimité d'*Elisabeth*, portoïent *Marie* à sa place par leurs vœux et par leurs efforts. La reine d'Ecosse avoit même pris en France le titre de reine d'Angleterre, et *Elisabeth* n'avoit pas oublié cette injure. La jalousie, la crainte, la vengeance

Digitized by Google

se réunissent dans son ame contre Marie, et ces passions s'abritant sous le masque de la politique et de la religion, elle conspire en secret contre sa tranquillité et travaille sans relâche à la perdre. *Marie* elle-même favorise les projets de son ennemie et court à sa perte. Elle étoit douée de tous les talens, de toutes les graces, de tous les dons de l'esprit et du cœur; mais irréfléchie autant que sensible, esclave de ses penchans, dupe des premières impressions, portant toutes ses affections à l'excès, elle ne voyoit jamais que le moment, ne calculoit aucune de ses démarches; par sa légèreté, elle ne servit que trop bien la haine d'Elisabeth et devint l'artisan de sa propre ruine. Eprise de *Darnley*, aveuglée sur sa médiocrité, elle l'épousa dans un accès de passion. Bientôt dégoûtée de lui, elle le négligea entièrement: jaloux des préférences qu'elle accordoit à un musicien nommé *Rizzio*, il les avoit punies par un assassinat (1566). Après la mort de *Rizzio*, *Marie* joignant la haine au mépris pour son époux, avoit formé des liaisons intimes avec le comte de *Bothwell*. Ce nouvel amant avoit conjuré la ruine de *Darnley*; il voyoit dans

Digitized by Google

cette catastrophe le chemin de la fortune et celui du cœur de la reine. L'infortuné *Darnley*, victime d'une réconciliation feinte entre *Marie* et lui, avoit péri tragiquement (1567). Au lieu de punir *Bothwell* de son crime, elle n'avoit pas craint de paroître sa complice en lui pardonnant. Enlevée par le meurtrier de son mari, elle avoit même eu la criminelle foiblesse de l'épouser. L'Ecosse justement indignée avoit réclamé contre cette union scandaleuse. La noblesse avoit pris les armes, les mécontens s'étoient rangés sous sa bannière, les prédicateurs du nouveau culte avoient profité de cette occasion pour soulever tous les esprits contre la reine. *Marie* avoit essayé de repousser la violence par la force; battue (1568), prisonnière, privée du trône, fugitive, elle avoit cherché un asile où elle ne pouvoit rencontrer que des dangers, et s'étoit réfugiée dans le sein de sa plus mortelle ennemie.

Accusée par ses propres sujets devant une reine qui étoit son égale et qui ne pouvoit être son juge, elle consentit à répondre à ses accusateurs, oubliant ce qu'elle se devoit à elle-même et à la di-

Digitized by Google

gnité royale. Elle ne fut pas condamnée, mais elle ne fut pas absoute, et la vie qu'on lui laissa parut être une grace bien plutôt qu'un acte de justice ; elle ne méritoit pas du moins le nom de bienfait. *Marie* traîna pendant dix-huit ans en Angleterre une existence languissante, ignominieuse, précaire ; elle vécut sans plaisir et sans honneurs, tourmentée par ses souvenirs et ses espérances, agitée de craintes et de remords, passant d'une extrémité du royaume à l'autre, au gré des craintes et des soupçons d'Elisabeth. Souvent on conspira à son insçu, en son nom et pour elle ; elle servoit de signe et de point de ralliement à tous les ennemis d'Elisabeth ; elle étoit l'objet des vœux secrets ou prononcés des catholiques. *Babington*, d'intelligence avec l'Espagne, ayant formé le projet de détrôner Elisabeth et de placer Marie sur le trône, sa conspiration fut découverte, et la reine d'Angleterre enveloppa l'infortunée reine d'Ecosse dans la ruine de ceux qui avoient voulu la servir. On suborna des témoins, on lui refusa d'être confrontée avec eux ; on employa tous les moyens reçus par la tyrannie pour perdre l'innocence. Après une étroite et longue captivité, *Marie*

Digitized by Google

regarda comme une faveur l'arrêt de mort qui brisoit ses liens (1587) et l'affranchissoit du joug d'Elisabeth. Toujours aimable et intéressante, elle parut grande dans ses derniers momens. Ses infortunes, en surpassant ses fautes, les avoient fait oublier; son déplorable sort remplissant l'ame toute entière, effaçoit les souvenirs du passé. On ne vit en elle qu'une victime auguste et touchante de la politique et de l'envie; elle emporta l'admiration générale, et légua à sa cruelle rivale l'indignation publique.

Elisabeth avoit immolé *Marie* à sa jalousie et à sa haine bien plus qu'à sa sûreté. Ces passions implacables qui ne pardonnent et ne reposent jamais, lui avoient fait saisir avec empressement le prétexte de la conjuration de Babington, pour perdre une reine qui n'avoit eu d'autre tort que de désirer sa liberté et qui n'étoit pas comptable devant un tribunal étranger des fautes graves qu'elle avoit commises en Ecosse. La reine d'Angleterre sentoit que cette injustice criante révolteroit toute l'Europe; joignant la dissimulation et la feinte à la barbarie elle joua la douleur, désavoua et punit même ceux qui n'avoient

Digitized by Google

été que trop fidèles à ses ordres, et écrivit au roi d'Ecosse, fils de l'infortunée Marie, les lettres les plus touchantes. *Jacques VI* parut un moment vouloir venger la mort de Marie; mais il avoit à peine connu sa mère, et il manquoit d'élévation d'ame et d'énergie. Les raisons d'état l'emportèrent sur le plus juste ressentiment. L'Ecosse ne pouvoit pas lutter avec succès contre l'Angleterre. Les protestans, de tout temps ennemis de Marie, se montroient peu disposés à venger sa mort. *Jacques* craignit de perdre ses espérances au trône d'Angleterre, et de compromettre son autorité dans ses propres états. Il resta donc tranquille. Ses amis dirent, pour justifier sa conduite, que les rois se doivent tout entiers à leurs sujets et non à leur famille, et qu'ils sont obligés de sacrifier leurs affections les plus légitimes à l'intérêt de l'état; maxime aussi juste en elle-même que cruelle pour les individus qu'elle regarde. Jamais peut-être il n'eût été plus pardonnable de la violer, ni plus sublime de la suivre par devoir. *Jacques* la suivit par foiblesse; il étoit trop incapable de toute espèce d'élan, pour qu'on

Digitized by Google

puisse lui faire un mérite de sa modération.

Philippe II fit ce que le roi d'Ecosse ne pouvoit et ne vouloit pas faire. Il parut affecté de la mort de Marie, comme d'un malheur ou d'une insulte personnelle, et annonça de terribles vengeances. Soit par politique, soit par attachement à la religion, il épousa avec chaleur la cause des catholiques d'Angleterre, que la mort de la reine d'Ecosse avoit dépouillés de leurs espérances. Le pape partagea son animosité, et lança ses foudres contre Elisabeth.

Sixte V occupoit le siège pontifical. Né dans l'indigence, le pâtre de Montalte s'étoit élevé aux premières dignités de l'église à force de talens et d'habileté; par un heureux mélange de persévérance et de souplesse, il avoit conservé et augmenté son crédit sous des papes de caractère différent et de principes opposés; le chapeau de cardinal avoit récompensé ses services. Dans un état ou l'ambition peut aspirer à tout, et ou les formes électives offrent au génie les chances les plus brillantes, le cardinal de *Montalte*, peu fait pour la seconde place, convoîtoit la tiare, et il l'obtint

Digitized by Google

en affectant la décrépitude et en faisant croire à ses concurrens qu'il n'avoit plus que peu de jours à vivre. Arrivé au pontificat en s'appuyant sur des béquilles, sous le masque de la foiblesse il déploya une force de tête et de caractère et une vigueur de tempérament qui étonnèrent l'Europe et confondirent ses rivaux. Doué de toutes les qualités d'un grand souverain, il prouva par sa conduite qu'il en connoissoit les devoirs et qu'il savoit les remplir. Ardent, impérieux, ferme, dans le siècle de Grégoire VII il auroit été, comme lui, la terreur des princes et l'arbitre des couronnes; mais assez éclairé pour juger son siècle et pour apprécier la force et la direction de l'opinion publique, il étoit trop habile pour lutter avec elle et pour hasarder des tentatives infructueuses. Plus jaloux d'augmenter sa puissance temporelle par une administration sage et vigoureuse, que de faire revivre des prétentions surannées, il s'occupoit beaucoup plus de ses états que de l'église. Juste et sévère jusqu'à la rigueur il avoit aboli le droit d'asile, qui n'étoit que le droit de violer impunément ceux des autres; et les scélérats qui troubloient

Digitized by Google

l'ordre public, furent sans distinction de rang ni d'état, arrêtés et puni. Créateur de la force armée et de la marine de l'état ecclésiastique, il n'y voyoit que ce qu'il devoit y voir, le moyen de protéger le commerce et d'assurer la tranquillité publique. Econome sans avarice, il savoit être libéral sans prodigalité fastueuse. Ami des lettres et des arts, il consacroit des sommes considérables à l'embellissement de Rome et à l'acquisition de chefs-d'œuvres et trouvoit encore les moyens d'amasser un trésor. *Sixte* avoit trop de génie pour ne pas rendre hommage à celui d'*Elisabeth* et de *Henri*; il savoit les comprendre, les admirer et les imiter; mais cette estime et cette admiration étoient secrètes. Comme souverain pontife, il ne pouvoit pas avouer tout haut ces sentimens; comme prince séculier, il craignoit et ménageoit *Philippe*. Le roi d'Espagne lui ayant demandé d'appuyer de ses armes spirituelles la guerre qu'il méditoit contre l'Angleterre, *Sixte* le lui avoit promis avec d'autant plus de facilité que la mort de Marie étoit à ses yeux, comme à ceux de toute l'Europe, une action atroce et une tache ineffaçable de la vie d'Elisabeth.

Digitized by Google

Cependant l'Angleterre étoit menacée du plus grand danger. *Philippe* faisoit des préparatifs immenses, et ne se proposoit rien moins que de détrôner Elisabeth et de conquérir ses états. Longtemps il avoit dissimulé sa haine et ajourné ses vengeances. Ses griefs étoient nombreux. *Elisabeth* avoit refusé sa main, elle avoit établi la religion protestante en Angleterre, persécuté les catholiques, soutenu en France, de ses troupes et de son argent, le parti des réformés et favorisé l'insurrection des Pays-Bas. Partout elle avoit traversé secrètement ses entreprises, et fait échouer des projets qui sans elle eussent probablement réussi. *Philippe* auroit éclaté plutôt, mais il vouloit étouffer la république des Etats-Unis dans son berceau, avant de punir Elisabeth de sa complicité, et cette idée seule l'avoit engagé à différer sa vengeance. Jusqu'alors il s'étoit contenté de diriger les mouvemens du parti catholique qui vouloit placer Marie sur le trône d'Angleterre. La mort de cette reine rompit toutes ses mesures. Il craignit qu'Elisabeth, délivrée des inquiétudes que lui donnoit sa rivale, ne consolidât la république naissante, par

Digitized by Google

des secours qui pourroient être décisifs. Changeant de plan, il résolut de combattre ses sujets en punissant leurs alliés, et de conquérir la Hollande en Angleterre. Les forces qui devoient assurer le succès de cette expédition ne pouvoient être que trop considérables; on travailla aux armemens avec la plus grande ardeur. Les victoires de l'Espagne devoient être certaines, et la ruine de l'Angleterre complète.

La partie ne paroissoit pas égale. A la vérité, Philippe avoit perdu quelques-unes de ses provinces, mais il avoit acquis une nouvelle couronne, et venoit de ranger au nombre de ses états un royaume puissant dont la marine florissante, les riches colonies et le commerce étendu augmentoient considérablement ses ressources. La conquête du Portugal avoit été facile et rapide. Ce royaume, étranger aux intérêts politiques et aux malheurs du reste de l'Europe, avoit étendu dans toutes les parties du monde les rameaux de sa navigation. Maître du Brésil et des plus beaux établissemens sur les côtes des Indes orientales, il approvisionnoit toutes les autres contrées, de marchandises précieuses dont

Digitized by Google

le luxe avoit fait des objets de nécessité première. Tranquille et heureux, le Portugal s'enrichissoit en silence, et multiplioit ses capitaux en les appliquant à un travail productif, pendant que les autres états perdoient leurs forces en travaillant à s'affoiblir réciproquement. La mort du roi *Sébastien* interrompit ce long et paisible cours de prospérité, ou plutôt y mit fin par une révolution désastreuse. Ce jeune prince, petit-fils de Jean III, avoit reçu de la nature une de ces têtes romanesques qui n'aiment que les choses extraordinaires. La lecture assidue des croisades avoit encore échauffé son imagination ardente. Les prêtres qui avoient dirigé son éducation, lui avoient persuadé que les guerres contre les Infidèles étoient de toutes les guerres les plus méritoires et les plus glorieuses. *Sébastien* parvenu au trône n'avoit soupiré qu'après l'occasion d'acquérir cette double immortalité que ses maîtres avoient fait espérer à son jeune cœur. Malheureusement elle s'étoit offerte à lui. *Muley Mahomet*, roi de Maroc, chassé par son oncle *Muley Moluc* de ce trône ensanglanté où l'on ne monte que par un crime, et d'où l'on descend de même, avoit

Digitized by Google

imploré le secours du roi de Portugal. *Sébastien* saisit avidement ce moyen de réaliser le plus cher de ses vœux. Malgré les prières de sa mère et les représentations de ses ministres, il résolut de porter la guerre en Afrique. *Philippe II* qui étoit son oncle maternel, l'avoit fortement dissuadé de son entreprise; de bonne foi selon les uns, selon d'autres, pour irriter par sa résistance l'esprit vif et fier du jeune roi, et l'enflammer de plus en plus. Voyant que ses discours étoient inutiles, il lui avoit promis des secours qu'il ne lui accorda jamais. Sans les attendre, *Sébastien* s'étoit embarqué (1578) avec une armée d'élite; il avoit pris terre en Afrique, et, encouragé par ses premiers succès, il s'étoit engagé imprudemment dans le pays. Défait près d'Alcassar, il avoit perdu la vie dans la bataille (1578). L'indépendance, le bonheur, la gloire du Portugal avoient expiré avec lui. Son oncle, le cardinal *Henri*, frère de Jean III, avoit pris le sceptre, et le tenoit d'une main défaillante. Apesanti par l'âge, incapable de régner, menacé d'une mort prochaine, ce vieillard sentit lui-même qu'il falloit se hâter de choisir son successeur. Il y avoit

Digitized by Google

trois compétiteurs au trône, *Antonio*, prieur de Crato, *Philippe II* et la duchesse de *Bragance* (*). Les états se préparoient à décider cette grande question, et probablement leur choix ne seroit pas tombé sur le roi d'Espagne, lorsque *Henri* mourut subitement (1580). Sa mort avoit changé la face des affaires, et la force avoit été substituée au droit. *Philippe* avoit sur-le-champ fait avancer une armée, et le duc d'*Albe*, oubliant l'ingratitude de son maître, avoit accepté le commandement de ces troupes. Une partie de la noblesse et du clergé, gagnée par l'argent et les promesses du roi d'Espagne, ou intimidée par sa puissance, s'étoit déclarée pour lui. La masse du peuple, plus incorruptible et plus attachée à la gloire du pays, faisoit des vœux pour *Don Antonio*. Ces vœux avoient été stériles. Ce prince, avec plus d'ardeur que de talens, n'avoit pas pu lutter contre la puissance du

(*) Tous trois descendoient d'*Emmanuel-le-Grand* au même degré. *Philippe* étoit né d'Isabelle, fille d'Emmanuel. *Antonio* étoit fils de Louis, duc de Beïa, frère cadet d'Isabelle. *Catherine*, duchesse de Bragance, étoit la fille d'Édouard, duc de Guimaraens, le dernier des enfans d'Emmanuel.

Digitized by Google

roi d'Espagne, l'activité du duc d'*Albe* et une partie de ses propres concitoyens. Le royaume et les colonies avoient prêté hommage à Philippe, et il n'étoit resté au prieur que la petite île de Tercère, qui ne tarda pas à suivre l'exemple du reste de la monarchie.

Dans tout autre temps, l'Europe entière se seroit armée pour empêcher l'Espagne d'ajouter cette superbe acquisition à ses vastes et riches provinces, et de devenir par cette conquête la reine des mers et la maîtresse du commerce des deux Indes. Philippe ne rencontra d'opposition nulle part : toutes les puissances se turent d'étonnement, de crainte ou d'impuissance. Assez éclairées pour sentir l'étendue du danger que couroit l'équilibre politique, elles étoient trop foibles pour le conjurer. La France étoit occupée de ses divisions intestines, l'Italie partagée entre un grand nombre de petits états, le nord trop éloigné et trop indifférent pour agir. L'Angleterre, plus intéressée que tous les autres états à empêcher la réunion du Portugal à la monarchie espagnole, connoissoit trop la mesure de ses forces pour les exposer à un combat aussi inégal.

Digitized by Google

En perdant son indépendance politique, le Portugal perdit en même temps sa puissance, et la nation vit tomber rapidement la considération dont elle jouissoit en Europe. Un esclave, fût-il heureux dans les fers d'un maître doux et humain, perdra toujours dans la servitude sa personnalité. Il en est de même des états. En perdant son indépendance extérieure, un peuple cesse de l'être; sa physionomie s'efface, son caractère se perd, l'orgueil national et le patriotisme n'existent plus que dans les souvenirs et les regrets qui deviennent bientôt inutiles ou dangereux, et finalement s'éteignent dans tous les cœurs. Le Portugal offrit un exemple frappant de cette grande vérité. Sous le sceptre espagnol la nation fut appauvrie, dépouillée et dégradée, son opulence et sa dignité s'évanouirent. *Philippe* avoit juré à la diète de Tomar, de respecter tous ses priviléges, de ne confondre ni ses revenus, ni son commerce, ni son administration avec celle des Espagnes, et de ne nommer aux places de confiance que des Portugais. Malgré ces promesses, le pays fut bientôt traité en province conquise, et livré à la rapacité des gou-

Digitized by Google

verneurs et des autres officiers publics. La perte de l'indépendance politique affoiblit l'honneur national auquel les Portugais avoient dû leurs succès et leur gloire. Dans la suite, les Hollandais ne voyant en eux que des sujets de l'Espagne, les traitèrent en ennemis, et leur enlevèrent les plus florissantes colonies. Tandis que Philippe menaçoit l'Angleterre, le Portugal avoit encore une vigueur et une santé qu'il devoit à son premier régime; par ses vaisseaux et ses trésors il augmentoit considérablement la puissance de l'Espagne.

Les yeux de toute l'Europe étoient fixés sur les armemens de Philippe. L'inquiétude générale étoit d'autant plus grande qu'on ignoroit encore leur véritable destination. Le roi d'Espagne qui espéroit d'écraser l'Angleterre, avant qu'elle eût le temps de se reconnoître, couvroit ses desseins du mystère, et paroissoit n'avoir d'autre but que celui de mettre fin par un grand effort à la guerre des Pays-Bas. Mais *Elisabeth* avoit pénétré son secret, et son esprit actif avoit pris aussitôt toutes les mesures nécessaires pour détourner l'orage. Elle fut étonnée du danger qui la menaçoit, sans

Digitized by Google

en être abattue. Avant que les préparatifs de Philippe fussent achevés, elle envoya *Drake* (1587), à la tête d'une flotte, sur les côtes de l'Espagne. Cet audacieux marin détruisit un grand nombre de vaisseaux ennemis à la vue de Cadix et de Lisbonne, enleva des galions qui revenoient des Indes, chargés de richesses, et retourna en Angleterre avec un butin immense. Pendant ce temps, le secrétaire d'état *Walsingham*, de concert avec deux habiles négocians anglais, *Sutton* et *Gresham*, par une opération de banque bien calculée, enlevèrent à Philippe les ressources pécuniaires qu'il comptoit trouver à Gènes, et prouvèrent à l'Europe l'influence décisive du commerce et du crédit sur la puissance. L'expédition de Drake et le défaut d'argent obligèrent le roi d'Espagne à différer le départ de la flotte à l'année suivante. *Elisabeth* gagnoit beaucoup en gagnant du temps. Elle entama des négociations dont elle n'attendoit aucun fruit, afin d'enflammer le patriotisme de sa nation, et de la convaincre de la nécessité inévitable de la guerre.

Cependant on débattoit dans le con-

Digitized by Google

seil de Philippe tous les détails du plan d'opérations qu'on méditoit, et les avis y étoient partagés. *Ibaquez*, un des plus habiles ministres de l'Espagne, voyoit des dangers où son maître ne voyoit que des victoires. La flotte anglaise réunie aux forces navales des Hollandais lui paroissoit redoutable ; un danger commun, disoit-il, ralliera toute l'Angleterre autour du trône, les catholiques eux-mêmes armeront en faveur d'Elisabeth, et l'on ne peut compter sur leurs secours. Sa prudence ne fut aux yeux des autres conseillers qu'une timidité honteuse, et le doute qu'il osoit hasarder sur les succès de Philippe un attentat contre sa puissance. Le duc de Parme vouloit qu'on s'emparât de quelques ports de la Zélande, avant de rien entreprendre contre l'Angleterre, afin que la flotte eût un refuge en cas de malheur. Ce plan ne convenoit ni à l'impatience ni à l'orgueil de *Philippe*, il le rejeta. La flotte qu'il avoit armée dans le port de Lisbonne étoit à ses yeux une flotte invincible, et il lui donna ce nom superbe. Cette flotte étoit, en effet, plus grande et plus redoutable que toutes celles qui jusqu'alors avoient

Digitized by Google

paru sur les mers. Elle étoit composée de cent trente vaisseaux de différente grandeur, mais dont plusieurs étoient d'une force bien supérieure à tout ce que l'on connoissoit; elle étoit servie par huit mille matelots; elle portoit près de vingt mille hommes de troupes de débarquement, et deux mille cinq cents canons. Il fut décidé dans le conseil de Philippe qu'elle feroit voile vers le Canal; arrivée dans la Manche, elle devoit opérer sa jonction avec le duc de Parme, qui avoit rassemblé près de quarante mille hommes dans le voisinage de Dunkerque et de Nieuport, et un nombre suffisant de bâtimens de transport construits à Anvers, et conduits par les canaux d'Anvers à Gand, de Gand à Bruges, de Bruges à Nieuport. La jonction faite, les forces de l'Espagne devoient cingler vers la Tamise, s'emparer de Londres par surprise ou par assaut, soumettre l'Angleterre avec le secours des catholiques mécontens, et ajouter cette couronne à toutes celles qui chargeoient déjà le front de Philippe.

Ces vastes projets soutenus par des forces aussi menaçantes, prouvent que le système politique qu'*Elisabeth* avoit

Digitized by Google

suivi depuis son avénement au trône, étoit sage et bien calculé. En fomentant les troubles des Pays-Bas et en occupant l'activité inquiète de Philippe, elle l'avoit forcé de différer l'exécution de plans qui dans ce moment paroissoient dictés par la vengeance, mais qui dans tous les temps l'auroient été par l'ambition. Durant ce long intervalle de repos, elle avoit pu multiplier les moyens de résistance de l'Angleterre; elle avoit acquis un allié utile dans la nouvelle république des Etats-Unis. Des marins habiles et audacieux s'étoient formés dans ses états par des entreprises difficiles et des navigations lointaines, et elle avoit appris aux Anglais le secret de leurs forces. Le péril qui la menaçoit, effrayoit toute l'Europe, et elle n'en étoit alarmée qu'autant qu'il le falloit pour en triompher. Jamais elle ne parut plus féconde en ressources, plus calme et plus ferme que dans cette guerre de défense légitime, où elle combattoit pour son trône et pour son existence. Ses sujets qu'elle n'avoit jamais immolés à des vues personnelles et ambitieuses, et qui, enrichis par ses soins, recueilloient les fruits d'une administration

Digitized by Google

paternelle, en sentoient tout le prix, et se prêtèrent volontairement aux plus grands sacrifices. L'admiration, la reconnoissance, l'intérêt propre se réunissoient pour leur inspirer le courage des privations. En annonçant qu'il vouloit détruire l'Angleterre et perdre Elisabeth, *Philippe* avoit resserré tous les liens qui attachoient les Anglais à leur reine. La crainte d'un gouvernement de fer, qui ne respecteroit ni les propriétés ni la liberté des personnes, éteignit l'esprit de parti; on ne vit plus partout que l'esprit public; l'Angleterre toute entière parut animée d'une même pensée, et le patriotisme de ce peuple noble et fier, qui n'est jamais plus grand que dans les crises nationales, rivalisa de succès et d'audace avec les peuples les plus célèbres de l'antiquité.

L'Angleterre n'a d'autres forteresses que ses citadelles mouvantes. Rien n'étoit plus facile à l'ennemi que d'opérer un débarquement si une flotte puissante ne le tenoit pas éloigné des côtes. *Elisabeth* n'avoit que quarante vaisseaux bien inférieurs en force à ceux de l'Espagne (*). La noblesse et les villes se

(*) Il paroit qu'Élisabeth n'avoit même que treize

Digitized by Google

disputent l'honneur de lui en fournir. On arma des vaisseaux marchands, et bientôt *Elisabeth* put disposer de plus de cent quatre-vingt-dix bâtimens. La Hollande, sa seule alliée, qui sent que son existence dépend de celle de l'Angleterre, ordonne à *Justin de Nassau*, de joindre avec quarante-quatre vaisseaux la flotte anglaise. Les côtes sont visitées avec soin par ordre d'*Elisabeth*; elle prend toutes les mesures nécessaires pour les mettre en état de défense. Une armée de quatre-vingt mille hommes veille à la sûreté du royaume; vingt mille sont répartis sur les points menacés, un corps considérable de troupes est posté à Tilbury dans le comté d'Essex, sous les ordres de *Leicester;* le reste se rassemble autour d'Elisabeth elle-même, afin de se porter avec elle partout où le danger l'exigera.

La flotte prétendue invincible devoit mettre à la voile dans les premiers jours du printemps (1588); mais la mort subite du marquis de *Sainte-*

vaisseaux de guerre. En tout, elle entretint à ses frais, dans cette occasion, soixante-seize vaisseaux. La ville de Londres en fournit trente-huit. On comptoit quatre-vingt-trois garde-côtes.

Digitized by Google

Croix et du duc de *Paliano* qui la commandoient, empêche son départ. La perte de ces deux officiers, tous deux marins habiles et éprouvés, fut un premier malheur pour l'Espagne. Celle d'un temps précieux ne fut pas moins contraire au succès de l'expédition. Le choix du duc de *Medina-Sidonia*, qui fut chargé du commandement de la flotte, suffisoit pour faire manquer toute l'entreprise. Cet amiral n'avoit pour lui qu'un grand nom, d'ailleurs peu d'expérience et un génie médiocre. La flotte partit de Lisbonne (29 mai 1588), ayant à bord le grand inquisiteur et cent cinquante dominicains, exécuteurs des arrêts de l'inquisition. C'étoit préparer les chaînes de l'Angleterre avant de l'avoir vaincue, et en lui montrant le sort qui l'attendoit, l'exciter à une résistance désespérée.

Howard, marquis d'Effingham, qui commandoit la flotte anglaise, s'étoit stationné devant Plymouth, croyant que l'*armade* invincible tenteroit d'y aborder. *Howard* la suit et la serre de près, dans le dessein d'éviter la bataille et de profiter de toutes les occasions pour l'attaquer en détail avec avantage.

Digitized by Google

Drake, *Hawkins* et *Forbisher* qui commandent sous lui, le secondent par leurs efforts. Le duc de *Medina-Sidonia*, arrivé à la hauteur de Calais, en donne avis au duc de Parme, et l'invite à le joindre ; mais *Farnèse*, bloqué dans Nieuport par les Hollandais, ne peut sortir du port à moins que l'amiral espagnol ne vienne le dégager. *Medina* s'avance jusqu'à Dunkerque (7 août). Pendant la nuit, et les Anglais lancent dans la flotte ennemie des barques chargées de matières combustibles, qui y portent le ravage et l'effroi. Cinq combats consécutifs qui s'engagent entre une partie de la flotte invincible et la flotte anglaise, se décident à l'avantage de la dernière. Les vaisseaux anglais plus légers et mieux servis, attaquent avec succès dans ce bras de mer, ces masses énormes dont les mouvemens sont plus lents et les manœuvres moins justes et moins précises.

Medina ne peut pas opérer sa jonction avec le duc de Parme. Les vaisseaux espagnols qui prennent beaucoup plus d'eau que les vaisseaux hollandais, ne peuvent pas les approcher ni les obliger à débloquer Nieuport. Déjà *Medina* veut retourner en Espagne, lors-

Digitized by Google

qu'une tempête effroyable s'élève; les vaisseaux anglais cherchent et trouvent un asile dans leurs ports; la flotte espagnole ne peut se réfugier nulle part, elle est dispersée par les vents, abîmée par les flots, et brisée contre les écueils. Plus de vingt vaisseaux échouent sur les côtes de l'Angleterre, près de cinquante sur celles de la France, de la Hollande et du Danemarck. Il ne resta que des débris de ce magnifique et redoutable armement. Cette catastrophe sauva l'Angleterre, assura la liberté de l'Europe, et porta un coup mortel à la puissance de l'Espagne. En apprenant la nouvelle de ce funeste événement qui détruisoit ses plus chères espérances et plongeoit la plupart des familles de l'Espagne dans le deuil, *Philippe* affecta de se montrer impassible. Ensevelissant dans son ame ses fureurs secrètes et ses regrets amers, il auroit voulu donner le change par son insensibilité sur l'étendue du malheur que l'Espagne venoit d'éprouver. Lorsque le duc de Medina-Sidonia reparut pour la première fois devant lui, il le remercia de n'avoir pas désespéré de l'état, et il dit froidement : La volonté du Seigneur

Digitized by Google

soit faite! J'avois envoyé ma flotte pour combattre l'Angleterre et non les élémens.

Les expressions de la joie furent plus fortes en Hollande et en Angleterre que n'osèrent l'être en Espagne les expressions de la douleur. Plus le danger avoit été grand, plus le triomphe étoit flatteur. *Elisabeth* qui avoit dissimulé ses craintes et ses alarmes, et montré l'espérance à tout le monde, se dédommagea de cette contrainte en laissant, après la victoire, un libre cours à ses sentimens. Sa vive satisfaction donnoit la mesure des inquiétudes qui l'avoient agitée. Le ciel lui-même sembloit avoir combattu pour les Anglais. Portée sur un char, entourée de tous les officiers de sa cour et des grands du royaume, elle se rendit à l'église de Saint-Paul, au milieu des flots d'un peuple immense qui partageoit avec un juste et noble orgueil le triomphe de sa souveraine; et les voûtes majestueuses du temple retentirent d'hymnes saints chantés au Dieu libérateur. L'Europe entière prit part au bonheur de l'Angleterre. Avec elle seroit tombée l'indépendance de tous les états, et il n'y auroit plus eu qu'un maître et

Digitized by Google

des esclaves. Depuis la destruction de l'*armade*, la puissance de l'Espagne ne fut plus l'épouvante des nations, et déclina sensiblement.

Enhardis par leurs succès, les Anglais portèrent à leur tour la terreur sur les côtes de l'Espagne. Un essaim de corsaires se répandant sur toutes les mers, enlevèrent tous les vaisseaux espagnols, interceptèrent les tributs que les mines du Nouveau-Monde payoient à Philippe, et poussèrent l'audace jusqu'à piller la Corogne, et à infester les embouchures du Tage. Une flotte considérable attaqua la puissance navale de l'Espagne, prit Cadix, l'entrepôt du commerce des deux mondes, et y fit un butin prodigieux.

Pour se venger de ses pertes, et pour faire diversion aux victoires de l'Angleterre, *Philippe* fidèle à son ancienne politique, excita les catholiques de l'Irlande à prendre les armes; les troubles qui s'élevèrent dans ce royaume, ralentirent en effet l'activité de la guerre contre l'Espagne, interrompirent le cours des prospérités d'*Elisabeth*, et lui préparèrent des chagrins domestiques dont elle fut la victime.

Digitized by Google

L'Irlande conquise par Henri II avoit ajouté peu de chose à la puissance de l'Angleterre. Inculte et barbare, elle étoit partagée entre de grands propriétaires qui se faisoient une guerre éternelle, et ne savoient se réunir que contre leur souverain. Cette île fertile où la nature n'a besoin que d'être sollicitée par le travail pour produire en abondance toutes les choses nécessaires à la vie, étoit habitée par un peuple pauvre, mais brave, intrépide, attaché aux vices et aux abus de son régime, comme d'autres peuples ne le sont pas toujours à un bon gouvernement. Rien n'étoit plus difficile que de gouverner cette nation ardente et opiniâtre, qui plaçoit son orgueil et sa liberté dans la conservation de ses anciens usages. Le génie d'*Elisabeth* qui s'étendoit à tout, avoit formé le plan de civiliser les Irlandais, et d'en faire des sujets dociles en les rendant heureux. Elle avoit donné au gouverneur un plus grand pouvoir et des forces considérables, pour contenir les grands et pour protéger le peuple. Afin d'adoucir les mœurs et de répandre les lumières dans le pays, elle avoit créé une université à Dublin. Des lois dictées par la

Digitized by Google

politique, et qui paroissoient l'être par l'humanité, avoient amélioré la condition des classes inférieures, et tendoient à diminuer l'aristocratie de la noblesse. Les nobles assez éclairés pour deviner les vues secrètes de la reine, trop cupides et trop orgueilleux pour les seconder, avoient l'habitude du désordre et de la désobéïssance. Le peuple familiarisé avec le malheur, étoit tellement aveuglé sur ses vrais intérêts, qu'il épousoit la cause de ses tyrans contre le souverain qui vouloit le protéger. *Hugh O'Néale*, issu d'une des plus anciennes et des plus illustres familles de l'Irlande, se propose de faire échouer tous les projets d'Elisabeth, et d'éterniser en Irlande l'état d'anarchie dont elle vouloit la faire sortir. Il avoit trompé le gouverneur *Norris* par de vains dehors de soumission, et avoit profité de sa sécurité pour organiser une insurrection générale. La reine l'avoit nommé comte de Tyrone; mais il sentoit que ses faveurs n'avoient d'autre but que de l'asservir, et soit patriotisme, soit orgueil, il croyoit que son pays ne seroit heureux qu'après avoir secoué le joug de l'Angleterre. A un jour marqué les Irlandais prennent

Digitized by Google

les armes, se réunissent, et défont entièrement l'armée anglaise, commandée par sir *Henri Bagnal*. *Elisabeth* voit la nécessité de repousser la force par la force; elle nomme *Essex* lord-lieutenant d'Irlande, et le charge de venger l'honneur des armes anglaises. *D'Evereux*, comte d'Essex, avoit remplacé le comte de Leicester dans le cœur de sa souveraine. *Elisabeth* croyoit qu'un homme qui avoit eu le bonheur de lui plaire, devoit être un grand homme, et que l'objet de son amour devoit être celui de sa confiance. Elle employoit Essex dans les affaires les plus importantes, comme elle avoit employé Leicester. Doué de toutes les graces de la figure, qui font quelquefois pardonner le défaut de mérite réel, *Essex* avoit assez de mérite réel pour se passer du secours des graces. Son esprit s'élevoit au-dessus de la mesure commune, et il l'avoit nourri et développé par l'étude et par le travail. Brave, entreprenant, actif, il savoit former des plans brillans, et les exécuter avec succès. Magnifique et généreux avec ostentation, impérieux, fier et jaloux de son pouvoir, il se faisoit aimer du peuple et craindre des grands.

Digitized by Google

L'amour qu'il avoit inspiré à Élisabeth, auroit été pour lui un fardeau odieux, s'il n'avoit pas flatté sa vanité et servi son ambition. *Essex* avoit paru avec éclat dans les guerres civiles de la France, à la tête des secours qu'Elisabeth envoyoit à Henri IV, et ce prince avoit rendu justice à sa valeur. Dans la guerre contre l'Espagne, il s'étoit distingué par des expéditions maritimes brillantes et hardies sur les côtes de ce royaume. *Elisabeth* qui connoissoit sa passion pour la gloire, et qui la consultoit plus que l'amour qu'elle avoit pour lui, le chargea de pacifier l'Irlande, lui confia une armée nombreuse et choisie, et pour assurer ses triomphes lui accorda un pouvoir presque illimité.

Essex partit avec la confiance du succès, mais sa présomption le perdit. Il fut assez imprudent pour diviser ses forces dans un pays qu'il ne connoissoit pas, et où il rencontroit des ennemis à chaque pas. *O'Néale* et les autres chefs de l'insurrection profitèrent de ses fautes et de la connoissance qu'ils avoient du terrein, pour battre ses troupes en détail. *Essex* vit son armée se fondre et ses espérances s'évanouir. En même temps, il apprit

Digitized by Google

que ses ennemis enhardis par son absence, le calomnioient, lui attribuoient ses malheurs, et en diffamant ses talens, accusoient encore ses intentions secrètes. Il prit le parti de retourner en Angleterre, et de quitter l'armée, malgré la défense positive d'Elisabeth. Il espéroit que sa présence lui feroit tout pardonner, et qu'un moment d'entretien avec la reine lui suffiroit pour effacer toutes les impressions qui lui étoient désavantageuses. Il parut à la cour. Dans le premier moment, l'attendrissement et la surprise empêchèrent *Elisabeth* de lui faire de justes reproches. Mais à peine se fut-il retiré que l'orgueil reprit ses droits, la colère l'emporta sur l'amour, et l'amante fit place à la souveraine. Irritée de la désobéissance d'*Essex*, elle le fit arrêter (1600); un arrêt du conseil-privé le dépouilla de toutes ses places et le priva de la liberté. Peu après la reine lui permit de se retirer dans ses terres, mais elle ne lui rendit pas sa faveur.

C'étoit une épreuve bien plutôt qu'une disgrace. *Elisabeth* vouloit humilier ce caractère altier; son amour ne lui permettoit pas de l'éloigner pour toujours de sa personne. Mais le superbe *Essex*

Digitized by Google

irrité de l'ascendant que ses ennemis conservoient sur la reine, oublia ses bienfaits, et ouvrit son cœur à des projets de vengeance. Son palais devint l'asile des mécontens et un véritable foyer de conspirations. Il entama des négociations avec le roi d'Ecosse, et lui offrit de le placer sur le trône d'Angleterre. *Jacques* n'étoit pas sans ambition; mais la timidité de son caractère le faisoit répugner à toutes les entreprises hardies. Les principes ne l'auroient peut-être pas arrêté, la crainte de se perdre l'arrêta. Il avoit des droits au sceptre qu'on lui offroit; il pouvoit espérer qu'Elisabeth le nommeroit son successeur, il risquoit de ruiner sa fortune s'il essayoit d'en hâter le moment, et il refusa les propositions d'Essex. *Elisabeth* en fut instruite. Le comte voyant ses projets découverts avant qu'il les eût conduits à maturité, hasarda une démarche extrême. Il se mit à la tête de deux cents chevaux, et tenta de soulever le peuple. Le peuple qui l'aimoit, mais qui aimoit encore plus Elisabeth, et qui avoit appris à respecter les lois, abandonna ce jeune ambitieux aux suites funestes de sa témérité, et ne fit rien pour le seconder. *Essex* se retira dans son

Digitized by Google

château dans la résolution de s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité ; mais cette résolution ne fut que passagère, et bientôt il se rendit à discrétion.

Elisabeth, partagée entre ses devoirs et ses affections, tour-à-tour souveraine et amante, craignant également de perdre son autorité et de perdre Essex, flotta long-temps entre sa raison et son cœur, entre la sévérité et la clémence. Elle signa son arrêt de mort, elle le révoqua, elle le prononça de nouveau. Prête à accorder la grace d'Essex à quiconque la lui auroit demandée, elle ne trouva personne qui lui rendît ce service. Un mot d'Essex eût suffi pour le sauver ; mais son orgueil irrité, lui fit préférer la mort à une vie qu'il auroit tenue de la générosité d'Elisabeth. Il sentit qu'en mourant il la punissoit et vengeoit sa mort. Cette idée adoucit son supplice, et il porta avec courage la tête sur l'échafaud (1601). On l'exécuta dans la tour de Londres, afin de prévenir toute espèce de mouvemens populaires. Il avoit trente-quatre ans.

Cependant, *Mountjoy*, le successeur d'Essex en Irlande, plus habile et plus heureux que lui, avoit terminé la guerre.

Digitized by Google

Vainqueur des rebelles à Kinsale, il avoit obligé les chefs à poser les armes, et *Tyrone* lui-même n'espérant rien d'une plus longue résistance, avoit demandé la paix et obtenu sa grace (1603).

Elisabeth n'étoit plus capable de prendre un vif intérêt à ces succès. Indifférente à tout ce qui l'avoit occupée dans les jours de sa force et de sa gloire, étrangère aux affaires et aux plaisirs, elle se montroit rarement en public; et quand elle se montroit, elle paroissoit abattue, rêveuse, dévorée d'un chagrin secret. La mort d'Essex avoit brisé tous les ressorts de son ame et rompu les liens qui l'attachoient au monde; mécontente d'elle-même, dégoûtée de la vie, fatiguée de sa grandeur, elle voyoit sans regret ses forces dépérir et sa profonde mélancolie la conduire lentement à la mort. Après un règne long et heureux, elle mourut (1603) la douleur et le désespoir dans le cœur, et hâta même l'instant décisif, en refusant de prendre de la nourriture. Elle avoit peu connu les passions dans l'âge des passions, et ce fut une passion malheureuse qui, à l'âge de soixante-dix ans, la conduisit au tombeau.

Digitized by Google

La fin de *Philippe II* avoit été plus tragique encore : il avoit terminé sa coupable vie cinq ans auparavant (1598) ; une maladie affreuse avoit cruellement vengé l'espèce humaine. Cependant la force d'ame qu'il montra dans sa longue agonie, avoit répandu une sorte d'intérêt sur ses derniers momens ; sa volonté, disputant en quelque sorte son cadavre à la nature, avoit condamné ses organes affaissés à un travail opiniâtre, et il n'avoit cessé de régner qu'en cessant de vivre. Dévoré par une putréfaction lente et insensible, il supporta les souffrances les plus aiguës, sans laisser échapper un seul gémissement. Aussi dur envers lui-même qu'envers les autres, il ne sollicita pas une pitié qu'il n'avoit jamais accordée aux maux de personne, et se vit périr d'un œil sec et insensible ; mais sa superstition pusillanime ne s'étoit pas démentie. Tourmenté de craintes, il avoit revêtu le froc, comme pour surprendre l'entrée du ciel à la faveur de ce déguisement qui devoit couvrir ses crimes, et s'étoit fait porter au couvent de l'Escurial pour calmer les terreurs que lui inspiroit une religion qu'il n'avoit jamais servie que par la

Digitized by Google

terreur et par le sang. Sa mort fut un bienfait pour l'humanité. L'Espagne respira, l'Europe espéra des temps plus tranquilles.

Le règne de *Philippe* n'avoit été qu'une longue agitation. Son orgueil fut puni de ses projets homicides par la douleur de les voir tous échouer. Il avoit voulu démembrer la France, ou l'enlever à son souverain légitime ; et il la vit toute entière réunie, obéissante et heureuse sous le sceptre bienfaisant de Henri IV. Il avoit voulu ôter aux Pays-Bas leurs droits politiques, y asservir les consciences et les actions ; et la liberté triompha de ses efforts ; elle lui enleva sept provinces, elle y établit son règne sur des lois sages et fortes. Il avoit voulu anéantir la puissance de l'Angleterre ; et l'Angleterre victorieuse porta la terreur et la destruction dans ses propres états, et éleva sa marine sur les débris de celle d'Espagne. Si *Philippe* avoit eu autant de talent pour la guerre qu'il en avoit pour le travail du cabinet, l'Europe étoit perdue. Peut-être même il ne lui a manqué pour réussir, que de mettre dans ses entreprises moins de violence et de précipitation. Il commençoit trop de choses à

Digitized by Google

la fois; ses projets se nuisoient les uns aux autres, et en partageant ses forces entre plusieurs objets, il les manquoit tous également. Son nom, devenu celui du délire de l'orgueil et de l'ambition, est condamné à une honteuse immortalité. S'il avoit eu des succès, la postérité éblouie ne l'auroit peut-être pas marqué d'un sceau de réprobation, car le succès est le grand apologiste du crime. Avec un revenu de vingt-cinq millions de ducats, il laissa cent cinquante millions de dettes, et mourut insolvable. Ses entreprises de tout genre lui coûtèrent plus de cinq cents millions de ducats. Il laissa la monarchie espagnole dans l'état le plus déplorable. Elle avoit un sol superbe et point de bras pour le cultiver, un luxe effréné et point d'industrie, des mines d'or et des dettes; c'étoit un vaste corps sans vigueur et sans nerf, qui avoit perdu ses forces dans les débauches de l'ambition, et qui ne pouvoit supporter le poids de sa propre grandeur.

Digitized by Google

QUATRIÈME PÉRIODE 1598— 1618.

CHAPITRE PREMIER.

État de la France lors de la paix de Vervins. Caractère de Sully. Son ministère. Sa marche pour rétablir l'ordre dans les finances et pour augmenter la richesse nationale. Heureux effets de son administration. Vastes projets de Henri IV. Mort de ce prince.

L'ESPAGNE perdoit sa prépondérance en Europe, la France augmentoit la sienne : l'époque de l'affoiblissement et de la décadence de l'une, est celle de la régénération de l'autre. Trente-huit années de guerre civile avoient desséché en France toutes les sources de la richesse publique et de la puissance nationale. On s'étoit battu avec acharnement sur tous les points de cette vaste surface, et partout on avoit détruit avec une égale fureur les hommes et les troupeaux, les villes et les villages, les fruits et les instrumens du travail. Il s'étoit fait une dépense immense de forces et de ca-

Digitized by Google

pitaux qui étoient perdus sans retour, et qui auroient pu se reproduire à l'indéfini. A la vérité, les Français avoient acheté d'eux-mêmes les moyens de se détruire, et la perte avoit été moindre pour le royaume que s'ils les avoient achetés au-dehors ; mais elle n'en avoit pas été moins réelle. On ne songeoit qu'aux besoins du moment, et l'on ne s'occupoit plus de l'avenir. Le travail languissoit, car on manquoit d'avances de culture. Le défaut de sûreté rendoit toutes propriétés précaires. Le fanatisme et les passions avoient tellement rempli toutes les têtes, qu'il n'y avoit point eu de place pour les projets utiles ni pour les spéculations pacifiques. L'agriculture manquoit de bras pour remettre en valeur des terres que l'absence des grands propriétaires et les ravages des armes avoient frappées de stérilité. Les villes avoient été toutes converties en places de guerre, et l'industrie ne pouvoit y prospérer. La plupart des habitans, uniquement occupés d'exercices militaires, manioient mieux l'épée que la navette. Dans un temps où l'on rompoit avec tous les besoins de luxe parce qu'on avoit à peine l'étroit nécessaire, la pro-

Digitized by Google

duction ne pouvoit pas être fort abondante. Le commerce étoit nul; il n'y avoit point d'objet d'échange ni de circulation. Les grandes routes étoient peu sûres et dégradées. La marine n'existoit pas. Tout avoit péri, ou s'étoit arrêté au milieu des horreurs de l'anarchie.

Cependant la situation de la France n'étoit rien moins que désespérée. Son sol fertile et varié, son climat doux et heureux, le génie inventif et l'activité de ses habitans lui offroient de précieuses ressources. Il suffisoit de quelques années de repos et d'une administration sage, pour réparer les maux de la guerre et pour couvrir les vestiges de la destruction par des créations nouvelles. Déjà *Henri IV* avoit donné la paix au royaume (1598). Ce prince avoit la passion du bien public. Son cœur sensible et bienfaisant voloit à la rencontre de toutes les idées utiles à ses peuples. Mais il avoit besoin d'un homme assez éclairé pour voir le bien, et assez ferme pour le faire. Il eut le bonheur de le trouver, le talent de le deviner, et assez de vertu pour se servir de lui. Cet homme étoit *Sully*.

Digitized by Google

Maximilien de Béthune, baron de Rosny, qui fut dans la suite duc de Sully, étoit né à Rosny (1560). Sa naissance coïncide presque avec celle des guerres civiles. Les malheurs de la France commencèrent, et celui qui devoit les guérir et les lui faire oublier parut à la même époque. Il fut sur le point d'être victime du fanatisme de la Saint-Barthélemy. Il s'attacha au roi de Navarre depuis le moment où ce prince rompit les liens dans lesquels Catherine de Médicis le tenoit embarrassé. Partageant sa bonne et sa mauvaise fortune, il s'étoit entièrement associé à ses destinées, et n'avoit presque plus quitté sa personne. Brave sans témérité, prudent sans foiblesse, économe de son bien, afin de se ménager les moyens d'être libéral, il avoit servi son maître de son bras, de sa tête et de sa fortune, dans le temps où ce prince combattoit pour son trône, et se voyoit dans la cruelle nécessité de conquérir ses propres états. Henri avoit reconnu dans ce jeune homme un esprit juste, un jugement sain et une ame ferme; il savoit que *Rosny* avoit peu de besoins et beaucoup d'activité; qu'il mettoit de l'ordre dans ses affaires, au

Digitized by Google

milieu du désordre général ; qu'il étoit sévère pour lui-même et pour les autres, et sincèrement attaché à sa personne. Devenu roi de France, il le récompensa d'une manière digne de lui, en lui imposant de nouveaux devoirs, et en lui ouvrant une carrière où il pouvoit être utile à sa patrie. *Sully* parvenu au ministère des finances, y déploya toutes les grandes qualités dont il déceloit le germe ; son génie et sa vertu se trouvèrent au niveau d'une place toujours difficile, et qui l'étoit surtout dans ces circonstances critiques. Son esprit savoit s'élever en administration à des principes fixes et généraux, sans lesquels la connoissance des détails devient un véritable dédale où l'on marche au hasard ; mais il s'engageoit avec courage dans l'étude et la recherche des détails, sans lesquels on se trompe toujours dans l'application des principes. Infatigable au travail, il trouvoit du temps pour tout, parce que ses occupations étoient réglées, et qu'il ne connoissoit ni les passions ni les plaisirs. Appelé à vivre dès sa jeunesse au milieu des hommes, et à les voir dans les orages des factions, où ils quittent leur masque, il les aimoit

Digitized by Google

assez pour les servir, mais il les connoissoit trop pour les estimer facilement, et il ne prodiguoit pas sa confiance. Nourri dans les camps, élevé au sein des armées, il y avoit pris le goût d'une éloquence nerveuse et serrée, et l'habitude d'une marche franche et libre, de mesures prononcées et expéditives. Lié par le sang à ce qu'il y avoit de plus illustre en France, et distingué dans la carrière des armes, il se servoit de l'ascendant de la naissance et de sa réputation de bravoure pour appuyer dans les affaires le langage de la raison, et pour se faire pardonner des vérités dures. Jamais il ne séparoit ni dans son esprit ni dans son cœur la cause du roi des intérêts de l'état; il croyoit la gloire de l'un intimément attachée à la puissance et au bonheur de l'autre; il étoit l'ami de son maître, parce qu'il étoit citoyen; et quand Henri se préféroit à la France et vouloit passer avant elle, il trouvoit dans *Sully* autant de résistance qu'il y rencontroit d'ordinaire de dévouement. Religieux sans fanatisme, tolérant sans indifférence, vertueux par principes, il y a eu peu d'ames humaines sur qui la sainte idée du devoir ait eu plus d'empire que sur

Digitized by Google

la sienne; sa mâle et rigide vertu brisoit tous les obstacles que lui opposoient les passions, et ne fléchissoit jamais. Sa fierté ne s'abaissoit pas à l'intrigue, repoussoit et refusoit la flatterie. Plus jaloux de l'honneur de Henri que de sa faveur, et plus empressé à lui être utile qu'à lui plaire, il ne le ménageoit pas plus qu'un autre; il connoissoit de plus grands malheurs que la disgrace, et fut toujours digne de sa place, parce qu'il ne craignoit pas avant tout de la perdre. Pendant tout son ministère, il n'a vu qu'un seul objet, la prospérité de la France. Sa table étoit frugale, sa maison opulente mais simple, ses délassemens les relations domestiques. Sa franchise ressembloit quelquefois à la rudesse, sa fermeté à la roideur, sa justice à la dureté, et la conscience qu'il avoit de sa vertu à l'orgueil; mais ces défauts tenoient à l'énergie même de son caractère, et la force de sa volonté fut le trait distinctif de l'ame de *Sully* et la source de sa grandeur.

Pour bien apprécier ses principes d'économie politique et les services qu'il a rendus à la France, il faut se faire une juste idée de l'état dans lequel il trouva les finances, et des difficultés de tout

Digitized by Google

genre qu'il eut à vaincre. Les dettes montoient à trois cent trente millions de livres, ce qui feroit à peu près aujourd'hui huit cents millions. Ces dettes, contractées à des conditions très-onéreuses, devoient, suivant les maximes erronées qu'on suivoit à cette époque dans les emprunts, être remboursées à des termes fixes, et, bien loin d'avoir les moyens de rendre le capital aux prêteurs, on ne savoit pas même comment acquitter régulièrement les intérêts. Il n'entroit dans les caisses du roi que trente millions de livres, et les contribuables en payoient annuellement cent cinquante. Cet ordre de choses, qui appauvrissoit en même temps les particuliers et l'état, tenoit au mode de perception, à l'avidité de tous les employés de la finance, et à la méthode qu'on suivoit pour satisfaire les créanciers du fisc. Les impôts n'étoient pas en régie, mais en ferme. Les fermiers généraux avoient leurs fermiers particuliers, à qui ils abandonnoient une partie de leurs droits; ceux-ci en avoient d'autres à leur tour. Afin que tous les intermédiaires trouvassent leur profit à ces opérations, les derniers pesoient sur le pauvre peuple, et l'obligeoient à payer

Digitized by Google

le quadruple de ce qu'ils avoient droit d'exiger de lui. Au sortir des guerres civiles, le roi s'étoit vu dans la nécessité de marchander la soumission des gouverneurs des provinces, et l'obéissance de tous les personnages considérables par leur naissance, leurs richesses et leurs services. Obligé d'acheter la fidélité de ses sujets, il avoit sacrifié la somme de trente-deux millions pour ramener les réfractaires à leur devoir. Il avoit eu la foiblesse de leur permettre de se payer de leurs propres mains, et de lever sur les provinces des droits qui leur rapportoient le double et le triple de ce qui leur revenoit. On s'étoit même arrangé de cette manière avec plusieurs souverains étrangers; et la France entière se trouvoit à-peu-près engagée aux créanciers de l'état.

Les impôts mal assis et mal répartis n'étoient proportionnés ni à la fortune ni aux jouissances des individus; la taille et la gabelle étoient les deux sources principales du revenu public. La taille étoit excessive, elle frappoit le sol de stérilité, en ôtant au laboureur la volonté et les moyens de perfectionner la culture des terres. La gabelle portoit

Digitized by Google

sur un objet de nécessité première et exigeoit une surveillance continuelle, parce que les contribuables travailloient sans cesse à se soustraire à un impôt aussi onéreux. Des essaims de commis, de traitans et d'agens mettoient tout leur art à tromper l'état impunément, et s'entendoient entr'eux pour couvrir leurs dilapidations. On ne dressoit point d'état annuel de la recette et de la dépense, il n'y avoit point d'ordre dans la comptabilité, point de contrôle sévère sur l'emploi fidèle des deniers publics. Aussi l'argent manquoit pour toutes les entreprises utiles, et même pour les dépenses les plus nécessaires. Les troupes, quoique peu nombreuses, ne recevoient pas le prêt exactement, et se dédommageoient aux frais des campagnes; les arsenaux étoient vides; la marine n'existoit pas, les bâtimens publics tomboient en ruines; le roi lui-même ne pouvoit pas entretenir sa maison, et se trouvoit réduit à mendier les secours des traitans qui le voloient. Nous avons vu que l'agriculture, l'industrie et le commerce ne produisoient aucune valeur nouvelle, faute de capitaux, de confiance, de bras et de sûreté. Bien

Digitized by Google

loin de vivifier ces principes de richesses réparateurs des maux de l'état, on travailloit à leur ôter toute activité. Les guerres civiles avoient donné aux esprits des habitudes d'insubordination qui paroissoient incompatibles avec la renaissance de l'ordre; le lien social étoit partout relâché et affoibli; quiconque étoit en état de se faire craindre, ne craignoit rien; et ce qu'il y avoit encore de force publique, ne paroissoit exister que pour opprimer la foiblesse. *Henri* vouloit le rétablissement des finances, de l'ordre et du travail; mais ses idées, en fait d'administration, ne pouvoient être que superficielles; il manquoit sur cet objet de principes et d'expérience, et les vues du génie lui-même ne sauroient tenir lieu de la connoissance des faits. Il désiroit sincèrement que chaque paysan eût la *poule au pot* le dimanche, mais il ignoroit les moyens de réaliser ce mot heureux, qui exprime avec tant de simplicité le grand œuvre du gouvernement. Plus sensible que ferme, il ne savoit rien refuser aux besoins et aux passions des individus; sa bonté étoit souvent celle d'un particulier aimable, et non celle d'un roi qui doit vou-

Digitized by Google

loir le bonheur général et ne voir le bien des individus que dans celui de toute la nation. Les femmes qu'il aimoit et les grands qu'il redoutoit, pouvoient facilement égarer son impétuosité naturelle, lui donner le change sur les projets les plus utiles, et lui montrer des abus d'autorité dans les mesures vigoureuses qui devoient les faire cesser pour toujours.

Tel étoit l'état de la France lorsque *Sully* eut le courage de se charger de l'administration sans être effrayé des obstacles nombreux que lui préparoient les choses et les personnes. La marche qu'il suivit dans cette grande entreprise ne fut ni compliquée, ni oblique, ni timide ; elle alloit au but ; elle fut simple, droite, ferme comme son caractère.

L'essentiel dans les opérations de ce genre est de savoir ce qui existe pour juger de ce qui peut et doit se faire. Il falloit commencer par acquérir une connoissance exacte et approfondie du désordre organisé qui portoit le titre d'administration. *Sully* parcourut toutes les *généralités* du royaume pour se faire une juste idée de leurs besoins et de

Digitized by Google

leurs ressources. Il interrogea le sol, le climat, la position, afin de déterminer le genre d'industrie qui convenoit à chaque province, et d'apprécier la nature et la quotité des impositions qu'elle pouvoit supporter sans inconvénient. Malgré la mauvaise volonté des intéressés, il se fit donner tous les papiers relatifs aux finances, et parvint à porter la lumière dans ce chaos. Faisant un dépouillement laborieux de tous les registres, il dévoila les vices de gestion, les fourberies secrètes et déguisées, les erreurs et les négligences honteuses dont les officiers du roi s'étoient rendus coupables. De retour à Paris, il commença ses réformes. Les baux que les fermiers avoient multipliés à l'indéfini sans l'autorisation du gouvernement, furent cassés. L'état de toutes les créances et de toutes les pensions fut revu; on n'abandonna plus une partie des revenus publics à ceux qui avoient de justes prétentions à former, mais ils furent assignés sur le trésor public. Le nombre des agens et des employés subalternes fut considérablement diminué. On créa des formes fixes et déterminées, pour accuser les recettes et justifier les dépenses. Tous

Digitized by Google

les ans on dressa des tableaux comparatifs des unes et des autres. *Sully*, retranchant sans pitié et sans ménagement toutes les branches parasites, se trouva riche pour les objets utiles. Les revenus de l'état n'allèrent plus se rendre dans les caisses des particuliers; le versement se fit d'une manière plus directe et plus sûre dans le trésor du souverain. Non-seulement le mode de perception fut simplifié; mais il partagea si bien le travail, que les employés divisés d'intérêt exercèrent une surveillance sévère les uns sur les autres. Lui-même se multiplioit pour faire face aux affaires. Dans les premières années de son ministère, il s'assujettit à écrire tout lui-même, afin de s'instruire des détails et de ne pas être trompé par ses secrétaires. Il ne pouvoit sans doute tout examiner lui-même, mais il contenoit tout le monde dans les limites du devoir par la seule idée de son activité, qui d'un moment à l'autre se portoit sur les objets les plus différens. On redoutoit son œil pénétrant, on connoissoit son inflexible justice; et bientôt la machine de l'administration, tournant sur les deux pivots de l'ordre et de l'économie, eut un jeu libre et assuré.

Digitized by Google

Ces travaux étoient nécessaires pour sauver l'état et pour assurer sa subsistance ; mais ils ne demandoient qu'une probité scrupuleuse, une volonté droite, une activité soutenue, des mesures sages et vigoureuses. *Sully* n'étoit pas fait pour s'arrêter au milieu de la route ; il vouloit créer la richesse de l'état en créant la richesse nationale. Il avoit remis au peuple vingt millions de taille dans une année ; il l'avoit répartie avec plus d'équité entre les contribuables ; l'impôt sur le sel ayant été diminué, étoit devenu productif. Le ministre encouragea le travail ; c'étoit en multipliant les productions et en facilitant la circulation des marchandises, qu'il vouloit accroître les revenus du roi. Plus un peuple travaillera avec succès, plus il vendra avec profit à l'étranger, plus il achettera de lui d'objets de jouissance ; et à raison de son bien-être et de ses jouissances, il sera plus disposé et plus capable de contribuer aux charges publiques.

Quand le mouvement est une fois imprimé à une nation par le besoin, les circonstances ou quelques hommes d'élite, et que toutes les forces sont sorties de leur léthargie, il n'est plus nécessaire

Digitized by Google

que le gouvernement agisse directement pour multiplier les valeurs; il doit peut-être se contenter d'une action négative, protéger les particuliers et les laisser faire. Qu'il débarrasse la liberté d'industrie de toutes les entraves qui ne sont pas commandées par l'intérêt général; qu'il assure à tous les individus la paisible possession des fruits de leurs entreprises; qu'il les fasse jouir sous son égide tutélaire de la plus grande liberté possible; et ils n'auront besoin ni de ses encouragemens ni de ses secours. L'espérance d'un profit certain et d'un plus grand bien-être sera le ressort de l'activité générale; la richesse enfantera la richesse, et le peuple s'élèvera graduellement au plus haut degré d'opulence et de développement.

Au contraire, lorsqu'un pays n'est pas encore sorti de l'enfance, et que le génie de ses habitans ne s'est pas aperçu de ses ressources, ou lorsque des circonstances désastreuses y ont détruit l'ouvrage des siècles, et l'ont replacé dans une espèce de barbarie, il faut que le gouvernement prépare et élève ce peuple à la liberté de l'industrie et du commerce, et avant de l'émanciper, lui

Digitized by Google

apprenne à se passer de tutelle. On doit alors éclairer l'ignorance, enhardir la timidité, marquer le but, et dessiner la route à l'inexpérience qui s'essaie dans une carrière nouvelle. Alors des encouragemens et des avances, ou des récompenses dispensées à propos, développeront les premiers germes du travail et de l'industrie. La simple protection seroit insuffisante; l'état des choses demande une action directe, positive et continuelle.

Telle étoit à la paix de Vervins (1598) la situation de la France. Tout y avoit péri, il falloit tout faire renaître. A la vérité, le malheur même des temps pouvoit donner des espérances de succès: les esprits étoient fatigués des troubles civils; cependant ils avoient pris au sein des orages l'habitude de l'activité; ils avoient besoin de mouvement, et l'on pouvoit se flatter que la paix les porteroit sur des objets utiles. La guerre avoit considérablement diminué la population; mais ce déchet même, facilitant aux pères l'entretien de leur famille, devoit augmenter les naissances dans des proportions plus qu'ordinaires. Durant les guerres civiles on avoit détruit beaucoup d'objets d'agré-

Digitized by Google

ment et de luxe; les demandes fréquentes qu'on alloit en faire, devoient réveiller les arts et les encourager à la reproduction. Mais quelque favorable que ces circonstances fussent à la renaissance du travail, il falloit le génie et l'activité de *Sully* pour en profiter et les faire servir aux progrès de la richesse nationale.

L'agriculture fixa principalement son attention et ses soins; il la protégea préférablement aux arts qui augmentent la valeur des matières en leur donnant des formes nouvelles, et au commerce qui produit le même effet en transportant les marchandises d'un lieu dans un autre et en accélérant leur circulation. Ni la maladie des systèmes ni la manie d'un principe exclusif ne firent regarder à Sully la culture des terres comme la principale source de la richesse de la France; ce furent des idées simples et saines, qui lui étoient suggérées par un sens exquis, et que la nature elle-même l'invitoit à suivre. Il faut aux arts des matières premières pour les élaborer, au commerce des objets d'échange : l'agriculture les fournit. Ce genre de travail est le moins exposé aux variations; il conserve toujours son prix, parce qu'il

Digitized by Google

conserve toujours sa nécessité, et c'est même le plus ou le moins de cherté de ses produits qui règle le prix de la main-d'œuvre et de tous les genres d'industrie. C'est par l'agriculture que *Sully* commence, et il croit avec raison que les progrès de cette branche de richesses amèneront ceux de l'industrie et du commerce; il ne veut pas intervertir la marche de la nature, il veut la suivre; et la culture des champs, de la vigne, des oliviers, l'amélioration des forêts, l'éducation de toutes les espèces de bétail, et surtout celle des moutons, deviennent les objets favoris de ses méditations et de ses travaux. Le labour et le pâturage, disoit-il, sont les deux mamelles de l'état.

Fidèle à ses principes, il proclame le premier en France la libre exportation des grains. Il sait que plus les débouchés sont faciles et nombreux, plus la culture augmente; et que pour fixer dans le royaume l'abondance, il vaut mieux produire beaucoup et exporter beaucoup, que de produire peu et de ne rien exporter. Les habitans des contrées qui vivent de l'éducation du bétail, peuvent en vertu de ses sages règlemens, acheter le sel à bas prix, et n'ayant plus besoin

Digitized by Google

de l'épargner, ils n'en seront plus avares pour les troupeaux. Bien loin d'attirer de riches propriétaires à la cour, et de les rendre étrangers à leurs terres et à leurs vassaux, il engage Henri à témoigner de l'indifférence aux gentilshommes qui viennent étaler à Paris un luxe stérile, au lieu de rendre au sol qui les nourrit une partie des richesses qu'ils en tirent. Bien loin de multiplier le nombre des serviteurs oisifs du luxe, il donne à cet égard l'exemple de la plus grande simplicité, diminue le nombre de ceux qui vivent sans produire, les renvoie à la charrue, et les force à un travail utile. En général, le travail est à ses yeux le principe de la richesse publique, et surtout le régulateur des mœurs nationales. Dans ses vues éclairées et bienfaisantes, il voudroit amener en France un état de choses où avec un travail assidu chacun fût sûr de trouver l'aisance, et où, sans travail, on ne trouvât pas même le nécessaire.

Ennemi du luxe par caractère encore plus que par principes, il auroit voulu le bannir de la France. Peut être lui reprochera-t on de n'avoir pas vu que les peuples ne produisent qu'à raison de

Digitized by Google

leurs besoins et des plaisirs qu'ils goûtent ou qu'ils espèrent, et qu'en leur présentant de nouveaux objets de jouissance, on augmente leur activité, et par conséquent la richesse. Mais il avoit des mœurs sévères; il croyoit que les vertus publiques sont les garans de la puissance et du bonheur des nations, que la vertu n'existe pas sans la simplicité; et fidèle aux maximes des anciens, il plaçoit la moralité dans la modération et dans l'abstinence. Ce fut, conformément à ces idées, qu'il vit à regret Henri IV encourager la culture du mûrier et le planter même dans ses jardins, et qu'il s'opposa inutilement à la création des manufactures de soie, d'étoffe d'or et d'argent qu'on établit à Lyon. Il ne prévoyoit pas qu'elles seroient un jour une des sources principales de la richesse de la France. Peut-être aussi pensoit-il que le moment de cultiver cette branche d'industrie n'étoit pas encore arrivé, et vouloit-il moins la proscrire que l'ajourner à d'autres temps.

On ne doit pas s'étonner qu'il ait encore confondu la richesse qui ne consiste que dans l'excédent annuel du travail sur la consommation, avec l'argent

Digitized by Google

qui en est le signe ou plutôt le véhicule. Cette erreur, encore aujourd'hui trop commune, étoit plus pardonnable de son temps. Il défendit l'exportation de l'or et de l'argent, sans songer qu'une nation doit payer ses dettes, et que si elle achette plus qu'elle ne vend, il est tout simple qu'elle paie son solde en numéraire. Pour empêcher la sortie des espèces, il diminua la valeur intrinsèque des monnoies, et sans atteindre son but, il nuisit au commerce extérieur de la France. L'intérêt légal étoit très-considérable; il le baissa dans l'idée de favoriser le laboureur par cette mesure. Mais le prêt à intérêts est un de ces objets qu'il faut abandonner à eux-mêmes; le législateur ne sauroit fixer la ligne de démarcation, entre le prêt à intérêts et l'usure, que d'une manière arbitraire, au lieu que la force des choses tend toujours à conserver ou à rétablir l'équilibre entre les conditions du prêteur et les profits de celui qui emprunte.

Sully paya peut-être à cet égard tribut à son siècle, mais il se montra supérieur à lui, en débarassant le commerce des entraves multipliées que les courtisans avides vouloient y mettre;

Digitized by Google

un jour il renvoya à Henri vingt-cinq édits qui tendoient tous à gêner la circulation des marchandises en les chargeant de droits multipliés. Dans ses idées, l'impôt n'étoit que la mise de chaque individu pour avoir part aux bienfaits de la société civile; elle doit être proportionnée aux avantages qu'il en retire, à sa fortune et à ses jouissances; surtout elle doit être prise sur ses profits; mais elle ne doit pas entraver son activité qui seule peut l'enrichir, ni entreprendre sur son industrie qu'en payant l'impôt il place sous la sauvegarde du gouvernement.

Après dix années de travaux et d'opérations, toutes dictées par l'amour du bien public, et dont la plupart le furent par la sagesse, *Sully* recueillit le fruit de ses peines; la France qui ne se reconnoissoit pas elle-même, fut étonnée de ses progrès. Les traces des guerres civiles étoient effacées; l'état étoit riche, et demandoit moins aux particuliers que dans le temps où il étoit pauvre et obéré. Les dettes étoient acquittées, les créanciers avoient consenti à des remboursemens partiels qui leur étoient avantageux et qui libéroient l'état. Les

Digitized by Google

troupes augmentées et payées régulièrement maintenoient l'ordre public et n'étoient plus l'effroi des citoyens paisibles. Nommé grand-maître de l'artillerie (1604), *Sully* travailla dans cette partie avec son activité ordinaire, et bientôt il y eut cent pièces de canon dans l'arsenal, et une abondance prodigieuse de munitions de guerre. La marine ne fut pas négligée. Les Français ne faisant pas encore le commerce des deux Indes, n'avoient pas dans leur marine marchande une pépinière nombreuse de bons matelots. Mais l'état de la France à cette époque n'exigeoit pas de forces navales considérables. Les ports de l'Océan Atlantique n'existoient pas encore, ou bien étoient peu fréquentés; on construisit dans ceux de la Méditerranée des galères destinées à protéger le commerce. Des routes commodes et sûres et des canaux de navigation multiplient le travail en multipliant les débouchés, et augmentent la richesse nationale en facilitant la circulation des marchandises. *Sully* exécuta le canal de Briare; il fit réparer les grands chemins; des arbres plantés par ses ordres, et qui long-temps ont conservé son nom, embel-

Digitized by Google

lirent les routes et offrirent un abri commode au voyageur fatigué. Toujours libéral quand il falloit l'être, il savoit même être magnifique dans les dépenses publiques. Paris vit élever au sein de ses murs des bâtimens solides et dessinés avec goût; le Pont-Neuf, la rue Dauphine, une partie des quais qui bordent la Seine, furent entrepris et exécutés par l'ordre de *Sully*, qui avoit joint à toutes ses autres places celle de grand-voyer et de surintendant des bâtimens. La galerie du Louvre fut commencée (1604). Les bienfaits du roi allèrent chercher et récompenser le savant *Casaubon*. Inexorable pour les maîtresses et pour les courtisans, *Sully* ne refusoit rien aux plaisirs innocens du roi, et n'épargnoit rien de ce qui pouvoit relever la majesté du trône. Au milieu de ses vastes projets, il étendit et embellit Fontainebleau; le palais et les terrasses de Saint-Germain s'élevèrent par ses ordres et sous ses yeux.

Ainsi les lumières de ce grand homme, sa volonté forte et persévérante, son activité infatigable et les intentions pures de son maître opérèrent en peu de temps des prodiges d'administration qui

Digitized by Google

régénérèrent la France et prouvèrent ce que peuvent un roi et un ministre éclairés, avec l'idée toute simple que le but suprême de l'état est le bonheur du peuple, et que le gouvernement n'est que le grand moyen de l'ordre et de la félicité publique. Les formes monarchiques le secondèrent puissamment. Il n'y en a point de plus favorables à une action prompte et rapide qui du centre s'étende à tous les points de la circonférence; elles n'empêchent pas toujours le mal, mais avec elles un prince et un ministre qui veulent et voient le bien, le font avec plus de facilité, les ressorts sont concentrés, l'action est une, la marche du gouvernement n'est pas compliquée par la multiplicité des rouages, ni embarrassée par les résistances.

On s'étonne d'autant plus de tout ce que *Sully* a pensé, exécuté, écrit en fait d'administration, que ses travaux dans le ministère n'ont été qu'une partie de sa tâche, et que son temps étoit partagé entre des occupations d'un genre bien différent. Comme il avoit toute la confiance de son maître, Henri le consultoit sur tous les objets, versoit dans son sein ses chagrins et ses inquiétudes, et le

Digitized by Google

chargeoit de toutes les affaires épineuses. C'étoit lui qui empêchoit le roi de satisfaire l'avidité et l'ambition de ses maîtresses ; la duchesse de *Beaufort* le trouvoit toujours sur son chemin, et il déjouoit toutes ses intrigues. Sans lui, l'adroite marquise de *Verneuil* auroit épousé *Henri IV*. Ce fut lui qui négocia le mariage du roi avec *Marie de Médicis*, fille de François de Médicis, duc de Toscane; il crut voir dans cette union, le bien du royaume, mais *Henri* n'y trouva pas le bonheur. Marie plus spirituelle que sensible, jalouse sans amour, dénuée de douceur et de gaieté, n'étoit pas faite pour fixer *Henri* au sein des relations domestiques où ce bon prince auroit aimé à vivre, et dont il étoit fait pour sentir le charme et le prix. Elle éloignoit *Henri* par sa froideur et sa gravité, il cherchoit ailleurs des consolations, elle lui reprochoit ses torts avec aigreur, les querelles s'envenimoient et se multiplioient. *Sully* étoit sans cesse occupé à les rapprocher l'un de l'autre, et à pacifier leurs différens; il recommandoit la sagesse au roi, la douceur à la reine; ses leçons étoient souvent mal reçues, et plus mal suivies, mais sa tendresse pour Hen-

Digitized by Google

ri le soutenoit dans cette position difficile.

Egalement propre à servir l'état dans les camps et dans le cabinet, *Sully* fut chargé (1600) de la guerre contre *Charles Emmanuel*, duc de Savoie. Ce prince ayant refusé de rendre à la France le marquisat de Saluces, *Henri* prit le parti de l'y contraindre, et de lui faire sentir sa puissance. Ce fut une guerre de siéges. *Sully* la conduisit avec autant d'activité que d'art. La prise de Carbonnière et de Montmélian, qui passoient pour imprenables, fut son ouvrage. La paix avantageuse qui termina cette guerre, et qui procura la Bresse et le Bugey à la France, fut encore due à ses conseils et à son talent pour les négociations.

Le maréchal de *Biron*, qui avoit partagé les dangers et la gloire de Henri IV, et qu'il avoit récompensé en souverain généreux, conspira contre lui. Il avoit été utile à la bonne cause; mais en la défendant il n'avoit fait que son devoir, et *Henri* qui ne comptoit pas avec ses serviteurs, s'étoit acquitté envers lui en le comblant de distinctions et d'honneurs. *Biron* fut assez ingrat pour oublier les preuves qu'il avoit reçues de la recon-

Digitized by Google

noissance de son maître. Cet homme superbe, d'un caractère inquiet et ardent, ivre de sa réputation, ne jugeant rien au-dessus de son mérite ni de ses espérances, avoit formé avec la Savoie et l'Espagne, des relations intimes et secrètes, dont le but étoit de détrôner Henri, et de replonger le royaume dans les horreurs de la guerre civile. *Philippe III* et *Charles Emmanuel* avoient flatté *Biron* de l'espérance de devenir un souverain indépendant, et de se former un état des débris de la France. La conjuration fut découverte par un des complices; *Henri* refusa long-temps d'y ajouter foi, il étoit trop reconnoissant pour croire facilement à l'ingratitude. A la fin il fut forcé de se rendre à l'évidence. Le maréchal fut arrêté et conduit à la Bastille (1602). *Sully* seul digne de la confiance du roi, détourna le danger qui le menaçoit, lui en dévoila toute l'étendue, provoqua sa juste sévérité contre Biron, et le consola de cette rigueur nécessaire.

Bientôt après (1605), la marquise de *Verneuil*, long-temps l'objet de l'amour de Henri, et chargée de ses bienfaits, ourdit de nouvelles trames contre

Digitized by Google

lui, de concert avec *d'Entraigues*, son père, et le comte *d'Auvergne*. Ce fut encore *Sully* qui surveilla l'instruction de ce procès; il se vit obligé de garder Henri de son propre cœur, et tâcha de le préserver des excès d'une clémence dangereuse qui ne faisoit que provoquer de nouveaux crimes.

Enfin ce fut à lui que *Henri* confia le plan politique qu'il avoit conçu sur les mesures propres à garantir la tranquillité et l'indépendance générale des états de l'Europe. *Sully*, de concert avec lui, s'occupa beaucoup de ces idées plus grandes que solides, et prépara les moyens de les exécuter. Leur but étoit d'attaquer la maison d'Autriche en Allemagne et en Espagne, de lui enlever une grande partie de ses provinces, de faire un nouveau partage de l'Europe, et d'asseoir, sur cette base, une paix générale et durable, garantie par la fédération de tous les états de l'Europe. *Sully* avoit développé ce vaste projet à *Elisabeth*, et en le lui faisant connoître, il avoit eu l'art de le lui faire goûter. La reine d'Angleterre avoit assez d'élévation dans l'esprit pour être éblouie par des conceptions aussi brillantes, cependant la politique sage

Digitized by Google

et mesurée d'Elisabeth l'auroit peut-être fait revenir de cette première impression ; peut-être même que sa pénétration lui offrit d'abord ce qu'il y avoit d'avantageux pour l'Angleterre dans les plans de *Henri IV*, et qu'elle résolut de profiter de son ardeur généreuse sans la partager. *Sully* parut avoir complètement réussi dans sa négociation avec elle. Après la mort de la reine, il fut de nouveau envoyé en Angleterre pour gagner *Jacques I*, et s'assurer de son concours. Ce prince étoit peu fait pour saisir et pour admirer un plan qui embrassoit toute l'Europe et regardoit un avenir éloigné. *Sully* eut pourtant le bonheur ou l'adresse de lui présenter ces idées sous des formes simples et des couleurs séduisantes, et *Jacques* lui promit de s'intéresser à ce projet gigantesque. Ainsi cet homme unique se multiplioit pour le service de sa patrie ; il paroissoit avoir tous les talens, il prenoit tous les rôles, il se chargeoit de tous les genres de travaux. La politique, la guerre, les finances étoient en même temps le théâtre de son activité et de ses succès.

Le projet politique que *Sully* avoit communiqué à l'Angleterre, étoit le projet

Digitized by Google

favori et l'idée dominante de *Henri IV*. Il l'avoit conçu de bonne heure, long-temps il l'avoit médité dans le silence, il en avoit combiné toutes les parties; ce qu'il y avoit de praticable, de juste et de sage lui faisoit illusion sur le reste; la pureté de ses motifs, l'élévation du but, la nouveauté et la grandeur même de l'entreprise concouroient à lui en déguiser les difficultés insurmontables; il comptoit fléchir les résistances par la force de la raison, ou les briser par la puissance de ses armes; et dans son généreux enthousiasme, il s'exagéroit également l'une et l'autre.

La première partie de son plan reposoit sur des bases solides et conformes aux maximes d'une saine politique. Il vouloit assurer la tranquillité de la France et de l'Europe, en affoiblissant la maison d'Autriche. Les deux branches de cette maison, celle d'Allemagne et celle d'Espagne, s'étoient rapprochées, et formoient des projets contraires à la liberté politique et religieuse de tous les états. Leurs forces réunies étoient redoutables. *Henri* vouloit se servir de la puissance qu'il devoit aux progrès de la richesse nationale, pour humilier son ennemi naturel, venger ses anciennes injures, prévenir de

Digitized by Google

nouvelles attaques, et donner une garantie solide à la sûreté générale de l'Europe. L'Angleterre, la Hollande, la république de Venise, les princes protestans d'Allemagne lui avoient promis de concourir au rétablissement de l'équilibre.

Dans les vues de *Henri*, l'abaissement de la maison d'Autriche ne devoit être que le premier acte de la pièce, et conduire à un grand dénouement. Vainqueur de l'Espagne, il vouloit faire, de concert avec ses alliés, un nouveau partage de l'Europe.

Les Turcs devoient être relégués en Asie. Le czar de Russie devoit avoir le même sort s'il refusoit d'entrer dans l'association.

Le nombre des puissances devoit être reduit à quinze, savoir six monarchies héréditaires, cinq monarchies électives, et quatre républiques souveraines.

Les six monarchies héréditaires étoient la France, qui ne prenoit pour elle-même que le duché de Limbourg, le Brabant, la juridiction de Malines, à charge d'en former huit pairies; l'Angleterre, qui ne devoit rien acquérir

Digitized by Google

sur le continent ; la Suède et le Danemarck ; l'Espagne qu'on vouloit resserrer dans ses limites naturelles, en Europe, en lui laissant ce qu'elle avoit découvert et conquis dans les autres parties du monde. La maison d'Autriche devoit perdre tout ce qui lui avoit appartenu en Allemagne, dans les Pays-Bas et en Italie. Enfin on créoit une nouvelle monarchie héréditaire dans le nord de l'Italie, en faveur du duc de Savoie, sous le nom de royaume de Lombardie, et pour lui former une masse d'états qui méritât de porter ce nom, on ajoutoit à ses anciennes provinces le Milanès et le Montferrat.

Les monarchies électives devoient être la Bohème (en y joignant la Moravie, la Silésie et la Lusace), la Hongrie, la Pologne, l'Empire d'Allemagne et l'Etat ecclésiastique, qu'on vouloit décorer du titre de monarchie, et agrandir, en y incorporant Naples, la Pouille et la Calabre. On conservoit la république de Venise, en lui accordant la Sicile ; la république Helvétique en la déclarant souveraine ; on associoit les Pays-Bas catholiques à la république des sept Provinces-Unies, et on lui donnoit

Digitized by Google

le nom de république Belgique; enfin on appeloit républ ique Italique la réunion de tous les petits états de l'Italie; de Gènes, de Florence, de Mantoue, de Modène, de Parme et de Lucques, qui devoient garder leur forme de gouvernement, de Bologne et de Ferrare qui devoient être érigées en villes libres, et qui devoient tous les vingt ans rendre hommage au pape.

L'Europe ainsi partagée, toutes les puissances devoient accorder une liberté et une protection entières aux trois religions principales, la catholique, la luthérienne et la réformée; mais en même temps, bien loin de favoriser la licence des esprits, elles devoient s'opposer à la naissance de sectes nouvelles.

La guerre nécessaire pour amener ce bouleversement général, devoit être la dernière de toutes. Ce nouvel ordre de choses une fois établi, pour le rendre permanent et invariable, on vouloit substituer dans la grande association des états de l'Europe le droit à la force, et organiser un tribunal suprême qui décidât en dernier ressort de toutes les collisions d'intérêts, et dont toutes les

Digitized by Google

puissances s'engageroient à faire exécuter les arrêts.

Cette espèce de conseil général de l'Europe devoit être composé de députés de tous les états. Les ministres, au nombre de soixante-six, devoient conserver leurs places pendant trois ans. Les formes et la manière de procéder de ce sénat de représentans des souverains devoient être déterminées par des lois organiques qui seroient son propre ouvrage. Il devoit prononcer lui-même dans toutes les affaires d'une importance majeure, et celles d'une moindre importance devoient être soumises à la décision de six corps subalternes qui seroient placés sur différens points de la surface de l'Europe.

Tels étoient les principaux traits du vaste plan de *Henri IV*. Quelque extraordinaire qu'il nous paroisse, ce qu'il a de singulier ne nous donne pas le droit de révoquer en doute son authenticité. Sully, l'ami et le confident de son maître, qui avoit médité ce projet avec lui, et qui s'étoit chargé de le faire adopter par les puissances amies de la France, entre sur cet objet dans des détails qui ne nous permettent pas de nier sa réalité.

Digitized by Google

Mais pour avoir été formé sérieusement, ce plan n'en est pas moins chimérique; pour avoir été ressuscité et rajeuni par plusieurs écrivains politiques, il n'en pêche pas moins par le but et par les moyens d'exécution. Les noms de Henri et de Sully ne sauroient ici nous imposer. Ils sont assez grands pour qu'on doive convenir de leurs foiblesses, et ce projet étoit l'illusion d'une belle ame. Rien de plus vague ni de plus arbitraire que cette nouvelle division de l'Europe qu'on vouloit substituer à l'ancienne. Le nombre des états qu'on laissoit subsister, le nombre de ceux qu'on se proposoit de créer ou d'agrandir, la nature du gouvernement qu'on leur assignoit, tout paroît avoir été fait et réglé au hasard, sans qu'on puisse soupçonner même les principes qui ont dirigé cet arrangement. Si ces états avoient été à-peu-près égaux en forces, et capables de se contre-balancer dans leur action, la fédération universelle auroit été inutile, le repos seroit né de l'équilibre, et l'équilibre de l'action réciproque des masses les unes sur les autres. Si ces états étoient inégaux par leur étendue et leur moyen; si par la différence même de leur

Digitized by Google

régime, les uns étoient forts et les autres foibles, il étoit facile de prévoir que les premiers ne se soumettroient pas aux arrêts du tribunal suprême, et que les seconds seroient victimes d'un despotisme d'un nouveau genre. Or dans le partage projeté, la plus grande inégalité régnoit entre les différentes parties de cet assemblage confus de monarchies et de républiques.

Enlever à la maison d'Autriche toutes ses possessions, ne lui laisser que l'Espagne et ses colonies, c'étoit trop l'affoiblir et donner aux autres états de justes craintes contre la prépondérance de la France, qui au nom de la liberté générale auroit exercé en Europe une véritable dictature. L'idée de former entre la France et l'Allemagne une seule république des dix-sept provinces des Pays-Bas, et dans le nord de l'Italie une puissance capable d'en défendre et d'en fermer les passages aux étrangers, étoit une idée lumineuse, et offroit le seul moyen de contenir dans de sages limites l'ambition de la maison d'Autriche et de la famille des Bourbons. On doit regretter pour le bonheur de l'Europe, que cette partie du

Digitized by Google

plan de Henri IV n'ait pas été réalisée.

Etablir une nouvelle balance des forces, en partageant l'Europe comme on partage un terrein inhabité entre des colons qui y abordent, c'étoit y naturaliser la guerre pour la faire cesser, et entreprendre un ouvrage long et difficile qui devoit rencontrer des résistances invincibles.

En supposant même que ce partage eût réussi, qu'en fût-il résulté? Organiser en Europe une grande république de puissances, faire cesser pour les nations l'état de nature où chacune d'elles est seule juge et seule garante de ses droits, substituer à cette anarchie, où la force seule décide de tout, un ordre légal, c'étoit tenter l'impossible; il auroit fallu pour cet effet rendre tous les gouvernemens impassibles ou impuissans; on ne pouvoit pas espérer l'un, on ne devoit pas même espérer l'autre. La tranquillité de l'Europe et la sûreté des états ne peut résulter que d'un système de contre-forces, où chaque puissance seroit assez forte pour résister à des attaques injustes, et où aucune ne le seroit assez pour briser facilement la résistance des autres (*).

(*) Voyez sur cette matière le Discours préliminaire du premier volume.

Digitized by Google

On peut présumer que l'expérience ou de plus mûres réflexions auroient ramené Henri IV à ces principes, et qu'il auroit abandonné un projet plus extraordinaire que grand, qui étoit en contradiction avec la nature humaine. Il se seroit contenté d'abaisser la maison d'Autriche sans prétendre l'anéantir ; il auroit enrichi d'autres états de ses dépouilles, et l'Europe n'auroit pas été dans le cas d'échanger un danger contre un autre.

Tout étoit préparé pour cette grande entreprise. La France avoit conclu des alliances étroites avec les ennemis naturels de l'Autriche ; les magasins étoient remplis de munitions de guerre et de bouche ; cent mille hommes étoient prêts à combattre ; le roi lui-même vouloit commander l'armée qui devoit attaquer les Pays-Bays ; celle qui étoit dirigée contre l'Italie devoit marcher sous les ordres de *Lesdiguières*. Quarante millions de livres, fruits de l'ordre et de l'économie de *Sully*, auroient couvert les dépenses de la guerre jusqu'au moment où la victoire permettant aux Français de tirer leurs ressources de leurs conquêtes, ils auroient combat-

Digitized by Google

tu leurs ennemis avec leurs propres armes.

La succession litigieuse des états du duc de Clèves devoit servir de prétexte aux mouvemens de l'armée française, et devenir le premier chaînon d'une longue suite d'événemens. *Guillaume IV*, dernier duc de Clèves, étoit mort sans héritiers mâles; ses sœurs, et à leur défaut leurs descendans, devoient lui succéder, suivant les lois féodales du pays. L'électeur de Brandebourg, *Jean Sigismond*, gendre de la sœur aînée de Guillaume; *Philippe Louis*, Palatin de Neubourg, qui avoit épousé sa sœur cadette, étoient les deux principaux compétiteurs qui se disputoient cette riche succession. Les droits de *Jean Sigismond* étoient incontestables. La maison d'Autriche avoit tenté de s'emparer des états de Guillaume, sous prétexte que la ligne masculine étoit éteinte; ayant échoué dans cette usurpation, elle se déclara conjointement avec l'Espagne pour le Palatin de Neubourg, *Wolfgang Guillaume*, fils de Philippe Louis, qui lui avoit succédé et qui avoit embrassé la religion catholique. La république des Etats Unis et les princes protestans d'Al-

Digitized by Google

lemagne épousoient les intérêts de Sigismond. Il leur importoit beaucoup que les états de Clèves situés entre la Hollande et l'Allemagne, ne tombassent pas au pouvoir d'un prince catholique. Sigismond étoit protestant, et il avoit passé, peut-être par politique, du culte luthérien au culte réformé. Cette succession litigieuse partageoit toute l'Europe. La France se préparoit à servir la cause de *Sigismond*. Le séquestre de tous les états de Clèves devoit être la première opération de la guerre. Une agitation sourde régnoit dans tous les pays; l'inquiétude tourmentoit toutes les cours; les peuples, suspendus entre l'espérance et la crainte, ne voyoient que l'avenir. Tout annonçoit un grand mouvement; mais on ne connoissoit ni sa mesure, ni sa direction, ni ses effets, et l'Europe tremblioit.

Henri, sur le point de partir pour l'armée, résolut avant son départ de faire couronner solennellement la reine son épouse, afin qu'elle pût au besoin être chargée de la régence du royaume. Paris n'étoit occupé que de cette fête brillante. *Henri* voulut en contempler les préparatifs. Au milieu de son peuple qu'il

Digitized by Google

aimoit et dont il étoit aimé, il se promenoit en voiture, sans défiance et sans crainte, la sérénité sur le front, la bienveillance dans l'ame. La voiture est forcée de s'arrêter au passage de la rue de la Féronnerie ; un fanatique obscur, nommé *Ravaillac*, saisit ce moment pour plonger un poignard dans le sein du roi (14 mai 1610). Il meurt, et avec lui s'évanouissent ses vastes projets. La France perd le gage de son bonheur ; un seul instant change les destinées de l'Europe; tout ce que le règne de Henri a réalisé, tout ce qu'il promettoit encore, ne paroît plus qu'un rêve brillant.

Peu de catastrosphes ont produit plus d'effets ; peu d'événemens ont été plus malheureux et plus décisifs. Selon toutes les apparences, Henri auroit été vainqueur dans la guerre contre l'Autriche. L'incapacité de Rodolphe II, la foiblesse de Philippe III, les immenses préparatifs de Henri, son armée, son trésor, ses alliances, les ressources de son génie, l'amour que son peuple lui portoit, tout lui présageoit des triomphes. La victoire lui donnoit le droit et les moyens d'établir sur des bases plus solides et plus

Digitized by Google

équitables les rapports des catholiques et des protestans, et d'assurer l'indépendance de la Hollande. Une guerre courte, rapide, active eût prévenu la plus longue et la plus désastreuse de toutes; celle de trente ans n'eût probablement pas eu lieu. Les causes qui la firent naître et qui l'alimentèrent, eussent été étouffées dans leur principe. A l'époque où elle commença, l'Europe auroit été en possession des avantages qu'elle acquit par la paix de Westphalie, peut-être même dans une position politique plus sûre et mieux calculée. En assassinant *Henri IV*, *Ravaillac* porta un coup mortel à l'humanité, et retarda ses progrès d'un demi-siècle. Depuis sa mort jusqu'à l'année où la guerre commença (1618), l'Europe jouit du calme; mais c'étoit un calme perfide, avant-coureur des plus terribles calamités.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

Des états de l'Europe jusqu'au commencement de la guerre de trente ans. La France. L'Espagne. L'Italie. La république des États-Unis. L'Angleterre.

La mort de *Henri IV* avoit plongé dans le deuil toute la France, excepté la cour. Le peuple craignoit le retour de l'anarchie, les grands l'espéroient et se flattoient de voir renaître le temps des intrigues, des cabales et des factions. Le génie, la vertu, le patriotisme avoient quitté la cour dans la personne de *Sully*. Ne pouvant plus faire le bien de son pays, et ne voulant pas sanctionner le mal par sa présence, ce grand citoyen s'étoit retiré dans son château de Sully. Après avoir payé sa dette à l'état, il n'avoit pas voulu assister à la destruction de son ouvrage, et il avoit cru qu'il se devoit à lui-même de quitter une place où il ne pouvoit plus être utile. Sa retraite étoit une protestation solennelle contre les nouvelles maximes d'admi-

Digitized by Google

nistration, et une forte leçon pour la cour. Elle n'avoit pas su la comprendre, ou elle n'avoit pas eu la sagesse d'en profiter. *Marie de Médicis*, déclarée régente, fondoit la durée de son pouvoir sur l'ignorance et la foiblesse de son fils, le jeune roi *Louis XIII*. Elle prolongeoit avec art son enfance, en remplissant sa vie de plaisirs puérils et frivoles, au lieu de l'occuper de choses utiles. Avec un esprit médiocre, elle avoit une inquiétude de caractère qui lui faisoit entreprendre des choses qu'elle n'avoit pas le talent d'exécuter. Elle vouloit régner sur les autres, et elle avoit elle-même besoin d'être gouvernée. Impétueuse et violente, elle ne savoit pas employer les armes de l'adresse et de l'artifice. Timide et irrésolue, elle ne savoit pas emporter par des mesures vigoureuses ce qu'elle n'avoit pas pu obtenir par la ruse. Extrême dans ses attachemens et dans ses haines, amie crédule et facile, ennemie implacable, elle inspiroit trop de sécurité à ses favoris, trop de crainte et de défiance à ceux qui avoient encouru sa disgrace. Avec moins de talens et d'énergie que Catherine de Médicis, elle étoit moins dépravée que cette reine,

Digitized by Google

et ne portoit dans le mal ni ses combinaisons savantes ni son audace.

Marie de Médicis avoit donné toute sa confiance à des favoris indignes de l'obtenir. C'étoient deux Florentins qui l'avoient suivie en France, *Concini* et sa femme *Eléonore Galigaï*. *Concini*, fils d'un secrétaire du duc de Florence, sans fortune et sans relief personnel, avoit été fait gentilhomme de la chambre et maréchal d'Ancre, et s'étoit élevé rapidement, à force de complaisances et de bassesses, au plus haut degré de pouvoir. Il étoit généralement haï. Sa qualité d'étranger blessoit la vanité nationale. Il irritoit les grands par ses hauteurs, le peuple par son avidité vexatoire, les vrais citoyens par son ineptie. Cependant il valoit mieux que sa femme; souvent il répugnoit aux prétentions et aux démarches ambitieuses qu'elle lui suggéroit, et il regrettoit son obscurité; mais sa femme l'avoit asservi à ses volontés, et faisoit de lui l'instrument de ses passions. Sœur de lait de la reine, *Eléonore Galigaï* exerçoit sur son esprit un ascendant sans bornes. Marie la consultoit dans toutes les affaires, et suivoit aveuglément ses conseils. Altière, impérieuse, vindi-

Digitized by Google

cative, intrigante, cette femme se plaisant à semer la division entre le roi et la reine, avoit causé de cruels chagrins à Henri IV, et depuis sa mort elle faisoit le malheur de la France. Bien supérieure à son mari en esprit et en talens, elle avoit même une certaine élévation de courage qui ne la rendoit que plus dangereuse; elle pouvoit tout, et elle osoit tout; sa hardiesse égaloit son pouvoir.

Les grands du royaume ne pouvoient voir avec indifférence la toute-puissance de ces deux étrangers. Comme ils n'avoient encore perdu ni les moyens ni le goût de la révolte, ils avoient pris les armes pour obliger la reine à choisir des ministres plus dignes d'elle. *Henri II* prince de Condé, qui auroit voulu gouverner l'état, s'étoit mis à la tête des mécontens. *Marie* les avoit combattus par un grand déploiement de forces et par des négociations habilement conduites. Le traité de S^te^.-Menehould (1614), qui assuroit des avantages aux principaux chefs des ennemis de la cour, avoit paru apaiser les troubles.

La majorité du roi et l'assemblée des Etats-Généraux du royaume n'avoient apporté aucun changement à l'état des

Digitized by Google

choses. Le roi, majeur de nom, étoit resté de fait sous la tutelle de sa mère, et sa mère étoit gouvernée despotiquement par ses favoris. Les Etats-Généraux ne firent rien pour le bonheur du royaume, leur langage fut foible, leur marche incertaine, et leurs doléances demeurèrent sans effet. Depuis cette époque on ne les convoqua plus, jusqu'en 1789. Rarement ils avoient fait le bien, souvent ils avoient fait ou laissé faire le mal. La France ne les regretta pas, et ils tombèrent en désuétude, sans qu'elle parût s'en apercevoir.

Bientôt après, la faveur toujours croissante des Concini avoit fait renaître les troubles. Le prince de Condé, jaloux de leur crédit, avoit repris les armes, et on l'avoit encore calmé par le traité de Loudun. Mais *Concini* ayant eu l'audace de le faire arrêter et d'éloigner les anciens ministres, avoit lui-même amené sa ruine. Ce fut un jeune homme dont personne ne se défioit qui le perdit. *Luynes*, attaché de bonne heure à Louis XIII en qualité de page de la chambre, avoit gagné sa confiance par de petits talens agréables. C'étoit dans son sein que le roi versoit les chagrins secrets que lui donnoient sa propre nullité et l'insolence

Digitized by Google

des favoris de sa mère. Les succès de *Luynes* avoient développé son ambition. Résolu de s'élever sur la ruine du maréchal d'*Ancre*, il inspira au roi un parti vigoureux. L'ordre fut donné à *Vitri*, capitaine des gardes, d'arrêter le maréchal. Il obéit, et dans le moment même où il demandoit à *Concini* son épée, ce malheureux fut tué par les gardes sous prétexte de résistance. Le peuple assouvit sa haine sur son cadavre. On fit le procès à sa femme; ce procès la conduisit à l'échafaud (1617). On lui prêta des crimes pour la perdre; elle étoit coupable, sans être criminelle aux yeux de la loi. Cet arrêt couvrit ses juges de honte. Elle avoit subi l'interrogatoire avec noblesse, elle mourut avec fermeté.

Marie, étonnée de l'audace des conseillers de son fils, effrayée du sort tragique de ses favoris, et traitée encore avec une déférence apparente, avoit dévoré ses ressentimens et sa fureur. *Luynes* étoit tout-puissant. *Louis* n'avoit fait que changer de maître; mais *Luynes* lui laissoit du moins les dehors de la liberté, et n'étoit pas tout-à-fait indigne de sa fortune. Il ne manquoit pas d'esprit, mais il manquoit de lumiè-

Digitized by Google

res, de connoissances, d'activité, et ses talens n'étoient pas à l'unisson de sa place. Cependant il avoit pour lui des formes agréables et nobles, il aimoit sincèrement le roi, et il préféroit l'honneur à l'argent.

Louis XIII se croyoit libre, et paroissoit l'être, parce que *Luynes* étoit l'homme de son choix. Ce prince, qui fut malheureux toute sa vie faute de volonté, n'avoit aucune des qualités brillantes et aimables de son père; mais il n'étoit pas sans moyens, et il avoit des vertus. La nature lui avoit refusé l'imagination active et féconde du grand Henri; mais elle lui avoit donné un esprit judicieux qui saisissoit avec facilité, et jugeoit sainement les idées des autres. Sa valeur ne jetoit pas un éclat éblouissant; mais aussi souvent qu'on lui permit de paroître à la tête de ses troupes, il prouva qu'il ne craignoit pas le danger, et qu'il savoit lui opposer un courage froid et réfléchi. Son humeur sévère et triste contrastoit avec le caractère enjoué de son père; mais elle étoit l'effet naturel d'un tempérament foible et des soupçons dont on avoit environné sa jeunesse. On évita de lui inspirer de la gaieté, parce qu'elle est le signe et quelquefois le prin-

Digitized by Google

cipe d'une utile confiance en ses propres forces, et ceux qui dirigèrent son éducation vouloient qu'il se défiât de lui-même, afin qu'il se reposât sur eux de toutes les affaires. Ce défaut fut l'unique cause de ses torts, de ses fautes et de son malheur. Il voyoit bien, et il renonçoit à ses propres lumières pour suivre celles des autres; il vouloit agir, et il se condamnoit lui-même à l'inaction. Impatient du joug et ne pouvant s'en passer, s'indignant en secret de sa foiblesse sans avoir le courage de rompre ses fers: tel fut Louis XIII pendant toute sa vie; tel il étoit déjà au moment de sa majorité.

Les dilapidations de *Marie* avoient appauvri l'état, les intrigues de la cour avoient distrait l'attention du gouvernement des objets utiles; cependant la France n'avoit pas perdu ses forces, elle travailloit et s'enrichissoit en silence. Les grands n'avoient pas encore appris à respecter les lois qui leur déplaisoient, et à plier sous l'autorité du souverain, lors même qu'il paroissoit en abuser. Les réformés à qui les grands priviléges que l'édit de Nantes leur assuroit, pouvoient facilement servir d'armes offensives, formoient dans le royaume

Digitized by Google

une espèce d'état à part, et leurs chefs étoient souvent intéressés à leur persuader qu'il falloit attaquer pour se défendre. L'esprit factieux des grands et l'indépendance des réformés nourrissoient les espérances des étrangers qui travailloient à combattre la France par la France elle-même. Marie de Médicis avoit abandonné le système politique du grand Henri, qui voyoit avec raison dans l'Autriche l'ennemie naturelle de la France. Un double mariage avoit rapproché la maison d'Autriche de la maison de Bourbon. *Louis XIII* avoit épousé *Anne d'Autriche*, fille de Philippe III, roi d'Espagne, et le prince des Asturies s'étoit uni à une princesse du sang de France. A voir l'harmonie apparente des deux cours, on auroit dit que toutes les craintes et les défiances étoient inutiles; et cependant les rapports des deux puissances n'avoient pas changé, et leurs intérêts étoient toujours opposés. C'étoit à *Richelieu* qu'il étoit réservé de ramener la France aux vrais principes. *Armand du Plessis*, alors évêque de Luçon, avoit commencé sa fortune sous Concini, et la continuoit sous Luynes. Il travailloit sourdement à satisfaire sa vaste ambi-

Digitized by Google

tion, qui n'étoit que le besoin naturel d'un génie plus vaste encore. Mettant à parvenir au timon des affaires autant d'adresse qu'il mit dans la suite d'audace à s'y maintenir, il se montroit aussi souple qu'il parut dans la suite inflexible et inébranlable.

L'Espagne n'avoit pas profité, comme elle l'auroit dû, des grands changemens que la mort de Henri avoit amenés en France. Le danger qui la menaçoit l'avoit fait frémir; mais elle n'avoit pris aucune mesure pour l'empêcher de renaître. Les talens, l'activité, l'énergie qui avoient caractérisé le règne de Charles-Quint et celui de son fils, paroissent avoir abandonné pour toujours cette branche de la maison d'Autriche. Elle ne fournit plus de princes qui gouvernent par eux-mêmes, et sans gagner du côté de la sagesse et de la modération, elle ne présente plus de traces de cette vigueur qui, pendant un demi-siècle, avoit étonné et effrayé l'Europe. Malgré l'épuisement des finances, la désorganisation de l'état, le défaut de génie et de caractère dans le souverain, les vastes projets et les hautes prétentions du cabinet espagnol subsistoient toujours.

Digitized by Google

Ces idées ambitieuses et ces plans de monarchie universelle, plus que jamais chimériques, se perpétuoient par tradition. C'étoient autant de maximes fondamentales qu'une espèce de respect superstitieux empêchoit d'abandonner. L'Espagne étoit ruinée; mais elle avoit conservé le ton et les habitudes d'une grande fortune, elle se berçoit d'espérances qui appartenoient à sa grandeur passée. Faute de choisir un régime approprié à sa foiblesse, cet état s'affoiblissoit de plus en plus, et prenant l'effort pour la force, s'aveugloit sur les progrès de sa décadence.

Philippe III qui occupoit le trône d'Espagne (1598 à 1621), ne ressembloit à son père que par une dévotion minutieuse, et par ce fanatisme persécuteur qui, pour conquérir le ciel, convertit la terre en désert. Ce prince ne voyoit la grandeur que dans l'étiquette, et confondoit la représentation avec la dignité. Indolent et taciturne, il faisoit consister la sagesse dans la gravité, et la politique dans le silence. Retiré dans le fond de son palais, inaccessible à tout le monde, il ne régnoit que par des apparitions, et ne se montroit en public que pour

Digitized by Google

honorer de sa présence les auto-da-fés. Dès son avénement au trône, il avoit abandonné le royaume à *François Gomez de Sandoval*, marquis de Denia et duc de Lerme.

Ce ministre avoit l'esprit d'un homme du monde, l'avidité d'un financier, la mollesse d'un épicurien, et il rivalisoit d'inaction avec son maître. Philippe lui abandonnoit toutes les affaires, et lui se remettoit de tout sur *Rodrigue de Calderone*, son favori. *Calderone* étoit fils d'un pauvre soldat de Valladolid; de laquais du duc de Lerme, il étoit devenu comte d'Oliva, et marquis de Siète Iglesias; il exerçoit un empire absolu sur l'esprit du duc, et gouvernoit despotiquement les Espagnols. On ne s'élève jamais d'une condition aussi obscure à une si haute fortune, sans avoir une certaine mesure de talens; *Calderone* en avoit, mais il devoit sa fortune aux défauts du duc, et peut-être à ses propres vices, beaucoup plus qu'à son esprit et à son activité. Bas et rampant envers son maître, il étoit fier avec les grands, insolent avec ses égaux, tyrannique envers ses inférieurs. Le duc de *Lerme* regardoit l'état comme une ferme dont le pro-

Digitized by Google

duit devoit alimenter son luxe, et qu'il avoit chargé Calderone d'exploiter en lui abandonnant des profits immenses. *Calderone* s'acquittoit dignement de cette fonction. Il mettoit tout son art à enlever aux particuliers, à titre d'impôts ou d'amendes, ce qui leur appartenoit, et à vendre au plus offrant ce qui appartenoit à l'état. Ces deux hommes régnoient en Espagne sans contrôle. Le conseil d'état que *Philippe II* consultoit toujours sans suivre toujours ses conseils, avoit été aboli par de *Lerme*, qui ne vouloit être ni arrêté, ni éclairé, ni observé de près dans ses opérations politiques. Le clergé et la noblesse faisoient quelquefois entendre aux Etats-Généraux de la nation, des vérités hardies et fortes; bientôt on ne les convoqua plus (1602), et l'on se contenta de demander l'avis du troisième ordre, plus docile et plus souple, parce qu'il étoit moins riche et moins éclairé. Les riches cargaisons des galions d'Amérique ne suffisoient pas aux dilapidations des ministres; l'impôt territorial fut haussé au point de frapper la terre de stérilité. L'Espagne souffroit de la décadence de l'agriculture et de la population, et s'emblable à un malade

Digitized by Google

exténué, qui croiroit regagner des forces en se faisant ouvrir les veines, *Philippe* ne prenant conseil que de sa superstition, et n'écoutant que les perfides conseils des archevêques de Tolède et de Valence, avoit banni de ses états six cent mille Morisques (1609 et 1610). Malgré l'oppression sous laquelle ils gémissoient, les Morisques actifs et intelligens cultivoient et embellissoient le pays. Ce fut une perte irréparable pour le royaume. Au dehors, l'Espagne avoit perdu de sa considération et de sa puissance. Elle avoit même été forcée de conclure une trève de douze ans avec la république des Etats-Unis, et de reconnoître leur indépendance. Mais les gouverneurs et les envoyés qui la représentoient dans les provinces de la monarchie, et dans les pays étrangers étoient encore animés de l'esprit dominateur et inquiet de *Philippe II.* Ne pouvant plus parvenir à la domination universelle par le déploiement d'une grande puissance, ils étoient réduits à devenir des conspirateurs et substituoient aux attaques ouvertes, et aux négociations franches, des trames secrètes et des complots homicides.

L'Italie venoit d'être le théâtre d'une

Digitized by Google

de ces conspirations ourdies avec art, profondément combinées, et long-temps couvertes d'un voile impénétrable ; elle étoit encore étonnée de l'audace du projet, et partagée entre la surprise et l'effroi. L'Europe entière avoit été indignée de cet attentat ; l'Espagne en avoit récompensé les auteurs. Trois hommes que rapprochoient le talent, le goût et même le besoin des entreprises hasardeuses, avides de la gloire qui suit trop souvent des succès de ce genre, et jaloux des récompenses que le cabinet espagnol accordoit aux crimes qui lui étoient utiles, avoient uni leur génie, leurs ressources et leur activité pour détruire Venise, la plus ancienne et la plus illustre des républiques de l'Italie. Tous trois étoient revêtus d'un caractère public. Le marquis de *Tolède* étoit gouverneur de Milan, le duc d'*Ossune*, vice-roi de Naples, le marquis de *Bedmar*, ambassadeur d'Espagne à Venise. Leur plan étoit de mettre le feu à l'arsenal de Venise, et de profiter du désordre et de la confusion que cette catastrophe devoit amener, pour s'emparer de la ville, et pour bouleverser l'état. *Tolède* devoit faire avancer des troupes du côté du Milanès;

Digitized by Google

d'*Ossune* avoit promis d'envoyer une flotte dans la mer Adriatique, sous prétexte de punir les brigands qui l'infestoient; *Bedmar* avoit employé les intrigues, l'argent, les promesses, pour se former un parti dans Venise même, et pour gagner les ouvriers de l'arsenal. Il comptoit sur les bernabottes, la petite noblesse de Venise toujours jalouse des patriciens riches et distingués; sur la noblesse de la terre-ferme, qui, exclue du gouvernement, étoit étrangère à l'esprit public, et devoit désirer une révolution qui mettroit leurs maîtres à son niveau; sur cette populace nombreuse qui, sans fortune et sans principes, n'attend, dans toutes les grandes villes, qu'un acheteur pour se vendre au crime. Les craintes et les espérances que *Bedmar* savoit répandre habilement, l'étonnement et l'effroi que la première explosion devoit faire naître, présageoient aux conspirateurs un succès complet. L'hôtel de l'ambassadeur étoit le foyer des complots, l'arsenal le théâtre secret de leurs mouvemens, tout étoit concerté, prévu, préparé; les rôles étoient distribués, les moyens, le jour, l'heure même étoient choisis. La vigilance du conseil des dix

Digitized by Google

étoit en défaut; Venise périssoit. Peu d'heures avant la catastrophe, le remords parla dans l'ame d'un des conjurés, il révéla tous les détails du complot (1618); le gouvernement expia sa sécurité par des mesures aussi sages que promptes et vigoureuses. La république fut sauvée.

Cette conjuration avoit donné à l'Italie la mesure de l'audace et de l'ambition de l'Espagne; mais au lieu de provoquer de justes vengeances, ce terrible exemple n'avoit fait que glacer de terreur tous les esprits. Venise elle-même s'étoit vue dans la cruelle nécessité de dissimuler son ressentiment, et le silence qu'elle garda fut si profond, qu'il répandit même quelques doutes sur la certitude de l'événement.

L'Italie jouissoit de la paix, mais c'étoit la paix de la servitude. Maîtresse du Milanès et de Naples, l'Espagne contenoit dans la soumission le nord et le midi. Dans les états où elle ne dominoit pas par la force, elle régnoit par son crédit et par une influence toujours active. Les patriotes éclairés de l'Italie désiroient que la France y acquît de la considération et de l'ascendant pour contre-balan-

Digitized by Google

cer le pouvoir de l'Espagne, mais ce moment n'étoit pas encore venu.

Paul V qui occupoit la chaire de Saint-Pierre, haïssoit l'Espagne comme souverain; mais sa haine étoit impuissante, et, en qualité de pape, il ménageoit cette puissance redoutable. Son intérêt lui dictoit de ne pas se brouiller avec elle. Ce pays, dévoué à la religion catholique, étoit une mine de richesses pour le saint-siège. La Toscane s'enrichissoit par le commerce. *Côme II* qui gouvernoit ce petit état, se livroit, à l'exemple des auteurs de la fortune de sa maison, à des spéculations mercantiles, et sous des noms empruntés faisoit de grandes affaires. C'étoit sous le sien qu'il protégeoit les lettres et même la philosophie. Pour assurer son existence politique, il tâchoit de suppléer par l'adresse à la force qui lui manquoit.

Les Gonzagues qui régnoient à Mantoue, ainsi que les ducs de Parme et de Modène, n'étoient que des souverains titulaires. Les vice-rois d'Espagne leur dictoient des ordres et dirigeoient toutes leurs démarches.

Charles Emmanuel, duc de Savoie, avoit perdu, par le traité de Lyon, la

Digitized by Google

Bresse et le Bugey ; il avoit été dédommagé de cette perte par l'acquisition du marquisat de Saluces. La Savoie travailloit sourdement à s'agrandir aux dépens de Gènes ; elle y excitoit et fomentoit des troubles dont elle espéroit de profiter. Gènes, jadis puissante, étoit réduite à prévenir ou à repousser les attaques d'un ennemi qu'elle avoit long-temps méprisé.

Pendant que les états de l'Italie marchoient à leur décadence, la république des Etats-Unis, qui s'étoit déjà fortifiée au milieu des orages, achevoit de se consolider au sein de la paix. Elle avoit forcé l'Espagne de signer son acte d'affranchissement. En vain *Philippe II* avoit espéré de recouvrer les Provinces-Unies pour sa maison, en faisant épouser à l'archiduc Albert l'infante Isabelle, et en lui cédant les Pays-Bas. Elles étoient trop éclairées pour s'aveugler sur leurs vrais intérêts ; elles étoient trop puissantes pour craindre l'issue de la guerre. Les talens d'*Ambroise Spinola*, qui combattoit avec zèle pour l'archiduc, avoient trouvé dans ceux de *Maurice*, héritier du pouvoir, du nom et de la gloire de Guillaume, des rivaux dignes d'eux, et

Digitized by Google

plus d'une fois la fortune de la république avoit triomphé du génie et des efforts de l'habile Génois. L'Espagne avoit senti le besoin de la paix, cependant elle n'avoit voulu conclure qu'une trêve ; mais la trêve qu'elle avoit signée étoit une véritable paix. Le président *Jeannin*, qui négocioit au nom de la France (1609), avoit eu une grande influence sur ce traité. L'orgueil espagnol avoit vu dans le terme de trêve un déguisement heureux de son impuissance, et la république comptoit en profiter pour augmenter ses forces. Elle se réservoit d'achever l'humiliation de son ennemi, quand elle auroit pris plus de consistance, et que les événemens auroient amené des circonstances favorables qu'il n'étoit pas difficile de prévoir. Mais tranquille et déjà respectée au-dehors, la république étoit agitée par des troubles intérieurs. Les deux partis qui ont toujours existé dans toutes les républiques, s'étoient formés de bonne heure dans les Etats-Unis. Tous deux vouloient le bonheur de la patrie, tous deux comptoient d'excellens citoyens ; mais tous deux pouvoient fournir un masque et des armes à l'ambition. L'un craignoit que l'autorité du gouver-

Digitized by Google

nement ne dégénérât en despotisme, l'autre que la liberté du peuple ne prît les caractères de la licence et de l'anarchie; le premier vouloit que le pouvoir fût partagé et amovible, et que la part des états fût beaucoup plus grande que celle du stadthouder; le second, persuadé qu'il falloit concentrer et fixer les ressorts du gouvernement dans un petit nombre de mains, inclinoit toujours à augmenter la prérogative du prince. *Maurice* étoit naturellement le chef et l'ame du parti qui voyoit le bonheur public dans le maintien et l'accroissement de son autorité. *Olden Barneweldt*, avocat de la province de Hollande, étoit regardé comme le chef de l'autre. Ce vertueux citoyen étoit républicain par ses mœurs et son caractère encore plus que par ses principes. Il ne séparoit jamais la cause de la liberté de celle de l'ordre et de la justice; mais il se défioit de l'ambition et des grands talens de Maurice, il craignoit les excès auxquels la reconnoissance pouvoit entraîner les Bataves. A un esprit lumineux, sage, profond, il joignoit une grande expérience des affaires, un zèle infatigable pour son pays et

Digitized by Google

une simplicité vraiment antique. Il avoit blanchi dans les travaux utiles à l'état; sa vigilance inquiète avoit veillé sur la république naissante; il avoit conjuré les dangers extérieurs par sa fermeté dans les momens critiques et par l'art des négociations. C'étoit principalement à lui que les Hollandais devoient les avantages de la trêve, et tout nouvellement il avoit engagé le roi d'Angleterre à leur rendre la Brille, Flessingue et Ramekens. Trente-trois années de services lui avoient acquis un crédit mérité. Dans le temps de l'administration de Leicester, il avoit sauvé la république de son ambition, et il observoit d'un œil éclairé celle de Maurice. Les deux partis, surveillans naturels l'un de l'autre, auroient entretenu dans l'état un esprit d'opposition salutaire, et restant tranquilles, auroient servi la chose publique par leur défiance réciproque, sans les querelles théologiques qui s'élevèrent dans les Provinces-Unies. L'église protestante, par la liberté qui la caractérise, favorise la variété des opinions. Cette variété qui entretient le mouvement des esprits, seroit un bien pour l'espèce humaine, si les passions ne se hâtoient pas

Digitized by Google

toujours de faire alliance avec les opinions utiles à leurs vues, et si la politique ne corrompoit par un alliage impur les idées les moins dangereuses. La Hollande en offrit un triste exemple. Deux sectes opposées étoient nées à l'université de Leyde (1609). *Jacques Arminius* avoit mitigé les principes sévères et durs de Calvin sur la prédestination et la grace; il croyoit que l'usage que l'homme fait de sa liberté étoit la condition du salut et la raison des divins décrets. *François Gomar* soutenoit les principes de Calvin dans toute leur rigueur; pour sauver la liberté de Dieu, il anéantissoit celle de l'homme. Ces questions, qui tiennent à tout ce que la métaphysique a de plus subtil, n'auroient jamais dû être agitées par le commun des esprits. Des écoles où elles avoient pris naissance, elles avoient passé dans toutes les familles. Bientôt la Hollande fut divisée d'opinion sur des objets incompréhensibles pour la plupart des hommes, obscurs pour tous. Les noms de secte achevèrent de tout perdre. On ne vit plus que des *Gomaristes* et des *Arminiens*. *Olden Barneweldt* trouvoit les idées d'Arminius plus simples et plus saines que

Digitized by Google

celles de Gomar, parce qu'elles ne répugnoient pas au sens intime, ni à la dignité de la nature morale de l'homme. *Maurice* redoutoit l'ascendant de *Barneweldt*, et le haïssoit comme l'ennemi secret de sa personne et de sa maison. Il suffisoit que Barneweldt épousât le parti d'Arminius, pour que le prince d'Orange se déclarât en faveur de Gomar. Les deux partis se prononçant plus fortement l'un contre l'autre, et les chaires retentissant d'injures et de déclamations violentes, on crut que le vrai moyen de terminer cette lutte scandaleuse seroit de porter le procès devant un synode national. Les arminiens, plus doux, plus tolérans et plus foibles que leurs adversaires, avoient eux-mêmes demandé que la cause de leurs opinions fût jugée. *Barneweldt* et les états de Hollande qu'il dirigeoit de concert avec le savant et profond *Grotius*, étoient contraires à la convocation d'un synode. A leurs yeux, la décision d'une assemblée de ce genre ne prouvoit ni pour ni contre la vérité d'un principe; ses arrêts ne pouvoient avoir force de loi, car les lois ne doivent porter que sur les actions, et les opinions ne sont pas de leur ressort;

Digitized by Google

d'ailleurs, il étoit facile de prévoir que les arminiens seroient condamnés à ce synode, et leur tolérance convenoit mieux à une république commerçante que l'intolérance de leurs adversaires; enfin, les états de Hollande croyoient que chaque province n'avoit besoin de prendre conseil que d'elle-même dans tout ce qui regardoit la religion. Pour appuyer leur résistance et faire régner l'ordre dans les villes que les gomaristes troubloient par leur violence, les états de Hollande levèrent des troupes sans le concours de *Maurice*, qui étoit capitaine-général de la république. Ce fut le signal des vengeances. Le prince, blessé de cette atteinte portée à son pouvoir, excité par les gomaristes à des mesures hardies, sûr de la protection de ce parti nombreux et puissant, saisit cette occasion de satisfaire sa haine contre *Olden Barneweldt*, à qui il ne pardonnoit pas d'avoir hâté la conclusion de la trêve avec l'Espagne. Ce respectable vieillard fut arrêté avec *Hogerbeets*, *Grotius* et *Ledenberg*, ses partisans déclarés. *Maurice* vouloit le perdre. Pour y réussir, il se mit au-dessus de toutes les lois. L'arrestation se fit sans la permission des

Digitized by Google

états-généraux, et l'on n'eut aucun égard aux représentations fortes et motivées des états de Hollande. Le fanatisme des gomaristes se prêtoit à toutes les démarches illégales du prince, ou les sanctionnoit après qu'il se les étoit permises. Les états-généraux approuvèrent ce qui s'étoit fait; on écarta des états de Hollande et des magistratures des villes tous les arminiens, on leur substitua des gomaristes, et les corps qui avoient généreusement protesté contre le despotisme de *Maurice*, ne firent plus entendre que des applaudissemens. Encouragé par ces succès, le prince fait instruire le procès de Barneweldt et de ses amis. La plupart de leurs juges étoient leurs ennemis déclarés; c'étoient des fanatiques qui se croyoient tout permis pour assurer le triomphe de leur cause, ou de ces êtres foibles et lâches, toujours vendus au pouvoir qui les paie ou qui les intimide. Il étoit difficile de trouver des torts à ces illustres proscrits; on leur imputa des crimes, on accusa Barneweldt d'avoir trahi la patrie qui lui devoit son existence. L'envoyé de France, *du Maurier*, et la princesse douairière d'Orange, voulant épargner à Maurice et à la républi-

Digitized by Google

que un éternel sujet de honte et de regret, élevèrent leur voix en faveur de Barneweldt; son âge, ses vertus, ses longs et immortels services parloient pour lui avec une force à laquelle on ne pouvoit rien ajouter. Tout fut inutile, son épouse et ses enfans demandèrent à grands cris qu'on lui rendît justice, et elle lui fut refusée; mais dignes d'appartenir à ce grand homme par leur noble fierté, ils ne voulurent pas le déshonorer et se déshonorer eux-mêmes en demandant sa grace, qu'ils auroient peut-être obtenue de l'orgueil de Maurice. A l'âge de soixante-douze ans (1619), *Barneweldt* porta sur l'échafaud sa tête blanchie dans des travaux honorables. Tout en protestant de son innocence, il abandonna sans peine à la fureur de ses ennemis les restes d'une vie que la nature devoit bientôt terminer, et son dernier soupir fut un vœu pour cette patrie ingrate qui récompensoit par le supplice trente-trois ans de dévouement. *Hogerbeets* et *Grotius* furent condamnés à une prison perpétuelle; *Ledenberg*, effrayé de la torture dont on le menaçoit, s'étoit lui-même donné la mort. Le synode de Dordrecht avoit condamné les arminiens, et

Digitized by Google

l'on sévissoit contre eux dans toutes les provinces.

Au milieu de ces scènes tragiques dont, pour la gloire de Maurice et l'honneur de l'humanité, on voudroit pouvoir effacer le souvenir, l'industrie et le commerce de la république faisoient des progrès continuels, et se développoient avec une rapidité prodigieuse. Le pavillon hollandais se montroit sur toutes les mers; douze cents vaisseaux marchands portoient dans les ports de la Hollande les productions du monde connu, et les faisoient circuler dans toute l'Europe. Ces richesses permettoient aux Etats-Unis d'entretenir trente mille hommes d'infanterie et quatre mille chevaux. Leurs places étoient fortifiées avec art, leurs camps étoient regardés comme l'école de la valeur, et la jeune noblesse d'une grande partie de l'Europe s'empressoit à venir apprendre la guerre sous les ordres du prince *Maurice* et de son frère *Frédéric Henri*.

L'Angleterre n'avoit plus en Europe la haute considération dont elle avoit joui sous le règne d'Elisabeth. Le caractère personnel de *Jacques* et le système politique qu'il avoit suivi depuis son

Digitized by Google

avénement au trône, la lui avoient fait perdre. Ce prince avoit été proclamé roi (1603), par le parlement, aussitôt après la mort d'Elisabeth qui l'avoit désigné pour son successeur. *Jacques*, fils de Marie Stuart et de Darnley, n'avoit aucune des qualités aimables et brillantes de sa mère. Son esprit n'étoit pas dépourvu de sagacité, mais il manquoit de justesse et d'étendue. Plus instruit que ne le sont la plupart des souverains, il l'étoit sur des objets étrangers à son état, et s'occupoit beaucoup de théologie. Dans le choix de ses études et par l'étalage qu'il faisoit de son savoir, il montroit une pédanterie ridicule. Passionné pour la chasse et pour tous les genres de spectacles, il avoit de la gaieté sans noblesse, et ne savoit pas être populaire avec dignité. Sa timidité le faisoit répugner à toutes les entreprises difficiles ou d'un succès douteux. Trop foible ou trop indolent pour gouverner par lui-même, il avoit cependant, sur l'origine et la nature de l'autorité royale, les idées les plus exagérées et les plus contraires à l'esprit du siècle. Embarrassé de la mesure de pouvoir que les lois lui assuroient, il s'imaginoit

Digitized by Google

qu'un pouvoir illimité seroit seul à l'unisson de ses talens, de sa dignité et de ses devoirs. Les Ecossais l'aimoient sans l'estimer et sans le craindre. Les Anglais le comparant avec Elisabeth, le jugeoient peu propre à soutenir la gloire de la nation, et ne voyant en lui qu'un esprit étroit et une ame commune, étoient portés à le mépriser.

Son avénement au trône avoit réuni deux puissances long-temps rivales et ennemies naturelles l'une de l'autre. Dans la joie qu'avoit l'Ecosse de donner un roi à l'Angleterre, elle oublioit qu'elle-même alloit jouer un rôle secondaire, et de son côté la réunion entière des deux royaumes n'auroit peut-être pas rencontré des difficultés insurmontables. Mais l'Angleterre n'étoit pas encore assez éclairée sur ses vrais intrérêts, pour exécuter un projet dicté par la saine politique. D'ailleurs l'organisation ecclésiastique des Ecossais et leurs principes religieux s'opposoient à l'union des deux peuples. Les différentes sectes se prononçoient avec plus de force. Quoique *Jacques* eût été élevé dans les maximes rigides des presbytériens, il protégeoit la hiérarchie anglicane par goût encore plus que par

Digitized by Google

devoir. Il croyoit y trouver un des plus fermes appuis du pouvoir royal, tandis que la doctrine des presbytériens lui paroissoit le menacer. Cette dernière avoit fait de grands progrès en Angleterre, et même elle y avoit pris un caractère alarmant pour l'ordre et la liberté publique. Les puritains commençoient à devenir dangereux, et se plaignoient hautement de Jacques. De leur côté, les catholiques qui s'étoient flattés que le fils d'une reine de leur religion replaceroit cette religion sur le trône, s'irritoient de voir que Jacques eût trompé leurs espérances. Dans leur fanatisme aveugle et cruel, persuadés que le but légitime les moyens, excités secrètement par les jésuites, agens du pape et de l'Espagne, ils formoient des conjurations toujours renaissantes contre le gouvernement. La plus terrible de toutes avoit été la *conjuration des poudres*. On ne vouloit rien moins que faire périr le roi, la famille royale, la cour et les deux chambres assemblées. Jamais peut-être le fanatisme ne s'étoit montré plus atroce, plus réfléchi, plus inaccessible aux remords. Mais une lettre obscure, écrite par l'un des conjurés à un des pairs du royaume qui devoit être épargné, et la sa-

Digitized by Google

gacité de Jacques à l'interprêter, avoient sauvé l'Angleterre.

Malgré les complots homicides des catholiques et les preuves multipliées de leurs intelligences avec l'Espagne, *Jacques* avoit non-seulement fait la paix avec cette puissance (1604), mais il paroissoit encore vouloir former avec elle des relations plus intimes. Soit politique soit jalousie, il n'inclinoit pas pour la France. L'adresse et l'éloquence de Sully l'avoient gagné en apparence aux grands projets de Henri IV, mais il ne les auroit probablement jamais appuyés. La Hollande dont l'Angleterre regardoit la prospérité et la puissance comme son ouvrage, n'intéressoit *Jacques* que foiblement. Infidèle au système politique qu'Elisabeth avoit suivi avec tant de gloire, il vouloit conserver la paix, fût-ce aux dépens de la considération et de l'honneur national, parce qu'il ne savoit pas faire la guerre, et qu'en général il étoit peu fait pour paroître avec éclat dans des circonstances critiques. Les Anglais, passionnés pour les entreprises hasardeuses, ennemis de l'Espagne par religion encore plus que par politique, et qui de tout temps ont préféré les dangers de

Digitized by Google

la gloire et l'activité de la puissance à la nullité d'une existence précaire et obscure, murmuroient contre la pusillanimité de Jacques, et ne déguisoient pas leur mépris pour sa personne.

Cependant on lui doit la justice de dire qu'il employoit les loisirs de la paix à des travaux utiles. L'Irlande toujours inquiète, agitée et étrangère aux bienfaits de la civilisation, avoit vu naître dans son sein une organisation judiciaire qui garantissoit la liberté civile des individus de toutes les classes. Des lois écrites avoient été substituées à des coutumes arbitraires et vagues. La navigation avoit été encouragée. Le gouvernement favorisoit les nouveaux établissemens dans l'Amérique septentrionale et dans les Antilles. Ces colonies produisoient de nouvelles valeurs, et offroient un vaste marché aux manufactures anglaises. Dans ce temps les entreprises de ce genre étoient ordinairement formées par de simples particuliers actifs et hardis qui ne demandoient au souverain que la permission d'entreprendre; on abandonnoit à peu près à eux-mêmes ces établisemens qui devoient être un jour le principe de la richesse de

Digitized by Google

l'Angleterre; ils n'en prospéroient que mieux. Elisabeth avoit laissé subsister ou même créé des monopoles de commerce ; elle vouloit encourager le génie des spéculateurs par l'appât d'un grand profit. Ces monopoles arrêtèrent l'essor de l'activité et entravèrent l'industrie. *Jacques* tâcha de les abolir.

Pendant que ces travaux pacifiques et utiles tendoient à lui réconcilier sa nation, ses favoris le perdoient dans l'esprit du peuple. Il les choisissoit sans discernement, leur prodiguoit les honneurs, et ignoroit ou pardonnoit les abus révoltans qu'ils faisoient de leur pouvoir. *Robert Carr*, qu'il avoit créé (1611) comte de Sommerset, et qui le gouvernoit en maître, n'avoit dû sa fortune qu'à une figure agréable et à des manières séduisantes. Ses liaisons scandaleuses avec la comtesse d'*Essex*, l'empoisonnement de *Thomas Owerbury*, qui avoit été son guide, son ami, et qui n'avoit eu d'autre tort que de combattre sa coupable passion, son mariage amené par le divorce d'Essex, avoient rendu *Sommerset* odieux à toute la nation. *Jacques* lui-même avoit à la

Digitized by Google

fin ouvert les yeux sur l'indigne conduite de son favori. Le peuple demandoit sa mort, mais le roi s'étoit contenté de l'éloigner de la cour. Le mépris public et le remords avoient fait justice de ce scélérat, et il étoit mort (1616) à charge à lui-même et aux autres, odieux à son odieuse épouse. *George Villiers*, simple gentilhomme, dans la fleur de l'âge et de la beauté, l'avoit remplacé dans le cœur et dans la confiance de *Jacques*; et bientôt au titre de duc de Buckingham il avoit réuni les plus hautes dignités et les places les plus importantes de l'état. *Buckingham* avoit plus d'esprit, plus d'instruction, et surtout plus d'activité que Sommerset. A l'amour de l'or et du pouvoir il joignoit des velléités de réputation qui l'arrachoient momentanément aux plaisirs et à la mollesse. D'ailleurs, passionné pour la représentation, magnifique, superbe, prodigue des revenus de l'état et des siens, confondant la hauteur avec la fierté, l'éclat avec la gloire, il accabloit son maître du poids de ses prétentions, et portoit, jusques dans ses relations avec les femmes, des besoins de vanité incompatibles avec l'amour. Ses dépenses insen-

Digitized by Google

sées, épuisant les ressources du trésor public, mettoient Jacques dans la nécessité d'avoir recours aux parlemens. Les parlemens, moins dociles que sous le règne de Henri VIII et de ses successeurs, profitoient de la pénurie du roi pour attaquer sa prérogative et pour augmenter leur pouvoir. *Jacques* et *Buckingham* opposoient la hauteur et la violence à un langage qui étoit appuyé sur l'esprit du temps, et ils irritoient par une résistance maladroite ceux qu'ils auroient pu gagner ou apaiser par une marche ferme et sage. La conduite du gouvernement ne lui concilioit pas l'estime du peuple. On venoit de rendre aux Hollandais les villes de la Brille, de Flessingue, de Ramekens qu'ils avoient engagées à l'Angleterre, et qui étoient pour elle d'une grande importance. Cette politique étoit plus généreuse qu'habile, ou plutôt elle étoit simplement l'effet de la vénalité du favori de Jacques. L'avidité de *Buckingham* lui avoit fait proposer cette mesure au roi, qui l'avoit adoptée avec sa complaisance ordinaire. La mort de Sir *Walter Raleigh*, qui périt sur l'échafaud avec le même courage qu'il avoit

Digitized by Google

montré dans les combats, avoit achevé de perdre le roi et son ministre dans l'opinion publique. *Raleigh* avoit une de ces imaginations vastes, fortes, ardentes, qui aiment de préférence les projets extraordinaires, enfantent des espérances exagérées, et font croire tout ce qu'elles font désirer. Des ames de cette trempe sont toujours le foyer de passions violentes, et vivent dans une agitation continuelle. *Raleigh* étoit ambitieux, mais de cette ambition indifférente aux places et aux titres, qui ne veut que les jouissances de l'activité, le travail et la gloire. Les hommes de ce caractère sont quelquefois de grands hommes, mais souvent aussi des hommes dangereux. Ils se jouent de la vie des autres comme de la leur. Les conspirations, les découvertes lointaines, les révolutions politiques, la création ou la ruine des états sont les seuls objets à l'unisson de leur activité dévorante. *Raleigh*, navigateur audacieux, marin habile, guerrier intrépide, s'étoit distingué sous le règne d'Elisabeth, dans la guerre contre l'Espagne, par des actions d'éclat. Sous le règne de Jacques, il avoit été accusé de projets contraires

Digitized by Google

à la tranquillité publique. Faute de preuves, on n'avoit pas pu le condamner, mais les présomptions avoient été trop fortes pour l'absoudre, et il avoit été privé de la liberté. Dans sa prison, le loisir et l'ennui lui avoient fait entreprendre des travaux littéraires. Son esprit impatient du repos, avoit formé le projet d'écrire une histoire universelle. Ces occupations paisibles ne suffisoient pas à son ame de feu. Afin de sortir de captivité, il conçut le plan de créer des établissemens nouveaux sur les côtes de la Guyane. Le plan fut agréé par le gouvernement, et *Raleigh*, qu'on désiroit d'élargir et d'éloigner de l'Angleterre, avoit été chargé de l'exécuter. Ayant mal réussi dans cette entreprise, il avoit attaqué les possessions de l'Espagne. Cette violation du droit des gens étoit un délit grave, et devoit perdre *Raleigh* dans un temps où l'Angleterre caressoit l'Espagne, et où Buckingham, au mépris de la politique, vouloit faire épouser une infante au prince de Galles. On avoit fait le procès à l'audacieux *Raleigh*. Il avoit payé de sa tête sa témérité; sa mort fut pleurée par l'Angleterre que la religion et la politique ani-

Digitized by Google

moient contre l'Espagne, et qui n'avoit vu dans le supplice de cet homme extraordinaire qu'une nouvelle preuve de la haine du gouvernement et de la basse complaisance du ministère pour le cabinet de Madrid.

Ainsi l'Angleterre, sans perdre de sa puissance réelle, avoit perdu de sa puissance d'opinion, en suivant un faux système politique et en s'attachant à son ennemie naturelle. Elle étoit plus riche qu'elle ne l'avoit été sous Elisabeth, mais sa marche timide et incertaine trahissoit un défaut de confiance, et rendoit ses ressources inutiles. La hardiesse des principes et le mécontentement général y préparoient des événemens qui devoient lui ôter, pendant un long espace de temps, toute influence extérieure.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

État du nord jusqu'au commencement de la guerre de trente ans. La Suède. Le Danemarck. La Pologne. La Prusse. La Russie. L'Allemagne.

Le nord étoit encore séparé du reste de l'Europe. Etranger à la politique du midi et aux intérêts qui l'agitoient; il n'avoit pas participé à son développement et à sa culture. Aucune des puissances qui le composent n'étoit assez grande pour inspirer de la jalousie, ni assez éclairée pour en ressentir, aucune ne pensoit à des projets d'aggression qui auroient obligé les autres à préparer leurs moyens de défense. N'ayant pas éprouvé de changemens dans leurs forces absolues, leurs forces relatives étoient restées les mêmes. Elles ne se contre-balançoient pas l'une l'autre; elles se trouvoient toutes à peu près dans la même impuissance; mais déjà se préparoient les événemens qui devoient les faire sortir de leur obscurité; un seul homme recéloit dans son génie les moyens de

Digitized by Google

puissance qui devoient changer le système politique de l'Europe.

La Suède avoit perdu depuis longtemps le créateur de son indépendance et de ses lois. *Gustave Wasa* étoit descendu dans le tombeau (1560) sans regret et sans remords, avec des souvenirs glorieux et avec des craintes légitimes sur l'avenir de son royaume. Il avoit laissé trois fils, *Eric*, *Jean* et *Charles*. *Eric*, d'un caractère ardent et sombre, d'un tempérament fougueux, étoit emporté dans ses désirs, imprudent dans sa conduite. *Jean*, foible et ambitieux, dissimulé et faux, étoit également incapable de s'élever au pouvoir par des moyens généreux, et de l'employer avec modération. *Charles*, le cadet, avoit une tête active et forte, et une volonté plus forte encore. Avide de pouvoir, il avoit assez de génie pour faire un bel usage de l'autorité; inflexible et souple au besoin, il préféroit les partis prononcés aux mesures adroites; mais il savoit également employer tous les moyens de succès. *Eric XIV* n'avoit régné que huit ans (1560 à 1567), et il avoit signalé son règne par des inconséquences multipliées et des violences révoltantes. Assez

Digitized by Google

heureux pour ajouter l'Esthonie à la Suède, il n'avoit dû cette conquête qu'aux troubles de la Livonie. Après avoir brigué la main d'Elisabeth, il s'étoit marié avec la fille d'un caporal, nommée *Catherine Monck*. *Jean*, son frère, avoit épousé une princesse catholique, la fille de Sigismond Auguste, le dernier des Jagellons. *Eric* le soupçonna (et ses soupçons n'étoient pas destitués de fondement), d'avoir concerté sa ruine avec les Polonais, et de conspirer contre lui. *Jean* avoit été arrêté, jugé et condamné à mort. Son frère lui avoit fait grace de la vie. Ce fut ce qui perdit le malheureux *Eric*. Son humeur sombre, défiante et cruelle tenoit à un vice de constitution qu'il avoit apporté en naissant; cette maladie fit, à la suite de cette conspiration, des progrès rapides et alarmans, et cet infortuné prince tomba dans une véritable démence. Aliéné et même furieux, il n'épargnoit personne. *Jean* et *Charles* ses frères, soutenus par la première noblesse du royaume, se saisirent de lui, et l'enfermèrent dans le château de Grypsholm, où, après avoir promené pendant plusieurs années sa mélancolique existence, il mourut empoisonné.

Digitized by Google

Jean avoit été proclamé roi (1568). Pendant un règne de vingt-quatre ans, il n'avoit su gagner ni l'amour de ses sujets, ni la confiance et la considération de ses voisins. Son attachement secret pour la religion catholique, et son penchant à se mettre au-dessus des lois, avoient donné des appréhensions légitimes aux Suédois, également zélés pour leurs lois et pour leur culte. Mais son caractère incertain et timide le rendoit peu dangereux. *Sigismond III*, son fils, avoit été élu roi de Pologne (1587). En acquérant une couronne élective, il perdit un trône héréditaire. A la mort de son père, il avoit montré aux Suédois du mépris pour les lois du royaume, un zèle maladroit et imprudent pour la religion catholique, et le dessein de résider en Pologne et de traiter la Suède en province.

Charles, son oncle, qui savoit ce qu'on pouvoit attendre et espérer du caractère national dans des circonstances pareilles, et qui formoit depuis long-temps des plans ambitieux, avoit observé les fautes de son neveu, les avoit envenimées avec art, et en avoit habilement profité. Deux partis divisoient la Suède. L'un, com-

Digitized by Google

posé des grandes familles, avoit vu avec plaisir que le souverain résidât en Pologne; il espéroit régner en son absence, et établir l'aristocratie sur les ruines de l'autorité monarchique. L'autre, formé de la masse du peuple, jaloux de sa constitution politique et religieuse, redoutoit les atteintes dont Sigismond la menaçoit. Son orgueil supportoit impatiemment l'idée de se voir préférer une autre nation, et elle craignoit le retour des temps d'avilissement et d'anarchie, tristes fruits de l'union de Calmar. *Charles* s'étoit attaché à ce parti, dont les intentions étoient droites, mais qui étoit moins éclairé que l'autre, et plus fait pour se laisser entraîner par ses passions que pour calculer ses démarches. On pouvoit échauffer ces esprits, et les mener avec plus de facilité. Ce fut à leur instigation, ou plutôt dans l'espérance de les calmer, que *Sigismond* nomma *Charles* administrateur du royaume pendant son absence, et hasarda de remettre son pouvoir entre les mains de son plus cruel ennemi. L'habile *Charles* suivit une marche lente et sage, et sans jamais perdre de vue son but, il s'en approcha insensiblement. A la fin, *Sigismond*, éclairé sur l'étendue

Digitized by Google

du danger qui le menaçoit, résolut d'employer la force pour régner sans contrôle, et de se défaire d'un tuteur incommode. Battu à Stangebrö (1598), il fut obligé de se soumettre à la diète de Linköping aux conditions les plus dures. Quatre sénateurs qui avoient épousé sa cause avec trop de chaleur, furent envoyés à l'échafaud par l'ambitieux *Charles*, qui depuis cet événement régna sans porter le titre de roi. *Sigismond* courut cacher en Pologne sa honte et son impuissante fureur. Trois ans s'étoient écoulés avant que *Charles* osât s'asseoir sur le trône et prendre le sceptre. Il vouloit avoir le temps de gagner la noblesse jalouse de son pouvoir, ou lui donner l'habitude de l'obéissance, et la préparer à son élévation. A la fin, il avoit fait le pas décisif, la diète de Norköping avoit fixé la couronne dans sa maison (1604); et après douze ans de travaux, de dangers et de persévérance, il se vit au terme de ses vœux.

La guerre étoit inévitable. Les Polonais soutenoient Sigismond, et battirent les Suédois à Kexholm (1605); mais la noblesse de Pologne connoissoit trop ses intérêts et aimoit trop la liberté, pour

Digitized by Google

désirer que Sigismond triomphât de son rival, et rétablît sa puissance en Suède. Ils vouloient sauver leur honneur en donnant des secours à leur roi, et en même temps assurer leur indépendance. Ils négligèrent leurs avantages, et firent la guerre mollement. Bientôt après, les affaires politiques du nord s'étoient compliquées, et la Suède avoit eu à combattre les Russes qui rejetoient le prince qu'elle vouloit placer sur le trône des tzars, et les Danois, dont le souverain haïssoit personnellement *Charles IX*, et craignoit l'ascendant de la Suède dans le nord. *Charles*, en mourant (1611), avoit laissé ces trois guerres à son fils; mais ce fils étoit un grand homme, et ces guerres furent pour lui l'école de la valeur, de l'héroïsme et de la politique. *Gustave Adolphe* n'avoit que dix-huit ans quand il succéda à son père; mais c'étoit un de ces génies rares qui ne connoissent point d'enfance, étonnent par leur maturité précoce, portent en même temps des fleurs et des fruits, et devinent tout ce qu'ils ignorent. Ses qualités brillantes et ses défauts même étoient à l'unisson des besoins de sa nation, qui aimoit l'enthousiasme et la gloire comme d'autres peu-

Digitized by Google

ples aiment le repos. Nous verrons *Gustave Adolphe* paroître sur un plus grand théâtre, tirer ses braves Suédois de leur obscurité, placer par la force de son talent la Suède au premier rang des puissances, et la servir selon son goût, en l'illustrant sans l'enrichir.

Le Danemarck se reposoit de ses agitations, et réparoît, sous l'administration paternelle de *Chrétien IV*, les maux que lui avoient faits la religion et la politique. Peu de princes ont eu à un degré aussi éminent le goût des choses utiles. Il étoit plus fait pour les travaux paisibles du gouvernement que pour les entreprises hasardeuses et brillantes. Cependant il avoit eu des succès dans la guerre qu'il avoit faite aux Suédois par politique encore plus que par passion. La conquête de Calmar (1611) avoit été le fruit de son habileté. Il avoit conclu avec *Gustave Adolphe*, à Siöröd, une paix avantageuse au Danemarck. Cette puissance possédoit encore la Scanie, la Blekingie et le fief de Bahus.

Sigismond III occupoit le trône de Pologne, il le devoit aux talens et au zèle du grand chancelier *Zamoïski*. Ce trône, en devenant électif, avoit perdu

Digitized by Google

de son éclat et de sa stabilité. La haute noblesse de la république se croyoit libre parce qu'elle étoit libre de se vendre, de fouler le peuple et de résister au prince; l'autorité du roi n'étoit pas assez forte pour assurer le règne des lois, et plus son pouvoir légal étoit foible et restreint, plus il étoit tenté de l'accroître par des mesures illégales. De là, des plaintes continuelles de la nation, et de justes récriminations de la part du prince. Les nobles reprochoient à Sigismond ses infractions nombreuses au contrat solennel et sacré qu'il avoit conclu avec la république en prenant le sceptre. *Sigismond* avoit été repoussé par les Suédois. La perte de la couronne de Suède donnoit aux mécontens plus de hardiesse, et à leurs reproches plus d'amertume. A la mort de *Zamoïski*, une confédération générale s'étoit formée contre *Sigismond*. Après deux ans de troubles, où pour éviter le despotisme on organisoit l'anarchie, le roi avoit été obligé de souscrire aux dures conditions que lui avoient imposées les grands, et de promettre plus de modération. Mais pour occuper au dehors l'activité inquiète des Polonais avides de mouvement et de gloire, il

Digitized by Google

fomentoit les troubles que l'extinction de la maison régnante avoit amenés en Russie, et ce fut de la Pologne que sortirent les aventuriers qui, sous de faux noms, agitèrent la Moscovie, et la remplirent de leurs crimes.

La Russie s'étoit long-temps débattue au milieu des horribles convulsions de la guerre civile et de la guerre extérieure. Depuis la mort de *Boris Goudounow* (1605), qui étoit devenu maître de l'empire en se débarrassant par le poison du tzar *Fédor* dont il avoit épousé la sœur, et du jeune *Démétrius*, son frère, par un assassinat, la Russie étoit déchirée par les étrangers et par ses propres enfans, et dans la lutte sanglante dont elle fut le théâtre et l'objet, elle paroissoit destinée à devenir le partage et le prix du plus scélérat des concurrens. Soit que le prince *Démétrius* eût échappé à ses meurtriers, soit que des ressemblances imparfaites égarassent le peuple ignorant et fanatique, le trône des tzars fut successivement occupé par des hommes audacieux, qui, sous le nom de Démétrius, assouvirent leurs passions aux dépens des malheureux Moscovites. Chez une nation où il n'y avoit point de lois

Digitized by Google

politiques fixes et respectées, où les habitudes aveugles qui tenoient lieu de lois étoient rompues par les événemens, où l'opinion publique étoit muette ou nulle, où le peuple ne connoissoit qu'une obéissance passive, et les grands n'avoient d'autre activité que celle des passions, les révolutions devoient être faciles et cruelles. Chaque nouvel usurpateur s'étoit légitimé en versant le sang de ses sujets, la force l'avoit élevé, l'abus de la force le faisoit redouter jusqu'à ce qu'une force supérieure à la sienne, et non moins oppressive, l'étendît aux pieds de ce trône souillé de meurtres. Lasse de tant d'horreurs, une partie de la nation avoit offert la couronne aux princes voisins, qui refusèrent le dangereux honneur de lui donner des lois, ou firent un triste et court essai du pouvoir, et furent chassés par le parti véritablement patriote qui ne vouloit pas obéir à un étranger. Après quinze ans de troubles et de malheurs ce parti triompha. Le génie de cet empire, réservé pour de grandes choses, fit tomber le choix de la nation sur *Michel Fédorowitz Romanoff* (1613), allié à la dynastie qui venoit de s'éteindre. Ce prince, d'un esprit sage et d'un caractère

Digitized by Google

humain, tâchoit de fermer les plaies de l'état, et par son mariage avec la vertueuse *Eudoxie*, il préparoit la gloire d'un empire qui devoit se former plus tard que tous les autres pour profiter de leurs travaux, et sortir de son obscurité pour partager le monde entre l'étonnement, l'admiration et l'effroi.

Au commencement de ce siècle on se doutoit aussi peu de ses destinées futures, que de celles de la Prusse. Ce duché avoit passé à la branche de la maison de Hohenzollern, qui occupoit le trône électoral de Brandebourg. Déjà sous le règne de l'électeur *Joachim II* (1568), il avoit été décidé, par les négociations habiles du chancelier *Distelmaier*, que la Prusse orientale retomberoit à la maison électorale, à l'extinction des descendans mâles d'Albert de Brandebourg, qui avoit enlevé cette province à l'Ordre Teutonique (1525). L'électeur *Jean Sigismond* s'étoit encore assuré cette importante succession par son mariage avec *Anne*, fille d'Albert Fréderic, duc de Prusse. Ce prince foible d'esprit, végétoit depuis long-temps dans un état d'imbécillité qui le mettoit hors d'état de se gouverner lui-même, bien plus encore de gouver-

Digitized by Google

ner ses états. Son gendre avoit été chargé de la régence. A sa mort, *Sigismond* avoit pris possession de la Prusse, avec l'agrément de la république de Pologne qui lui en avoit accordé l'investiture. Il étoit mort (1618) peu de temps après avoir fait cette acquisition si décisive pour la grandeur de sa maison. *George Guillaume*, son fils, lui avoit succédé. Ce prince, capable de prévoir les dangers, incapable de les prévenir ou de les surmonter, parvenoit au trône dans les circonstances critiques, où la force terrible des choses et des événemens ne pouvoit être maîtrisée que par des ames fortes, et il avoit une ame foible. Se défiant de lui-même, et ne se défiant pas des conseillers perfides qui l'environnoient, prenant l'inaction pour le repos et la timidité pour la prudence, son caractère devoit faire son malheur et celui de ses sujets. Jusqu'à son règne, le Brandebourg avoit pris des accroissemens lents et sûrs; à cette époque tout devoit être détruit pour renaître sous des formes brillantes, et la fortune de l'état devoit rétrograder pour prendre un vol aussi rapide que soutenu. Aucun état n'a eu de plus grandes obligations aux qua-

Digitized by Google

lités personnelles de ses souverains, qui ont été presque tous des hommes sages et énergiques, et dont quelques uns ont été des hommes prodigieux. On peut dire à la lettre que la fortune de la Prusse a été la fortune de la maison régnante. Elle a dû beaucoup aux circonstances, mais elle a toujours eu l'art de les attendre ou de les faire naître, et le talent d'en profiter. Cette dynastie des Hohenzollern, qui, de Souabe a passé en Franconie, pour prendre de là son essor vers le trône, offre, dans l'histoire, une empreinte de vigueur d'esprit et de force de volonté qui la distinguent de toutes les autres maisons souveraines. Depuis *Fréderic I*, qui, en acquérant la Marche, avoit fait preuve d'ordre, d'économie et de sagesse, jusqu'à *George Guillaume*, ils avoient tous présenté, à un degré inégal, ces traits caractéristiques.

Tout annonçoit non-seulement à la Prusse, mais à l'Allemagne toute entière, les plus grands malheurs. Cette belle contrée de l'Europe fertile, riche, habitée par un peuple mâle, patient et actif, souffroit des vices de sa constitution, et d'une fermentation religieuse qui devoit tôt ou tard amener les plus terribles

Digitized by Google

catastrophes. Les princes qui avoient acquis la souveraineté, ne voyoient dans l'empereur qu'un chef titulaire qu'ils observoient d'un œil jaloux, dont ils redoutoient la grandeur, et auquel ils ne savoient pas obéir. Ils choisissoient les chefs de l'empire dans la branche allemande de la maison d'Autriche, parce qu'ils craignoient les Turcs, et que la Hongrie étoit regardée comme le boulevard de l'Allemagne. Depuis Charles-Quint, qui avoit vu échouer ses projets ambitieux contre le génie et l'activité de *Maurice*, les empereurs qui avoient occupé le trône impérial n'avoient rien entrepris contre la liberté de l'Allemagne; les uns par une sage politique, d'autres par indolence, d'autres encore par impuissance. L'Allemagne avoit dû à *Ferdinand I* (1555) la paix de religion; et, fidèle à ses maximes pacifiques, il avoit su calmer les esprits échauffés, contenir tous les partis, et faire croire à son impartialité. Tempérant sa tolérance par une juste sévérité contre les perturbateurs de l'ordre public, il avoit eu le bonheur d'entretenir la tranquillité générale. Par un bonheur plus grand encore, il avoit laissé le trône à un fils

Digitized by Google

digne de lui, qui hérita de ses principes et le surpassa en vertus. *Maximilien II* (1564) n'avoit aucune de ces qualités brillantes qui dans les souverains font souvent la gloire et le malheur des peuples, mais il vouloit sincèrement le bien. Son ame douce et humaine ne connoissoit d'autre passion que celle de ses devoirs. Eclairé et sensible, il auroit désiré de faire servir ses lumières au rapprochement des catholiques et des protestans, et à l'extinction de tout esprit de secte. Son siècle n'étoit pas assez sage pour le comprendre ni pour le suivre. Il falloit encore aux esprits les cruelles leçons de l'expérience pour sentir le prix de la modération. *Maximilien* fut du moins assez habile pour reculer l'époque où les animosités religieuses devoient enfanter les guerres civiles. Partout il recommandoit la fermeté et la justice comme les seuls appuis solides de l'autorité, et *Philippe II* n'auroit pas perdu une partie des Pays-Bas, s'il avoit suivi ses conseils. *Rodolphe II*, fils de Maximilien, lui avoit succédé (1576); son esprit vif et pénétrant, ses connoissances variées et solides avoient donné des espérances aux peuples. Mais à peine étoit-

Digitized by Google

il monté sur le trône, qu'il se plongea dans l'inaction et dans la mollesse; livré aux femmes qui le gouvernoient et aux ministres qui abusoient de son autorité, il avoit préparé les malheurs de l'Allemagne. Au lieu de s'enrichir en mettant de l'ordre et de l'économie dans ses finances, il s'occupoit sérieusement à faire de l'or, et cherchoit à connoître l'avenir par les rêves de l'astrologie judiciaire, tandis qu'il ne voyoit pas les symptômes alarmans que présentoit l'état de l'Europe. Pendant un règne de trente-six ans, il n'avoit rien fait pour le bonheur de l'Allemagne. Spectateur indifférent et inactif des démêlés continuels des catholiques et des protestans, qui s'accusoient réciproquement d'usurpation et de violation des traités, il ne savoit ni les contenir ni les calmer. Les Turcs ravageoient ses provinces héréditaires, et ne rencontroient que peu ou point de résistance. Les princes de l'Empire ne consultoient que leurs convenances, ou plutôt la mesure de leurs forces; et l'on s'accoutumoit au désordre, à l'anarchie, à une guerre sourde et continuelle. *Rodolphe* n'avoit jamais été marié. Il avoit voulu exclure de la succession son frère

Digitized by Google

Mathias (1610); mais ce prince, plus actif et plus entreprenant que lui, l'avoit prévenu, et l'avoit même forcé à lui céder la Bohème de son vivant. Le foible *Rodolphe* avoit consenti à tout. Il étoit mort (1612) se méprisant lui-même et généralement méprisé.

Mathias avoit été élu empereur; mais comme son âge et ses infirmités ne lui promettoient pas une longue vie, le choix éventuel de son successeur occupoit tous les esprits, et fixoit les craintes et les espérances. *Mathias*, ainsi que ses frères *Albert* et *Maximilien*, n'avoit point d'enfans. Les lois de la succession appeloient au trône l'archiduc *Ferdinand* de la branche de Stirie, cousin-germain de Mathias et petit-fils de l'empereur Ferdinand I. Le roi d'Espagne, *Philippe III*, qui connoissoit le caractère de ce prince, et qui comptoit sur lui pour l'exécution de ses projets d'ambition, ne s'opposa pas à la grande fortune qui l'attendoit. *Ferdinand* avoit déjà été couronné roi de Hongrie et de Bohème, et il étoit facile de prévoir qu'il obtiendroit aussi l'Empire. Ses principes, ses passions et ses moyens le rendoient également redoutable. Elevé par les jésuites

Digitized by Google

dans les maximes de l'intolérance, avide de pouvoir, et assez habile pour faire servir les mêmes moyens à conquérir la terre et à s'assurer du ciel, doué d'un esprit réfléchi, propre aux combinaisons de la politique et capable d'un grand travail, *Ferdinand* réunissoit tout ce qu'il falloit pour donner des craintes bien légitimes à ceux qui rapprochoient l'état de l'Allemagne de ses talens et de ses dispositions.

Nous avons déjà observé que la paix de religion (1555) avoit été l'ouvrage des circonstances bien plus que d'une saine politique, et que, bien loin de satisfaire les parties intéressées, elle leur fournissoit des armes à l'une contre l'autre. On n'avoit point placé de protestans dans la chambre impériale de Spire : elle étoit toute composée de catholiques ; et dans un temps où les intérêts religieux effaçoient toutes les idées de justice, les protestans ne pouvoient pas croire à l'impartialité de ce tribunal. Il étoit impossible qu'il leur inspirât de la confiance, et ils devoient souvent être tentés d'en appeler de ses arrêts à la force. Les protestans s'étoient engagés, s'ils faisoient encore des conquêtes dans l'opinion, à ne

Digitized by Google

plus en faire sur les biens des catholiques. La *réservation ecclésiastique* étoit la barrière qu'on avoit opposée à leurs projets d'agrandissement. Mais ils étoient trop puissans pour ne pas désirer de le devenir davantage, et les catholiques avoient trop perdu pour ne pas craindre de nouvelles pertes, et pour ne pas souhaiter de recouvrer une partie de ce qu'on leur avoit enlevé. Suivant que l'un des deux partis étoit le plus fort ou le plus foible, on violoit, on éludoit les traités. De là, les plaintes, les récriminations, les vengeances, les animosités, les haines qui devenoient de jour en jour et plus actives et plus prononcées. L'empereur gardoit le silence, ou parloit plutôt en partie intéressée qu'en juge. On s'irritoit de sa partialité, ou l'on se mocquoit de sa foiblesse.

Cependant on paroissoit toujours craindre de voir renaître les projets de Charles-Quint. Il est certain que ces plans long-temps ajournés sembloient reprendre de la faveur à la cour de Madrid et à celle de Vienne. Les deux branches de la maison d'Autriche s'étoient rapprochées depuis le règne de Philippe III, et surtout depuis l'avénement de

Digitized by Google

Mathias au trône impérial. Bien que l'Espagne eût beaucoup perdu de sa puissance, et que le pouvoir de la maison d'Autriche en Bohème et en Hongrie fût fort contesté, la réunion de leurs forces pouvoit amener de nouveaux dangers pour l'Allemagne. *Henri IV* avoit donné l'éveil aux protestans, et leur avoit persuadé que leur existence seroit toujours précaire tant que l'Autriche ne seroit pas écrasée. Ces idées avoient germé dans des têtes faites pour les recevoir. L'union évangélique conclue à Halle en Souabe (1610), avoit été amenée par les craintes que la France avoit adroitement suggérées. Les catholiques qui sentoient que l'intérêt de la maison d'Autriche étoit de faire cause commune avec eux, s'étoient rapprochés d'elle, et voyant que c'étoient eux que l'union évangélique menaçoit, ils lui avoient opposé une ligue, qui s'étoit formée à Würtzbourg la même année que l'union.

Ainsi les deux partis étoient déjà en présence l'un de l'autre dix ans avant que la guerre éclatât. Les troubles religieux de Donawerth (1606), à la suite desquels cette ville avoit perdu sa liberté, avoient donné aux protestans de

Digitized by Google

justes sujets de craintes. La succession de Clèves et de Juliers qui étoit encore litigieuse, quoique l'électeur de Brandebourg *Jean Sigismond*, et le palatin de *Neubourg* se fussent emparés d'une partie de ces provinces (1611), étoit un objet de la plus haute importance. Il ne s'agissoit de rien moins que de savoir si elles accroîtroient la puissance du parti protestant ou du parti catholique; et déjà le sort des armes paroissoit devoir en décider. Les progrès de l'Allemagne dans la route de la civilisation alloient être interrompus. Ces progrès avoient été soutenus. Elle avoit profité de près de soixante ans de paix pour s'enrichir par le travail et par l'industrie, et n'avoit pris qu'une part indirecte aux guerres des pays voisins; ses belliqueux habitans qui aiment la gloire et le butin, s'étoient enrôlés en France et dans les Pays-Bas sous les drapeaux de tous les partis, et avoient versé leur sang pour des causes qui leur étoient étrangères. La noblesse surtout ne connoissoit encore d'autres occupations que celles des armes. Le commerce de l'Allemagne avoit diminué depuis que Venise avoit perdu une partie du sien, et

Digitized by Google

que l'Angleterre, la Suède, le Danemarck faisoient elles-mêmes leurs affaires, et ne les abandonnoient plus à la Hanse. Les arts mécaniques prospéroient dans toutes les contrées de l'Empire; on recherchoit les artisans allemands, et on leur attribuoit généralement plus d'activité, de patience et d'exactitude qu'aux autres. Les ressources des princes étoient peu considérables. Partout, les états du pays partageoient l'autorité avec eux, et c'étoit sur l'article de l'impôt qu'ils se montroient le plus difficiles. Les souverains les plus puissans étoient l'électeur palatin, le duc de Bavière et l'électeur de Saxe.

Frédéric V, électeur palatin, auroit mérité d'être à la tête de l'union évangélique, par l'étendue des ressources dont il pouvoit disposer et par les sûretés que présentoient ses principes et son caractère; mais sa qualité de réformé aliénoit de lui tous les luthériens qui formoient la grande majorité du corps des protestans; d'ailleurs, il manquoit du génie et de la fermeté nécessaires à un chef de parti. Doux, humain, bienfaisant, il eût été un particulier estimable et un souverain médiocre dans des circonstances

Digitized by Google

ordinaires; mais ses qualités n'étoient pas à l'unisson des circonstances difficiles où il devoit se trouver. Il avoit épousé *Elisabeth*, fille de Jacques I, roi d'Angleterre ; cette union devoit faire son malheur et la fortune de ses descendans.

Maximilien de Bavière, qui étoit destiné à le combattre, à le vaincre et à s'enrichir de ses dépouilles, lui étoit bien supérieur en talens, en énergie et en activité. Ambitieux et réfléchi, son esprit calculateur connoissoit à fond les intérêts, les besoins et les ressources de tous les princes d'Allemagne. Il vit ce que les circonstances lui permettoient d'espérer et d'entreprendre, et il ne se trompa ni dans ses espérances ni dans ses projets. Brave dans les momens décisifs, et mesuré dans les acheminemens à ses vues, il ne donnoit rien à la violence, peu au hasard, beaucoup à la prudence et à la sagesse de combinaisons.

L'électeur de Saxe, *Jean Georges I*, étoit un prince indécis et irrésolu, dans un temps ou les demi-mesures devoient infailliblement perdre celui qui les employoit. Trop vain pour se contenter d'un rôle subordonné, il n'avoit pas assez de

Digitized by Google

moyens pour jouer le premier rôle, et se laissoit gouverner par des ministres vendus à ses ennemis.

Tel étoit l'état de l'Empire et de l'Europe à la fin de la première époque des révolutions du Système politique. Nous avons vu la marche progressive de la puissance de l'Espagne, sa prépondérance décidée, son despotisme, les excès qui la perdirent, et sa décadence. La France dans la seconde époque nous présentera les mêmes phases de croissance, et prendra la place de sa rivale. Les puissances du midi ont jusqu'ici paru seules sur la scène, et seules ont senti la nécessité de l'équilibre et les avantages du système des contres-forces. Ici commence un nouvel ordre de choses. Le Danemarck et la Suède vont prendre part au mouvement général. Le nord influera sur le midi, le midi sur le nord; les rapports changent, le système se complique, les dangers et les ressources se multiplient.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE
DES MATIÈRES
DU
TROISIÈME VOLUME.

TABLEAU DES RÉVOLUTIONS DU SYSTÈME POLITIQUE DE L'EUROPE.

ÉPOQUE I.

PÉRIODE III.

CHAPITRE I. Abdication de Charles-Quint. Son fils Philippe lui succède. Caractère de ce prince. *Page* 1

CHAP. II. De la puissance de l'Espagne à cette époque. Guerre contre la France. Paix de Câteau-Cambresis. 11

CHAP. III. Etat de la France à l'époque de la naissance des troubles civils. Considérations générales sur ces troubles. Caractères des principaux acteurs. 44

CHAP. IV. Commencement des guerres civiles. Conspiration de la Renaudie. Mort de François II. Régence de Catherine de Médicis. Première, seconde, troisième guerre de religion. 69

CHAP. V. Henri de Navarre paroît à la tête des protestans. Fin de la troisième guerre.

Digitized by Google

Paix simulée. La cour veut l'extinction des réformés. Massacre de la Saint-Barthélemi. Mort de Charles IX. *Page* 90

CHAP. VI. État de la France à la mort de Charles IX. Henri III monte sur le trône. Caractère de son administration. Naissance de la Ligue dirigée contre les Bourbons. États de Blois. Mort de Guise. Assassinat de Henri III. Henri IV triomphe de la Ligue et de l'Espagne. Paix de Vervins. 103

CHAP. VII. État des Pays-Bas avant le règne de Philippe II. Situation de ces provinces lors de son avénement au trône. Ministère de Granvelle. Changemens inconstitutionnels et imprudens. Origine des troubles. Leurs progrès sous Albe, Requesens et don Juan. Guillaume sépare les provinces du nord de celles du midi. Union d'Utrecht. Formation de la république de Hollande. 137

CHAP. VIII. Élisabeth monte sur le trône. Son caractère. Ses principes de gouvernement et d'administration. Sa politique extérieure. Progrès de la puissance et de la richesse nationale de l'Angleterre. Mort tragique de Marie, reine d'Écosse. La guerre éclate entre l'Espagne et l'Angleterre. L'Angleterre triomphe. Troubles d'Irlande. Faveur, disgrâce, mort d'Essex. Mort d'Élisabeth et de Philippe II. Épuisement de l'Espagne. Sa décadence politique. 196

PÉRIODE IV.

CHAPITRE I. État de la France lors de la paix de Vervins. Caractère de Sully. Son ministère. Sa marche pour rétablir l'ordre dans les finances et pour augmenter la ri-

Digitized by Google

chesse nationale. Heureux effets de son administration. Vastes projets de Henri IV. Mort de ce prince. 256

CHAP. II. Des états de l'Europe jusqu'au commencement de la guerre de trente ans. La France. L'Espagne. L'Italie. La république des États-Unis. L'Angleterre. 302

CHAP. III. État du nord jusqu'au commencement de la guerre de trente ans. La Suède. Le Danemarck. La Pologne. La Prusse. La Russie. L'Allemagne. 339

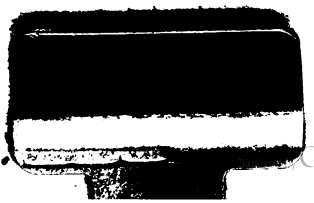
Fin de la Table du troisième volume.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google


Google